



Réhabilitation : pratiques, représentations, doctrines

Philippe Louguet, Martine Hernoux, Anne-Marie Burdèse, Gonzague Sandevor

► To cite this version:

Philippe Louguet, Martine Hernoux, Anne-Marie Burdèse, Gonzague Sandevor. Réhabilitation : pratiques, représentations, doctrines. [Rapport de recherche] 0165/82, Institut universitaire d'architecture et d'urbanisme (IUAU); Ecole Nationale Supérieure d'Architecture et de Paysage de Lille; Ministère de l'environnement et du cadre de vie / Secrétariat de la recherche architecturale (SRA). 1982. <hal-03090734>

HAL Id: hal-03090734

<https://hal.science/hal-03090734v1>

Submitted on 30 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

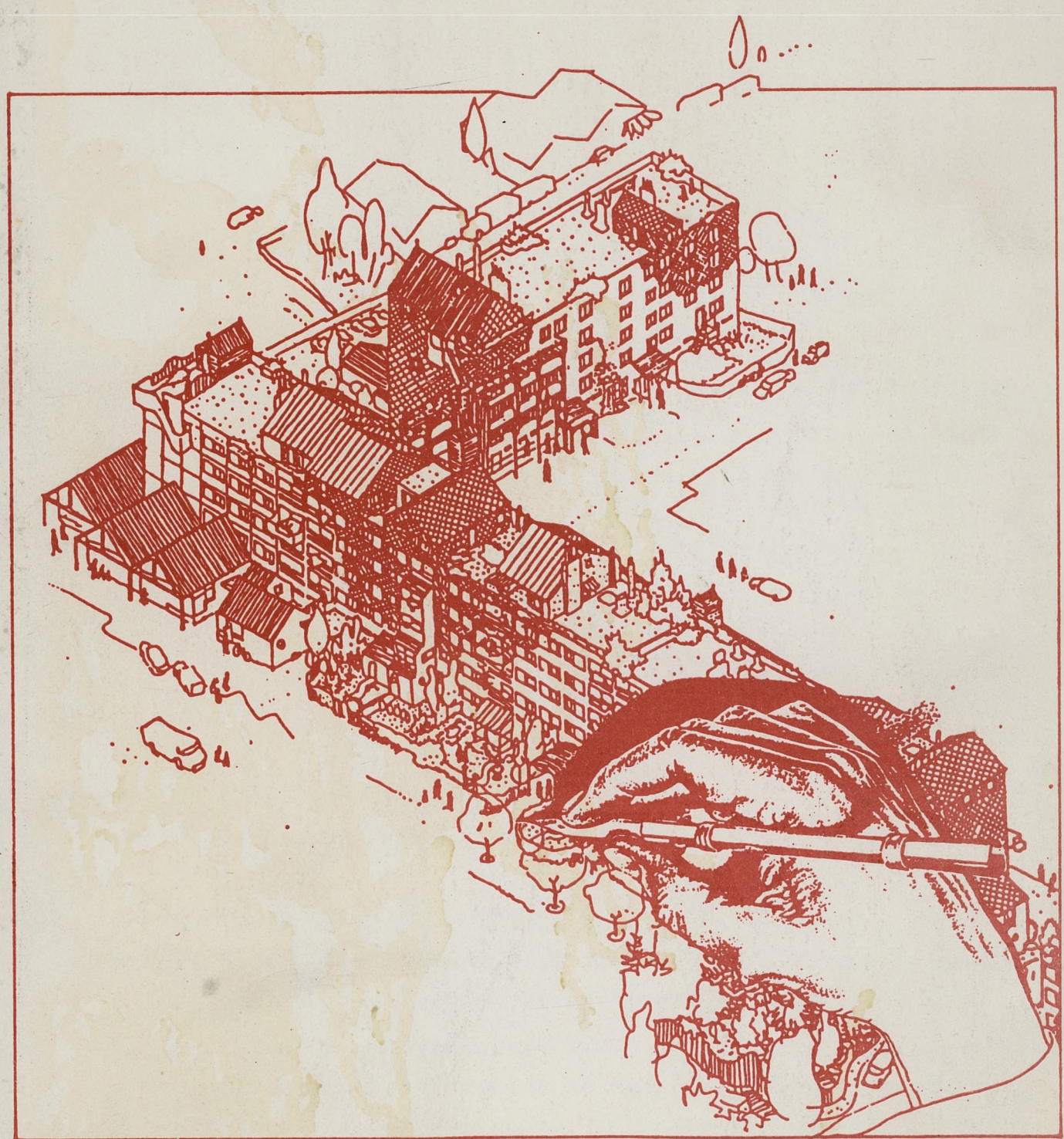


HAL Authorization

165

REHABILITATION

PRATIQUES - REPRESENTATIONS - DOCTRINES



PHILIPPE LOUGUET avec la collaboration de MARTINE HERNOUX - ANNE-MARIE BURDESE - GONZAGUE SANDEVOIR
INSTITUT UNIVERSITAIRE D'ARCHITECTURE ET D'URBANISME - UNITE PEDAGOGIQUE D'ARCHITECTURE DE LILLE

REHABILITATION

PRATIQUES - REPRESENTATIONS - DOCTRINES

NOVEMBRE 1982

Terminologie :

La réhabilitation	p.1
Les réhabilitations	p.2
Militantisme et réhabilitation	p.5

Méthodologie :

Les écrits	p.7
Les dessins	p.8
Les interviews	p.9

Les pratiques ou le nouveau rôle de l'architecte

Le diagnostic	p.21
Le programme	p.24
Le marché ingénierie	p.26
L'adjudication	p.27
La communication	p.28

Représentation et outils conceptuels

Axonométrie et objectivité	p.39
Axonométrie et Architecturalité	p.46
Axonométrie et logique de continuité	p.50
Axonométrie et différenciation	p.54
Axonométrie et structure urbaine	p.57

Doctrines :

L'extension des concepts	p.61
Les références	p.62
- La ville du XVIIIe	p.68
- Le vernaculaire	p.70
- Le paquebot	p.73
- La ville nouvelle	p.75
Les contre-références	p.80
- La ZUP	p.82
- Le mitage	p.83

CONTRAT N° 80 01 345 00 223 75 01

Ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie, Direction de l'Architecture, Secrétariat de la Recherche Architecturale.

Le présent document constitue le rapport de fin d'études d'une recherche exploratoire remise au Secrétariat de la Recherche Architecturale en exécution du programme général de recherche mené par le Ministère de l'Environnement et du Cadre de Vie avec la D.G.R.S.T. Les jugements et opinions émis par les responsables de la recherche n'engagent que leurs auteurs.

Sommaire

Terminologie :

La réhabilitation	p.1
Les réhabilitations	p.2
Militantisme et réhabilitation	p.5

Méthodologie :

Les écrits	p.7
Les dessins	
Les interviews	p.18

Les pratiques ou le nouveau rôle de l'architecte

Le diagnostic	p.21
Le programme	p.24
Le marché ingénierie	p.28
L'adjudication	p.32
La communication	p.35

Représentation et outils conceptuels

Axonométrie et objectivité	p.39
Axonométrie et Architecturalité	p.46
Axonométrie et logique de continuité	p.50
Axonométrie et différenciation	p.54
Axonométrie et structure urbaine	p.57

Doctrines :

L'extension des concepts	p.61
Les références	p.62
- La ville du XVIIIe	p.68
- Le vernaculaire	p.70
- Le paquebot	p.73
- La ville nouvelle	p.75
Les contre-références	
- La ZUP	p.80
- Le mitage	p.82
- L'obsolescence	p.83

Au bout du compte

Bibliographie	p.92
---------------	------

TERMINOLOGIE

LA REHABILITATION

Réhabilitation, terme précis dans son sens juridique, confus dans son acception moderne dans le champ de l'architecture et de l'urbain.

Tout écrit sur la réhabilitation achoppe sur ce problème du sens, pour en fin de compte, lui donner une précision extrême en sélectionnant à partir du terme général un champ d'application particulier.

Cependant, la réhabilitation intéresse avant tout la recherche architecturale, non pas tant en ce qu'elle signifie à l'intérieur d'une procédure particulière, ni même pour le sens précis qu'elle prend pour des acteurs divers, mais plus généralement en ce qu'elle affecte profondément l'architecture et l'urbain dans ses formes multiples et parfois même contradictoires.

Dans un premier temps, plutôt que de tenter une définition du terme, convient-il mieux de cerner ce qu'il renferme par la négative. Tout d'abord, une première remarque s'impose: la modernité de son utilisation en architecture.

L'émergence dans un champ d'un terme nouveau sert avant tout à différencier les pratiques et idéologie qu'il contient de celles englobées par les termes précédents. Ainsi, réhabilitation se différencie de rénovation et restauration qui englobent les pratiques reconnues par l'appareillage institutionnel des années 60.

Malgré leur sens contradictoire, rénover et restaurer sont tout à fait complémentaires dans les pratiques et idéologie urbaines et architecturales des années 60.

En effet, le devenir imaginé pour les villes articule le centre historique restauré et, autour, la ville rénovée; restaurer, c'est "à l'identique" figer la partie de ville, son architecture, dans l'image et la structure du passé; rénover prend un sens radical, ce n'est pas remettre à neuf ce qui existe, mais changer radicale-

ment l'image et la structure de la ville. L'idéologie urbaine des années 60 parie sur un équilibre entre ancien et nouveau dissociés.

La réhabilitation est, avant tout, une réfutation de cette dissociation, et nous aurons l'occasion d'y revenir, elle est avant tout une posture qui réfute par là même aussi bien la restauration que la rénovation.

Mais la réhabilitation, dans sa valeur historique, n'est pas un terme neutre; réhabilitation, ce n'est pas "ne pas restaurer et ne pas rénover"; c'est agir sur la ville en pariant sur un équilibre entre ancien et nouveau étroitement associés, articulés.

On le voit, cette définition reste très large et anticipe déjà sur notre développement, cependant, elle nous permet de préserver ce qui semble essentiel dans le sens actuel du terme et d'englober dans celui-ci aussi bien les réhabilitations sans changement d'affectation (qui ne sont pas des restaurations, ne serait-ce que parce que les supports ne sont pas les mêmes: pour l'une les cités ouvrières par exemple, pour l'autre les bâtiments classés) que les recyclages ou réaffectations, que même certaines opérations neuves (telles Alma-gare Fontenoy-Frasez à Roubaix, opération soustendues par un discours sur la réhabilitation opposée à la rénovation type "Chartre d'Athènes").

Ce regroupement d'opérations aussi diverses sous le vocable de réhabilitation, s'il n'est pas apparent dans les procédures, devient clair dans les discours et images des architectes; corollairement, l'impossibilité de préciser plus avant le terme sans laisser échapper une partie de son sens éclaire déjà sur sa valeur profondément idéologique.

LES REHABILITATIONS :

Ayant posé au préalable l'importance de la valeur du singulier réhabilitation pour la compréhension de notre époque, il importe cependant d'examiner les pratiques plurielles que le terme englobe sans s'épuiser en elles, tant il est vrai que c'est bien en "ce qu'il excède" que ce terme prend sa singularité. pratique depuis

Nous nous bornerons donc à établir une nomenclature tentant de

préciser à chaque fois "l'objet" à réhabiliter.

Si le terme de réhabilitation est employé depuis peu, les pratiques qu'il sous-tend sont pour la plupart très anciennes :

- La réhabilitation sans changement d'affectation mise aux normes d'occupation, d'habitabilité; réparations, ravalement, mise aux normes techniques: phoniques et thermiques, etc...

Ce type de réhabilitation s'est pratiqué de tous temps, et ceci ne nous éclaire donc en rien sur la valeur contemporaine de la réhabilitation.

Par contre, ce qui est tout à fait nouveau, c'est la nature des objets réhabilités aujourd'hui par ce type de pratique: essentiellement le logement ouvrier du siècle dernier et de ce siècle, comprenant deux champs totalement différents: l'habitat ouvrier du XIXe et début XXe et le parc issu de la reconstruction.

En outre, dans certaines situations telles que forte proportion de propriétaires occupants dans un site donné (où l'on renonce à la procédure classique d'expropriation) ou encore cession aux particuliers de logements vétustes avec contrat de réhabilitation par un aménageur, de nouvelles pratiques ont vu le jour, proches de l'assistance et de l'animation. Ainsi, ce type ancien de réhabilitation prend aujourd'hui un sens nouveau à travers une double question: Pourquoi et comment réhabiliter le logement ouvrier? (Nous ne ferons pas ici de distinction entre réhabilitation légère - reprise du second oeuvre, ou lourde - reprise du gros oeuvre. Cette distinction ne dépendant que de l'état du bâti est strictement technique, or si par le passé la réhabilitation traditionnelle pouvait apparaître comme simplement technique, ce n'est plus le cas des formes modernes de réhabilitation. C'est pourquoi notre découpage n'est pas technique mais architectural, il s'intéresse au processus du programme au bâtiment et du bâtiment à la ville).

- La reconversion ou recyclage: réaffectation d'un bâtiment à de nouvelles activités, pouvant entraîner des modifications plus ou moins lourdes du bâtiment.

Là encore, il s'agit d'un type de réhabilitation pratiqué depuis toujours, mais comme pour la réhabilitation douce, la nature des

objets n'est plus la même: alors qu'hier les bâtiments reconvertis étaient pour la plupart des bâtiments civils et religieux, aujourd'hui il s'agit la plupart du temps de locaux industriels et de grandes structures du XIXe (gares, halles, etc...). D'autre part, et ceci est tout à fait original à notre époque, le plus souvent il n'existe pas de programme préalable à ce type de réhabilitation, seul le bâtiment préexiste au processus. En ce sens, il s'agit ici d'une toute nouvelle pratique qui bouleverse considérablement les habitudes de la pratique architecturale aussi bien que les doctrines qui soutenaient le couple rénovation restauration.

- La réhabilitation urbaine :

Ce terme général se justifie par le souci de ne pas laisser échapper le sens profond de la réhabilitation dans sa forme contemporaine.

Il recouvre tout aussi bien les édifications neuves associées aux opérations de réhabilitation ou reconversion et qui mettent en jeu les logiques urbaines (Ilôt Crouy à Roubaix par exemple) que les opérations neuves inspirées par la réhabilitation (Alma-gare par exemple).

Ce que nous appelons ici réhabilitation urbaine utilise généralement les procédures de la rénovation urbaine tout en s'opposant à celle-ci par l'esprit. C'est cette opposition qui justifie ce nouveau terme. Dès lors, quel est l'objet à réhabiliter ici? Tandis que les opérations classiques de rénovation ont comme point de départ la liquidation des formes et structures urbaines préexistantes, il s'agit dans ces opérations de réhabiliter les formes urbaines antérieures, et de tenter une évocation de leur structure à l'intérieur de constructions neuves.

Tandis que dans les formes précédentes de réhabilitation il y avait toujours un objet construit à réhabiliter, ce sont ici globalement les valeurs urbaines du passé qui sont à réhabiliter au sens commun de "faire recouvrer l'estime" aussi bien de l'ensemble des intervenants du cadre bâti que de la population. C'est bien ici qu'apparaît clairement la valeur profondément idéologique déjà citée de la réhabilitation.

En retour, la réhabilitation urbaine met en lumière la valeur

réelle des opérations contemporaines de réhabilitation douce et de reconversion.

Dans la pratique, la réhabilitation urbaine a eu comme origine des pratiques radicalement différentes de celles de la rénovation urbaine essentiellement sur la question des spécialistes.

MILITANTISME ET REHABILITATION :

Dans les discours, c'est très clair: la réhabilitation dans sa forme moderne est le fait d'une génération d'architectes, et elle prend d'emblée la forme d'une contestation des actions antérieures (nous avons déjà relevé que la réhabilitation s'opposait avant tout au couple restauration-rénovation).

Dans les faits, elle est le fruit d'un certain militantisme urbain pour devenir le support de lutte de "la nouvelle architecture" contre la "charte d'Athènes".

Ainsi, de la même manière qu'il est difficile d'associer le phénomène réhabilitation à une ou des procédures particulières, il est tout aussi difficile de dissocier dans son processus l'idéologie des pratiques qui semblent étroitement mêlées.

De ce point de vue, la réhabilitation est liée d'une part aux luttes urbaines qui se sont mises en place en réaction à la rénovation urbaine, et d'autre part à la distance que cherche à prendre une génération d'architectes par rapport aussi bien à l'enseignement classique de l'architecture qu'au mode d'intervention traditionnel de l'architecte.

Sur le terrain, il semble bien (sans vouloir minimiser les conditions structurelles d'émergence) que la réhabilitation se situe au carrefour de ces deux types de préoccupation.

C'est sans doute à cet endroit précis qu'elle échappe à une logique purement formelle; en effet, la co-incidence relevée entre luttes urbaines et architectes a un impact profond sur la pratique de l'architecture, susceptible d'affecter l'histoire de cette discipline.

En effet, ce qui est en jeu ici, c'est en même temps une certaine despécialisation du rôle de l'architecte et une amplification de ce rôle. C'est ce paradoxe que doit prendre en charge aujourd'hui

l'histoire de l'architecture.

Despécialisation dans la mesure où les mouvements urbains aussi bien que les architectes ont remis en cause les structures spécialistes antérieures de la rénovation urbaine et leur cadre institutionnel, (en particulier l'urbanisme institutionnel) et où ce faisant les architectes se trouvent devant la nécessité de communiquer non plus seulement avec les spécialistes du cadre bâti, mais surtout avec les populations concernées.

Amplification du rôle de l'architecte dans la mesure où il est apparu comme le moins spécialiste des spécialistes, et partant comme le complice idéal des mouvements urbains (malgré toutes les ambiguïtés liées à cette situation paradoxale: à la rencontre de la mauvaise conscience et de la complicité de classe.)

De ce fait, devenu interlocuteur privilégié, l'architecte s'est emparé de la question du programme, et ce fait a sans doute une grande importance historique.

On voit que si l'architecte est l'acteur privilégié de ces nouvelles logiques, il le doit essentiellement à la valeur idéologique de son travail. Conséquemment, on pourrait presque évoquer une désinstitutionnalisation de l'architecte, ou pour le moins une déstabilisation (phénomènes qui ne sont jamais que provisoires) qui met en lumière une transformation profonde du rôle de l'architecte qui se joue aussi bien en réhabilitation douce qu'en reconversion et bien entendu en réhabilitation urbaine.

C'est cette transformation profonde du rôle de l'architecte, ainsi que de sa pensée qui est l'objet privilégié de ce travail.

METHODOLOGIE

LES ECRITS :

La revue en est le support particulier en tant que lieu privilégié d'expression écrite des architectes. Bien sûr, il serait vain de vouloir réduire la réalité de l'architecture à ce qu'en retranscrivent les différentes revues, et il resterait à mesurer les écarts entre ce qui se publie et ce qui se construit quotidiennement; néanmoins, la revue d'architecture occupe dans notre siècle une situation stratégique comme support promotionnel des doctrines naissantes. En tant que telle, elle est susceptible d'offrir un éclairage particulièrement pertinent sur la valeur doctrinaire de la réhabilitation.

Dans la mesure où ce qui nous intéresse ici n'est pas de mesurer les écarts entre les doctrines diverses de notre époque, mais à l'inverse, de comprendre les logiques communes à partir desquelles se tracent les différenciations entre tous ceux qui se situent dans le champ de la réhabilitation, ce n'est pas le sens particulier des discours qui sera examiné, mais leur généralité à travers le filtre d'une étude systématique des termes fréquemment employés dans un échantillon large d'écrits sur la réhabilitation comprenant: huit textes tirés de "Technique et Architecture".

Six textes tirés de "Archives de l'architecture moderne"

Quatre textes tirés de "Architecture d'aujourd'hui"

Trois textes tirés de "Urbanisme"

Deux textes tirés de "Architecture"

Deux textes tirés de "Métropolis"

Deux textes tirés des "Cahiers de l'ANAH"

Un texte tiré du "Moniteur des travaux publics".

Cet échantillonnage est représentatif de la fréquence de l'intérêt porté à la réhabilitation par les différentes revues (l'absence d'A.M.C. s'explique par le peu de discours spécifique sur la réhabilitation dans cette revue).

- Pour "Technique et Architecture", réhabilitations, et en particulier reconversions font partie des grands thèmes débattus régulièrement par la revue depuis quelques années et ont fait l'objet en particulier d'un numéro spécial.

- Pour A.A.M., c'est bien sur la constance du discours de Maurice Culot et de son équipe sur la réhabilitation de la "Ville Européenne".

- Pour "Architecture d'aujourd'hui", la situation est la même que pour Technique et Architecture.

- Pour "Architecture", il s'agit essentiellement d'exprimer les réticences des générations précédentes d'architectes face à ce qu'elles interprètent bien comme un "mouvement réhabilitation". C'est particulièrement intéressant dans la mesure où "Architecture" est la seule revue à présenter une résistance sérieuse au processus actuel et où malgré tout, la terminologie employée est bien la même que dans les autres écrits (en partie, ceci tient au fait que la revue de l'ordre tend à s'emparer du discours sur la réhabilitation pour réhabiliter dans les mentalités l'architecture moderne.)

- Pour "Urbanisme", il s'agit de comprendre la problématique institutionnelle de la réhabilitation, en particulier dans l'examen de l'écart entre procédures et pratiques des logiques précédentes.

Là également, ce qui nous intéresse est bien que à travers un regard différent de celui des revues d'architecture, il persiste une permanence des termes qui renforce l'image des logiques actuelles.

- Enfin, les autres revues envisagées: Cahiers de l'ANAH, Métropolis et Moniteur, se font l'écho, chacune dans leur secteur du discours général des architectes.

Paradoxalement, malgré leur grande diversité, les différentes revues n'évoquent que très rarement et très partiellement les pratiques de la réhabilitation, et en particulier n'étudient jamais le rôle de l'architecte à l'intérieur de ces pratiques. C'est par conséquent essentiellement la valeur doctrinaire de la réhabilitation qui est en jeu dans les écrits, et il faut chercher ailleurs, dans d'autres supports, les éléments permettant

de rendre compte de la transformation du rôle de l'architecte.

LES DESSINS :

Là encore, la revue est le média privilégié de publication des dessins d'architectes. Malgré les risques de réduction de la revue par rapport au concret quotidien que nous avons déjà relevé, les dessins qui paraissent dans les revues semblent devoir évoquer précisément le problème de la communication et peuvent donc révéler l'influence de certaines pratiques spécifiques à la réhabilitation sur ce problème de la communication.

L'échantillon retenu est restreint dans la mesure où d'une part les types d'expression d'un projet à l'autre varient relativement peu, et où d'autre part il s'agit plus ici d'explorer la question d'un nouveau rapport à l'expression des architectes de la réhabilitation que de faire une étude exhaustive des modes d'expression de notre époque.

Cependant, les résultats présentés sont ceux d'une étude systématique des exemples envisagés sur le plan de la formalisation des représentations, lesquels exemples sont :

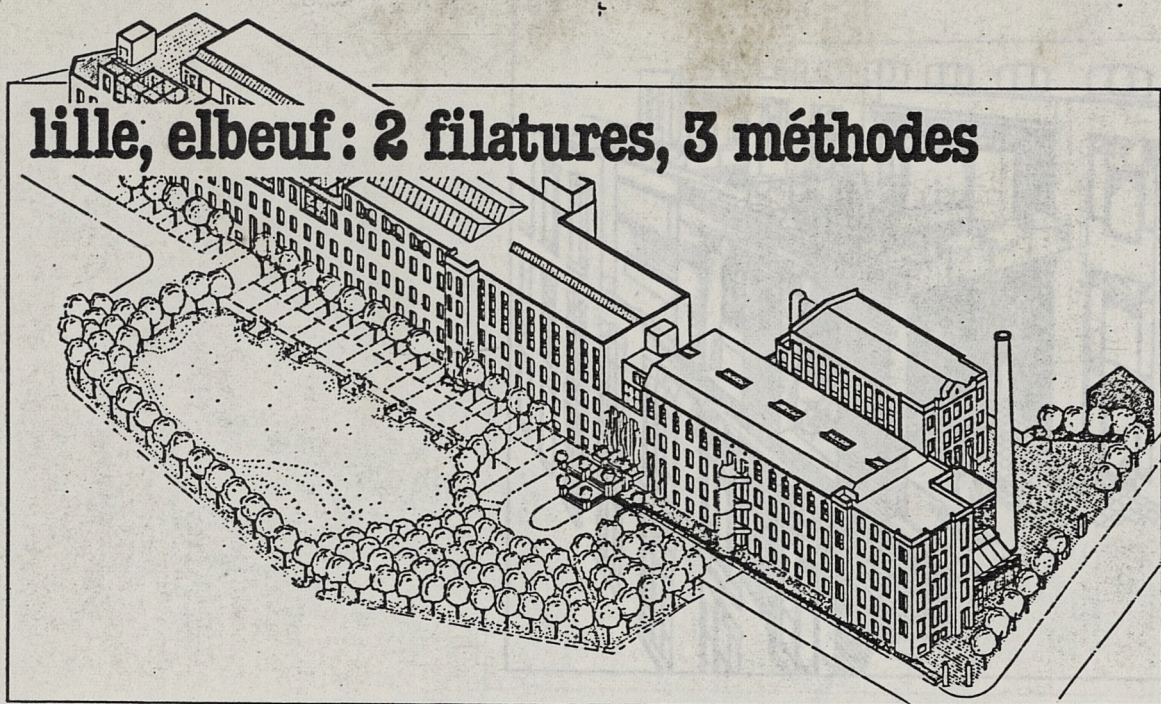
- La reconversion de l'usine "Leblan" à Lille Moulines par Robert et Reichen. Cette opération a été présentée dans toutes les revues d'architecture et elle a fait l'objet d'un dossier important dans CREE où ont été prélevés les dessins de l'étude.

- La reconversion de l'usine "Crouy" à Roubaix par ACT Architecture (Bardon, Colboc et Philippon) comprenant la reconversion de l'usine et la restructuration de l'ilôt. Le projet contient des logements neufs et des logements ouvriers réhabilités. Les dessins étudiés sont tirés de Architecture d'Aujourd'hui.

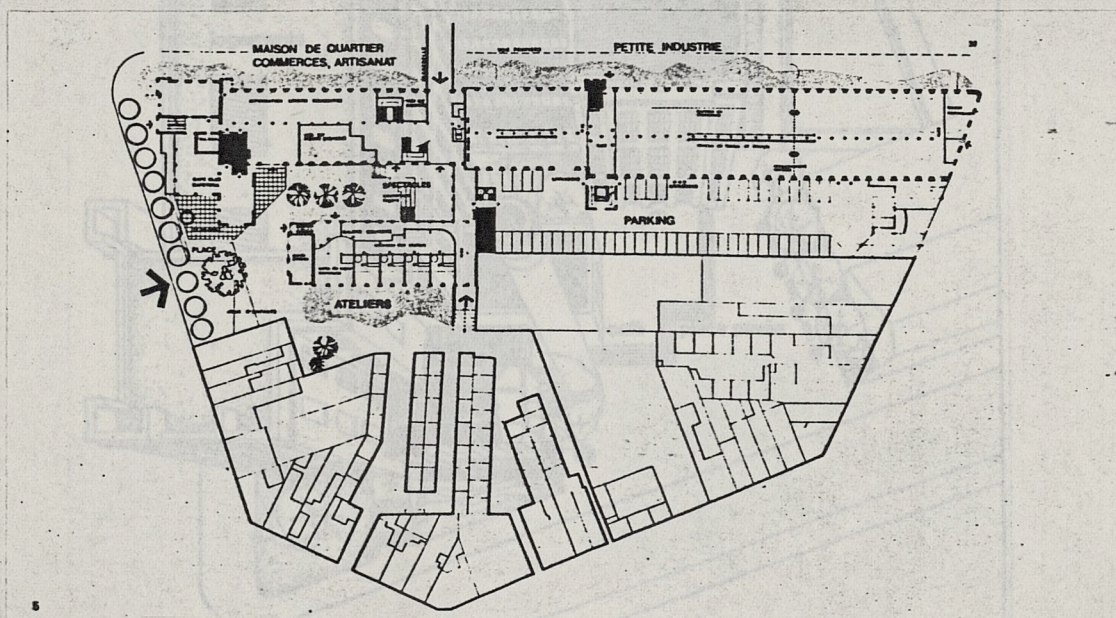
- La réhabilitation de la ZUP de Perseigne à Alençon par l'Atelier Lucien Kroll.

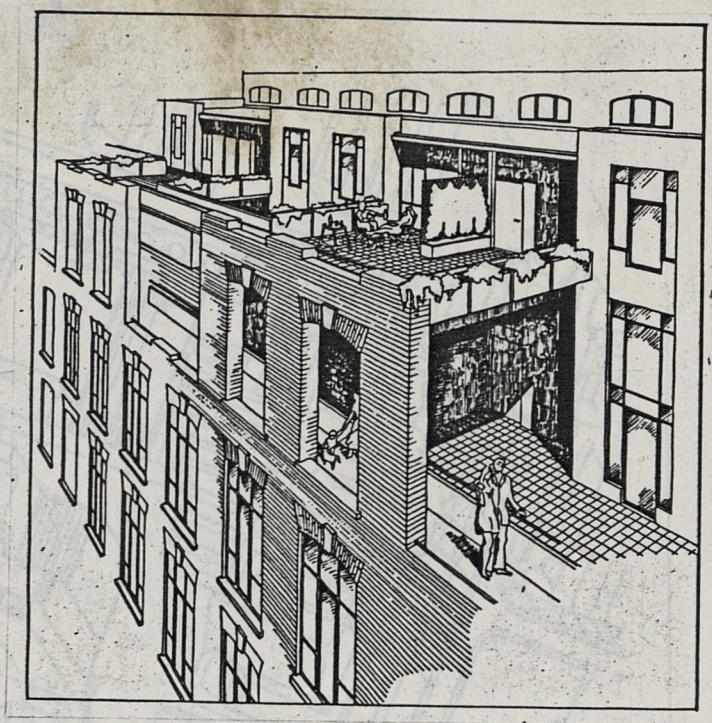
C'est une expérience de réhabilitation de grand ensemble avec participation des habitants. Cette opération particulièrement originale par bien des points a fait l'objet d'un article dans Technique et Architecture d'où sont extraits les dessins analysés.

- La réhabilitation de la cité des fleurs, Haussonville à Nancy, projet G.A.U. et T.E.T.A. publié dans A.M.C. d'où sont extraits

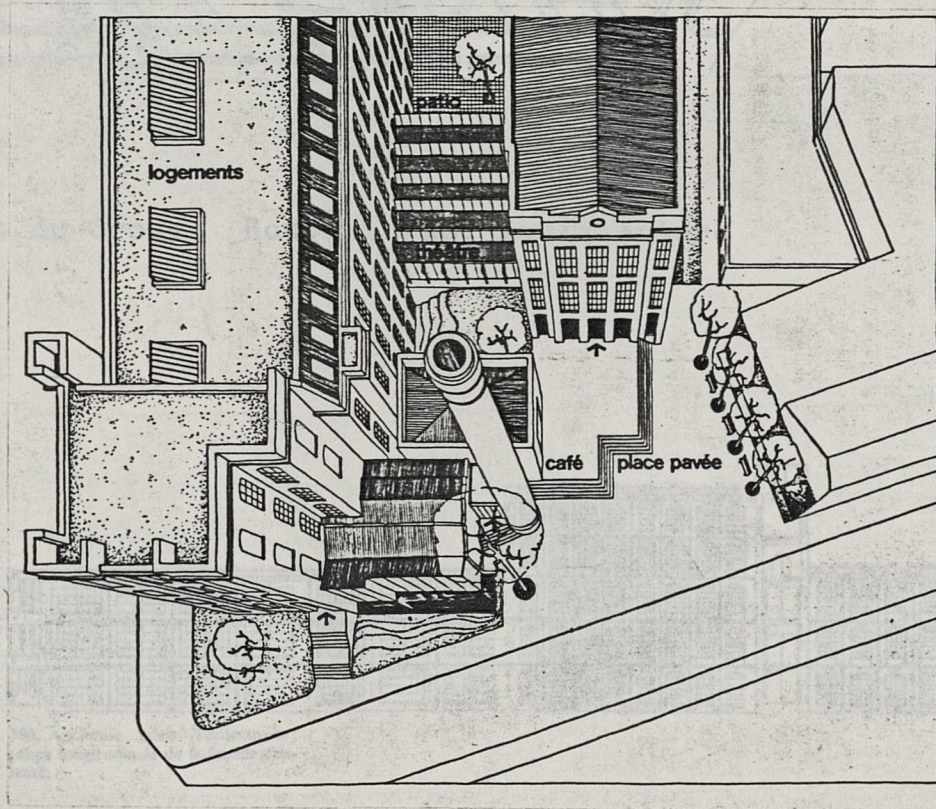


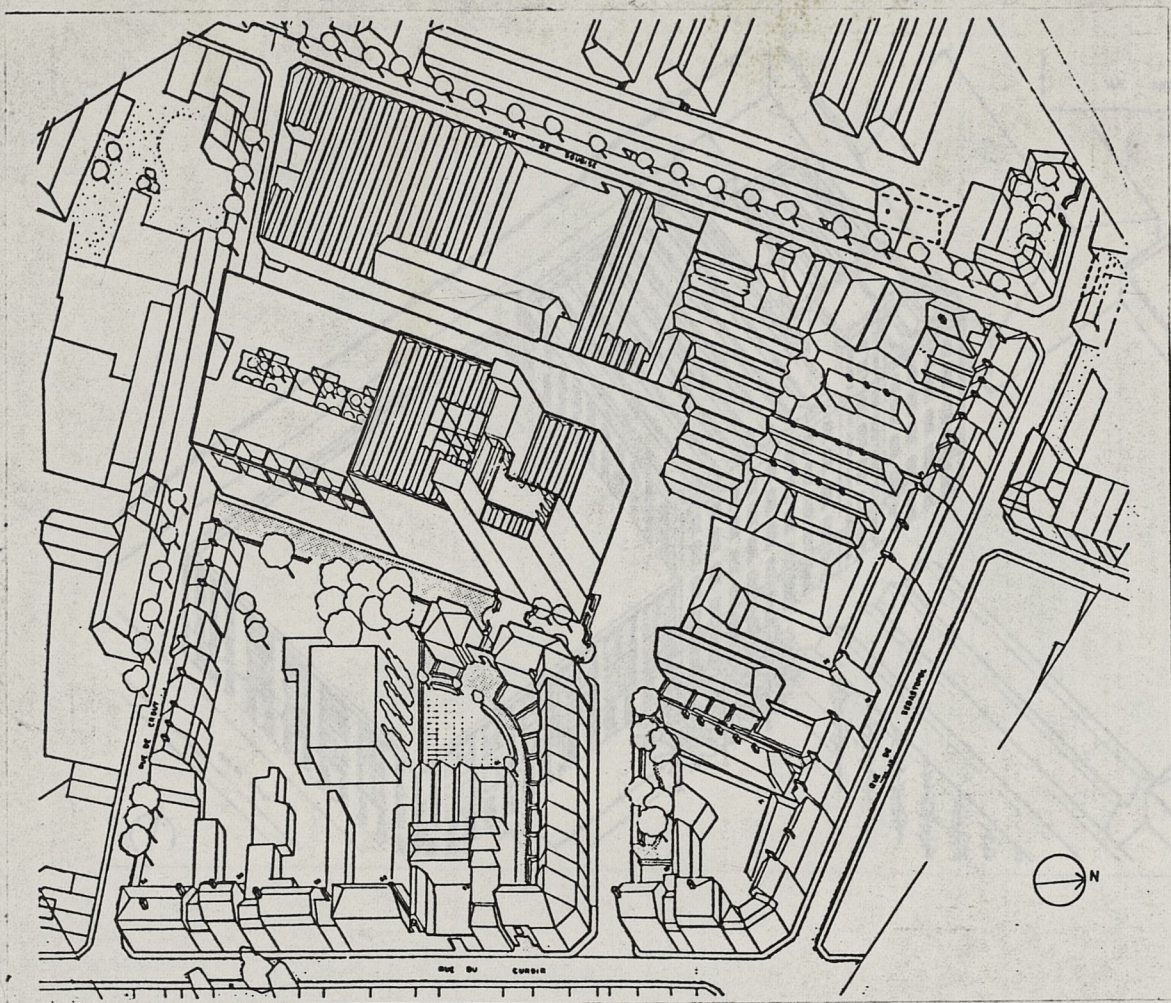
Usine Le Blan Reichen et Robert



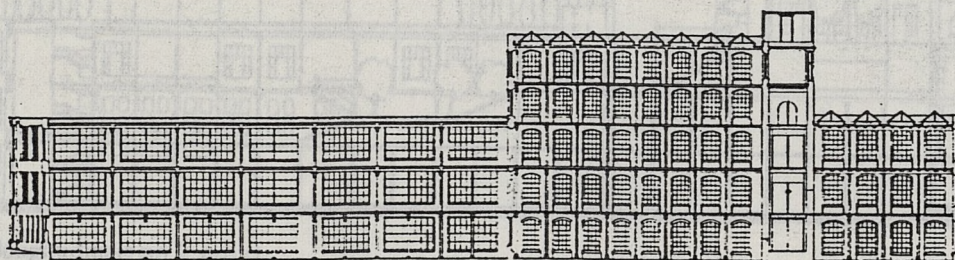


Usine Le Blan Reichen et Robert

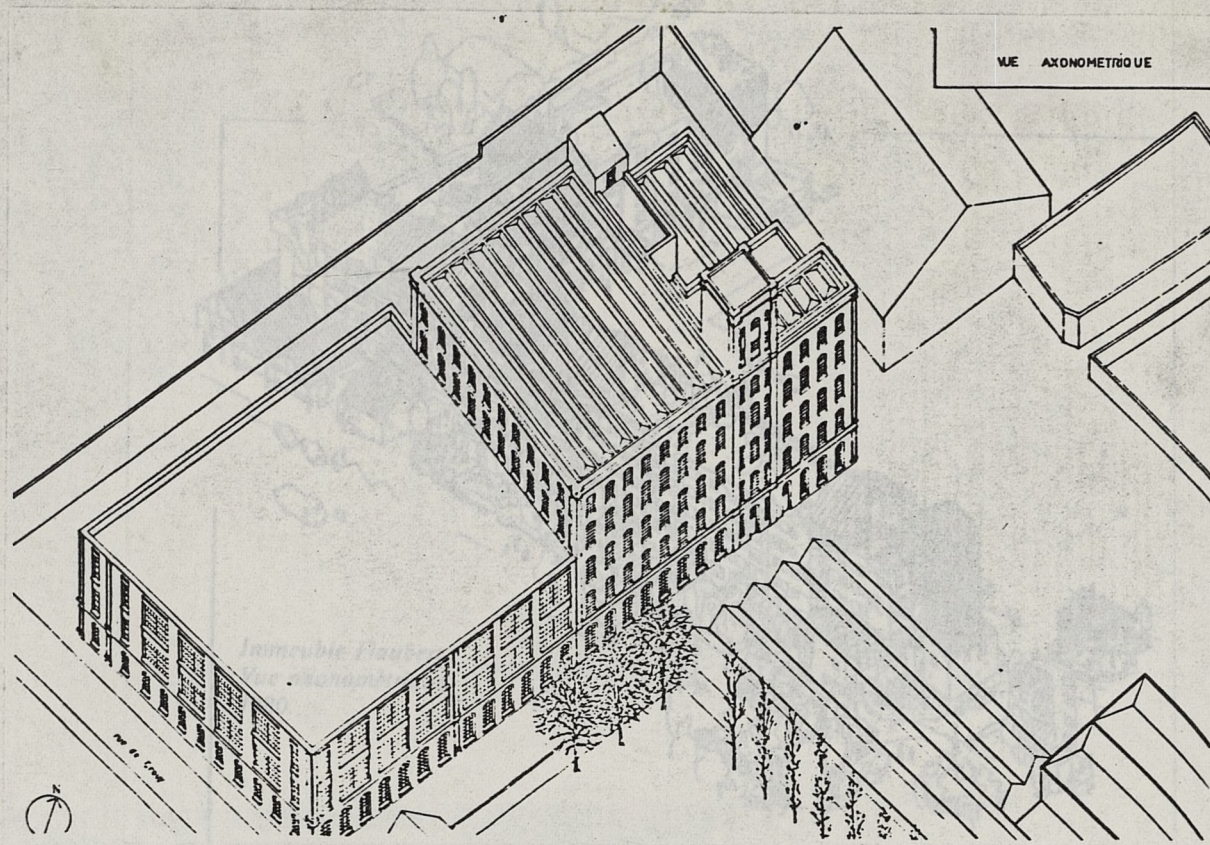




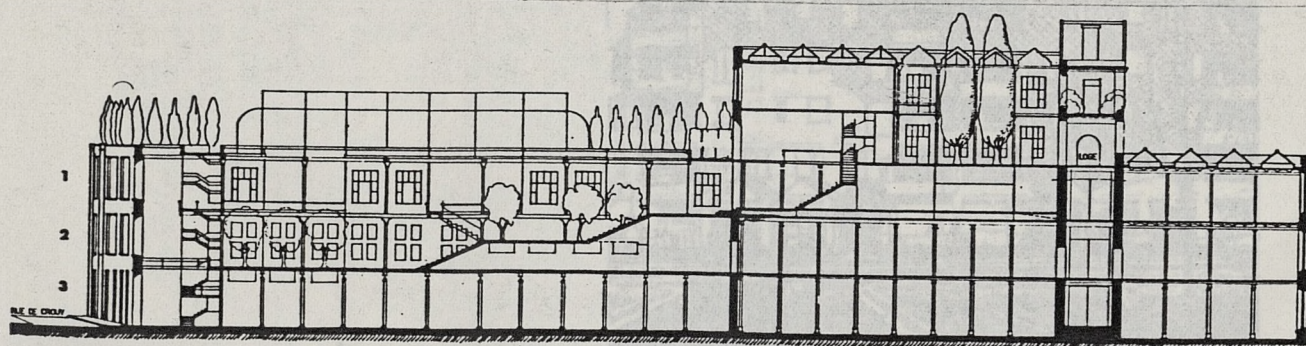
Ilôt du Crouy Roubaix ACT Architecture



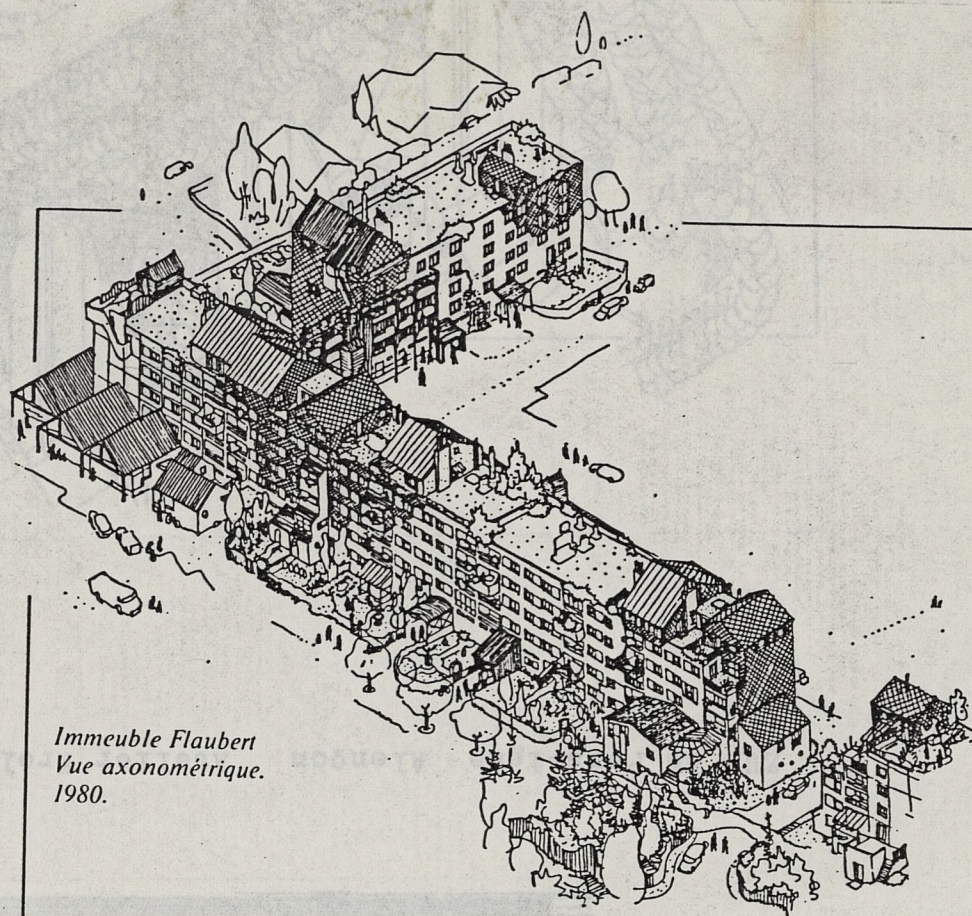
380. Ancienne usine Toulemonde:
coupe longitudinale de la façade existante.



Ilôt du Crouy Roubaix ACT Architecture

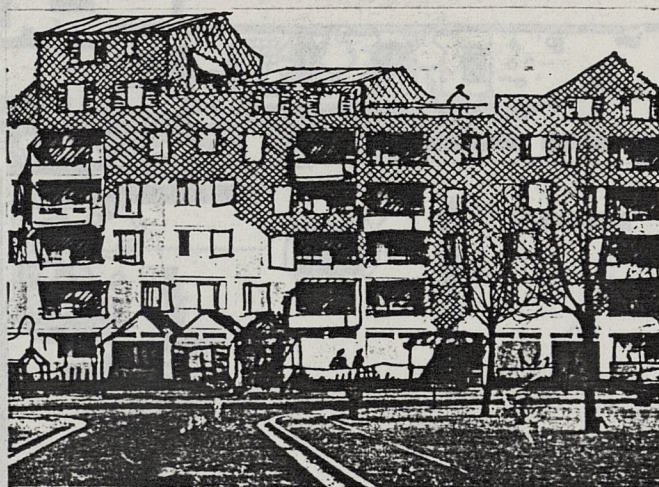


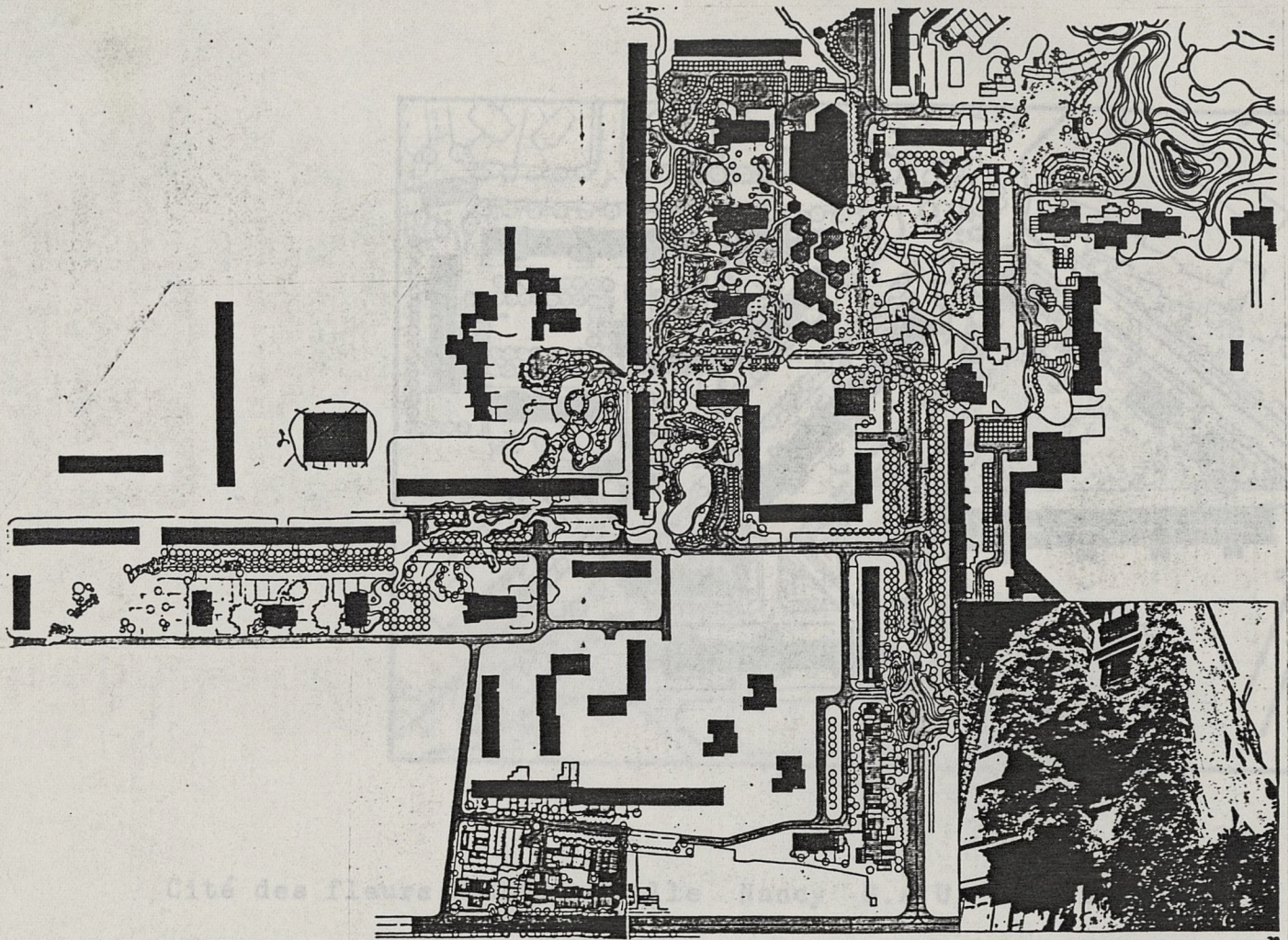
381. Coupe longitudinale sur le projet.
1) logements. 2) bureaux. 3) activités.



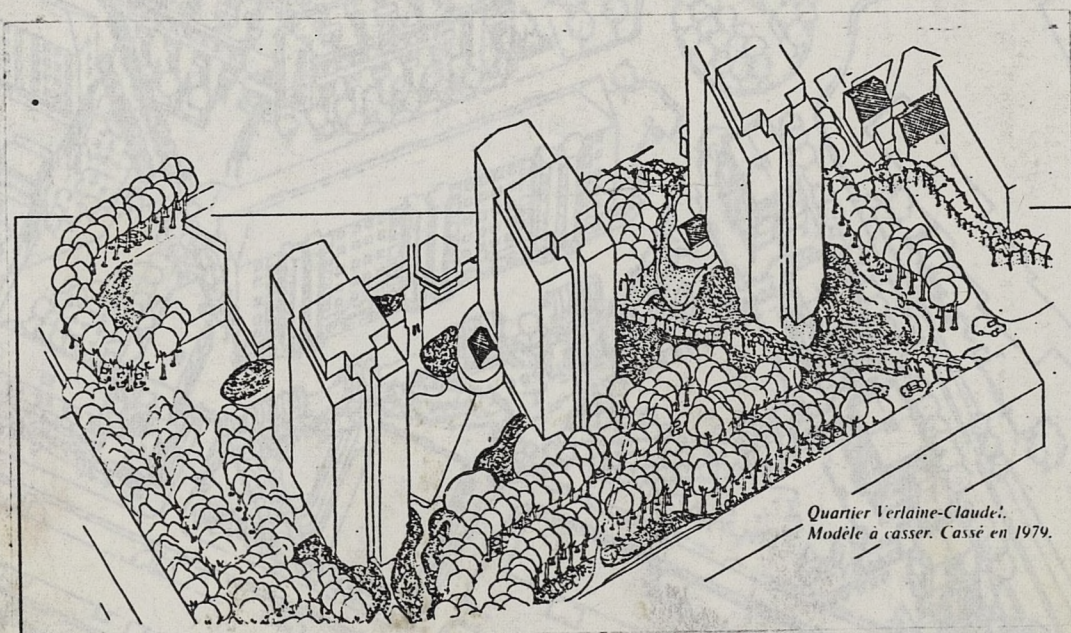
*Immeuble Flaubert
Vue axonométrique.
1980.*

ZUP de Perseigne Alençon Atelier Kroll

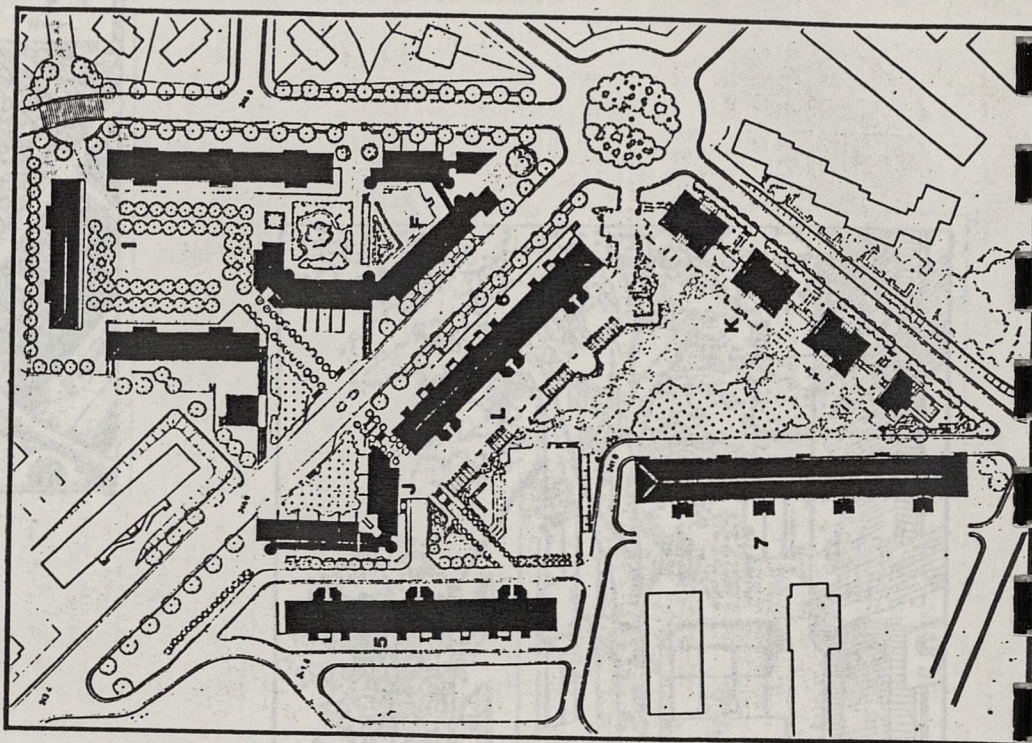




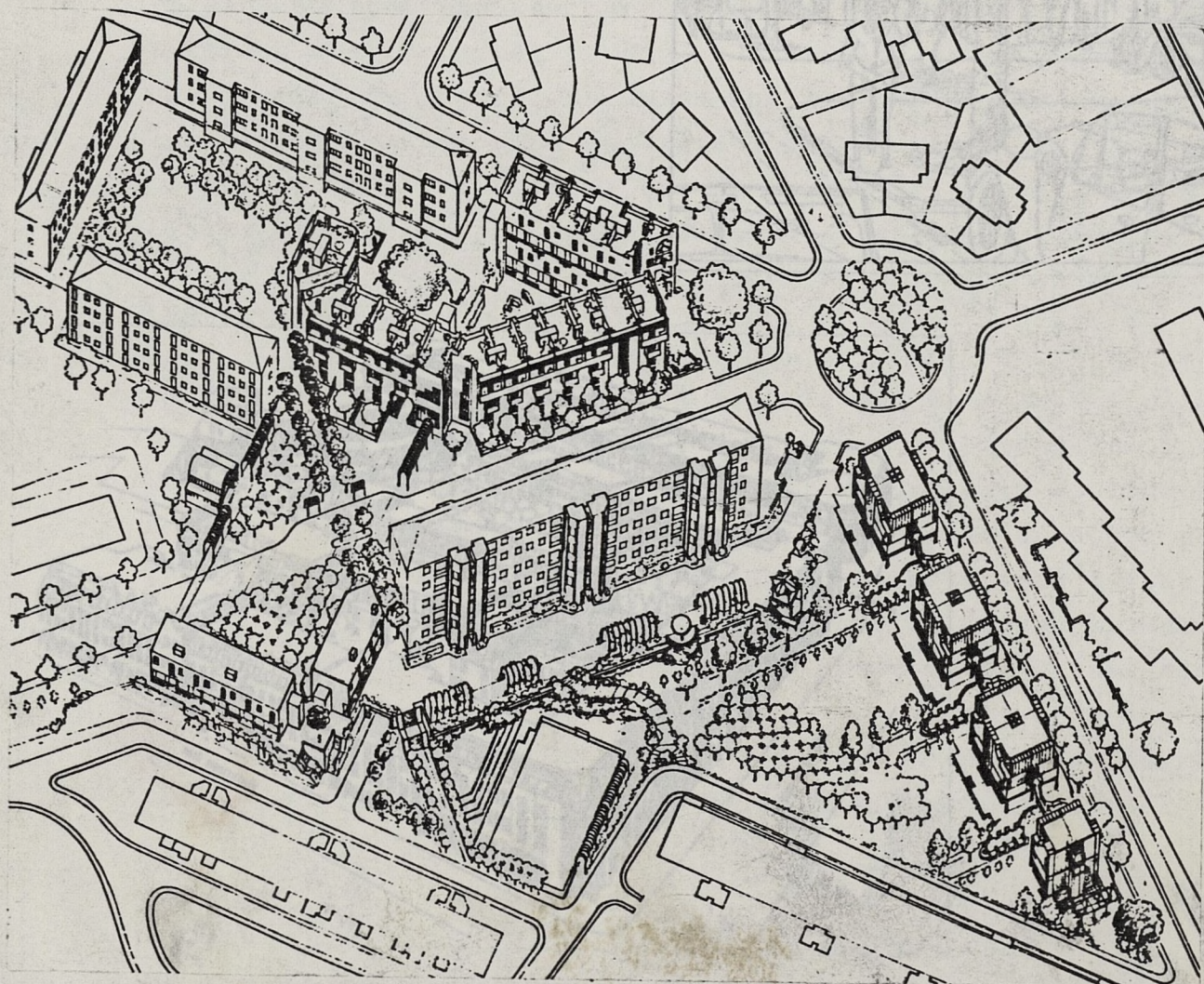
ZUP de Perseigne Alençon Atelier Kroll

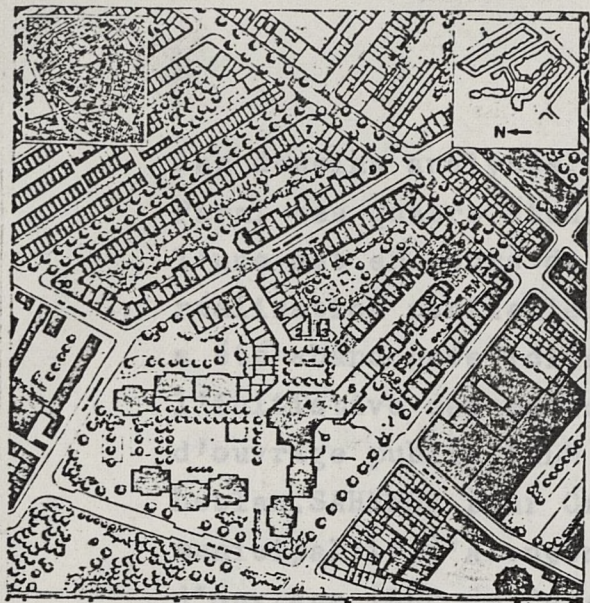


Quartier Verlaine-Claude.
Modèle à casser. Cassé en 1979.



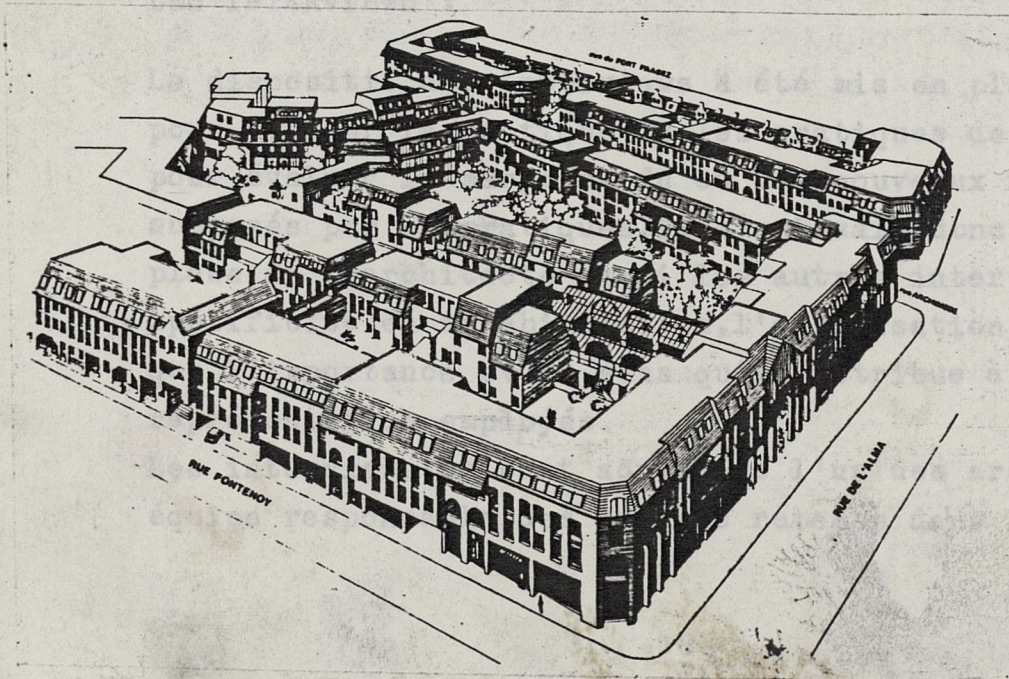
Cité des fleurs Haussonville Nancy G.A.U. et T.E.T.A





Alma-gare Roubaix

AUSI A et P



les dessins analysés.

Parmi ces quatre études, l'une a abouti à une réalisation (Leblan), l'une est en cours de réalisation (Crouy), une autre a vu une réalisation partielle (la ZUP de Perseigne), enfin la dernière a été abandonnée (cité des fleurs). Les deux premières sont à l'initiative des municipalités et ont été reprises par des maîtres d'ouvrage public (HLM de la Communauté urbaine de Lille pour Leblan, SAHRNOR pour Crouy), la troisième est à l'initiative de la municipalité d'Alençon mais a rencontré la réticence des maîtres d'ouvrage (ZUP de Perseigne), enfin la dernière est à l'initiative de la direction de l'architecture et n'a rencontré aucun écho local.

Pour ce qui nous intéresse, les deux premières étant des opérations de reconversion et les deux dernières des opérations de réhabilitation de ZUP, toutes quatre posent des problèmes pratiques qui vont fatalement au-delà des affirmations doctrinaires.

Néanmoins, dans leur expression dessinée, aussi bien qu'écrite, cet ensemble de projet laisse mal percevoir la dimension pratique le plus souvent masquée par la nécessité affirmative et démonstrative des dessins. Ceci révèle la nécessité de prendre connaissance des dessins de travail ou de ce qui dans ce qui est présenté dans les revues sert le plus au travail des architectes; en d'autres termes la fonction précise qu'attribuent les architectes à chaque mode d'expression qui ne se révèle que dans le rapport direct.

LES INTERVIEWS :

Le dispositif des interviews a été mis en place essentiellement pour évoquer la pratique ou les pratiques de réhabilitation et pour évaluer l'émergence du ou des nouveaux rôles de l'architecte supposés par ces pratiques. Il s'agissait donc de débattre de la place de l'architecte parmi les autres intervenants, d'évaluer sa spécificité en réhabilitation, l'organisation de son travail, ainsi que l'importance et le sens qu'il attribue à chacun des modes de représentation employés.

Les interviews se sont adressées à l'un des architectes de chaque équipe responsable des projets retenus dans le cadre de l'étude

des dessins, soit :

- Robert pour Robert Reichen
- Colboc pour A.C.T. Bardon, Colboc, Philippon
- Kroll pour l'atelier Kroll
- Castro pour G.A.U.

Trois de ces interviews ont été fructueuses et ont permis de poser valablement les problèmes de la pratique de la réhabilitation, montrant ainsi les écarts avec les autres modes de pratiques architecturale. A l'opposé, l'interview de Castro a été infructueuse, il est apparu que Castro s'était intéressé accidentellement au problème de la réhabilitation des grands ensembles et qu'il ne s'était pas confronté pratiquement à ce problème. Son apport n'a donc pu être retenu que pour la dimension doctrinaire de son approche.

Parmi les trois interviews pertinentes sur le plan des pratiques, Robert et Colboc ont montré des approches assez proches et encore très spécialistes, tandis que Kroll révèle une approche très différente fondamentalement des spécialistes, voisine de son approche de la construction neuve (à la Mémé à Voluwé par exemple). Cependant, Robert et Colboc se sont déclaré soucieux de la nécessité d'une spécialisation du rôle de l'architecte, et d'autre part tous trois ont un discours proche sur le problème du programme. Il reste que c'est bien sur le problème des pratiques que les écarts les plus profonds ont été constatés, et si l'absence d'une population dans les cas de reconversion, et à l'inverse, sa présence prégnante dans le cas de la réhabilitation des ZUP est bien l'une des causes de cet écart, par contre, la nature de l'objet construit ne semble pas être prépondérante: Robert et Colboc cherchent bien à mener de front, approche technique et architecturale tandis que Kroll privilégie d'emblée l'architecture entendue ici comme réponses des utilisateurs à leurs besoins même contradictoires. Dans les faits, c'est bien de deux types de pratiques radicalement différentes qu'il s'agit, ayant des prolongements y compris dans la structure de travail des architectes.

Par rapport à la pratique professionnelle traditionnelle des architectes, ce qui se modifie chez Robert et Colboc c'est, d'une part le rapport aux autres intervenants et en particulier à la commande, d'autre part le rapport au bâtiment et au programme. Il s'agit là essentiellement d'une transformation externe. Par contre, ce qui se modifie chez Kroll est non seulement le rapport aux autres intervenants, incluant les utilisateurs, mais encore la manière dont sera pris en charge le projet à l'intérieur même de l'équipe; Ici, la transformation externe se double d'une transformation interne (se rapprochant sans doute par exemple de la pratique d'ABAC à Alma-gare à Roubaix et des diverses équipes travaillant avec des A.P.U.)

D'une manière générale, plus qu'à des pratiques clairement constituées, c'est à la mise en place diffuse des voies diverses tendant à renouveler le rôle de l'architecte sur des points précis que l'on assiste.

En pratique, ce qui distingue profondément la réhabilitation de la restauration, c'est que les règles du jeu y sont totalement différentes, ainsi que les types de maîtrise d'ouvrage. La restauration se fait à l'identique avec des contraintes de coût ne se basant en aucun cas sur la construction neuve. Sur le plan théorique, elle suppose une attitude essentiellement historique, voire même archéologique, sur le plan pratique, elle est essentiellement technique.

Elle ne fait jamais l'objet d'une maîtrise d'ouvrage de logements sociaux type HLM.

A l'inverse, la réhabilitation vise un coût comparable à celui du neuf pour le type d'activité envisagée, la condition de conservation du bâtiment étant quasi systématiquement que l'opération n'exécède pas ce coût. (préoccupation attestée en particulier par Robert et Colboc lors des interviews). De même, la réhabilitation ne se fait pas à l'identique, le bâti existant peut subir de nombreuses altérations pour des raisons diverses, certains de ces matériaux défectueux peuvent être remplacés, sa volumétrie interne peut être totalement resanée. (Entre les bouleversements importants opérés par Robert Reichen aussi bien à l'usine Le Blon à Lille qu'à l'usine Blin et Blin à Elbeuf et les rénovés décalés de ACT,

LES PRATIQUES OU LE NOUVEAU ROLE DE L'ARCHITECTE

LE DIAGNOSTIC :

Ce qui dans les pratiques distingue avant tout la réhabilitation de la construction neuve, c'est à l'évidence la présence d'un bâtiment ancien, d'un îlot ou d'un secteur à réhabiliter. La question du diagnostic est donc le premier élément distinguant les pratiques de réhabilitation. Cependant, la nécessité du diagnostic n'est pas propre à la réhabilitation puisqu'on la rencontre déjà dans les opérations de restauration.

En pratique, ce qui distingue profondément la réhabilitation de la restauration, c'est que les règles du jeu y sont totalement différentes, ainsi que les types de maîtrise d'ouvrage :

La restauration se fait à l'identique avec des contraintes de coût ne se basant en aucun cas sur la construction neuve.

Sur le plan théorique, elle suppose une attitude essentiellement historique, voire même archéologique, sur le plan pratique, elle est essentiellement technique.

Elle ne fait jamais l'objet d'une maîtrise d'ouvrage de logements sociaux type HLM.

A l'inverse, la réhabilitation vise un coût comparable à celui du neuf pour le type d'activité envisagée, la condition de conservation du bâtiment étant quasi systématiquement que l'opération n'excède pas ce coût. (préoccupation attestée en particulier par Robert et Colboc lors des interviews). De même, la réhabilitation ne se fait pas à l'identique; le bâti conservé peut subir de nombreuses altérations pour des raisons diverses, certains de ces matériaux défectueux peuvent être remplacés, sa volumétrie interne peut être totalement remaniée. (Entre les bouleversements importants opérés par Robert Reichen aussi bien à l'usine Le Blan à Lille qu'à l'usine Blin et Blin à Elbeuf et le réalisme déclaré de ACT,

Colboc, qui tente de préserver le plus possible les caractéristiques spatiales et techniques du bâtiment à l'usine du Crouy, il y a bien un écart, mais dans un cas comme dans l'autre, quelle que soit la posture adoptée, des remaniements profonds sont inévitables.) Ceci suppose, outre des études techniques, historiques ou archéologiques souvent nécessaires, des études approfondies sur les matériaux de remplacements, sur les logiques urbaines liées au bâtiment en question, sur les capacités d'accueil et les plausibilités programmatiques liées aux besoins de la zone où il s'inscrit. Par rapport à la restauration, le sens du diagnostic s'élargit considérablement, entraînant par là même de nouvelles tâches pour l'architecte, de nouvelles habitudes quant à la dialectique architecture-urbanisme tenant compte de mécanismes nettement plus complexes que ceux de la rénovation ou de la restauration, du fait même de la volonté d'inscrire le bâtiment non seulement dans une réalité spatiale, mais également sociale, et du fait de l'inadéquation relative du cadre institutionnel général. (souligné par Colboc lors de l'interview, nous y reviendrons au sujet du programme).

Au delà du diagnostic technique, l'approche de la réalité suppose un raisonnement par scénarios représentant fatalement une charge de travail importante puisque ce mode de raisonnement ne peut être pertinent que si chaque scénario est évalué financièrement, spatialement, socialement et sur le plan de son montage administratif et financier. (pratique générale de ACT Architecture). Du point de vue de la pratique de l'architecture, il y a bien ici une amplification considérable du rôle de l'architecte en amont de ce qu'est traditionnellement le projet, et ceci rejoint la question du programme à laquelle nous reviendrons, mais de plus il y a une transformation profonde du mode de raisonnement de l'architecte où le raisonnement hypothétique (plus proche des postures de recherche) se substitue aux raisonnements utopiques hygiénistes ou réalistes de type essentiellement doctrinaires. Ainsi, si la réhabilitation est bien d'essence doctrinaire (nous y reviendrons dans notre troisième partie), elle entraîne des pratiques qui s'écartent de la simple affirmation doctrinaire en empruntant aux raisonnements de type scientifique.

Outre une transformation des pratiques internes à l'architecture, ceci a bien également des retombées sur la relation architecture-urbanisme dans la mesure où l'architecte intervient directement dans la prise en compte urbanistique du projet à travers les scénarios. Le projet ne s'inscrit plus dans un urbanisme préétabli, mais son élaboration provoque la réflexion urbaine et oriente profondément la décision en matière d'urbanisme (particulièrement dans le cadre des reconversions).

Il est probable que ce nouveau mode d'approche par raisonnement hypothétique associant dialectiquement architecture et urbanisme (et non simplement projet urbain) soit une des retombées de l'introduction des architectes dans le domaine de la recherche dont la réhabilitation serait le support. (voir en particulier la recherche CORDA de ACT Architecture (Bardon, Colboc, Philippon) et Giovana Piraina,

Le dernier point qui distingue restauration de réhabilitation, c'est que les maîtres d'ouvrage sont souvent en réhabilitation des maîtres d'ouvrage publics de logements sociaux. Ceci oriente fatalement la valeur sociale des opérations, mais constitue une difficulté quant à leur montage dès que le programme tente d'articuler logement et autres activités (ceci renvoie à la question du programme, ce problème a été rencontré aussi bien par ACT que Robert Reichen, que Kroll).

En outre, dans un premier temps, les maîtres d'ouvrage HLM n'ayant pas de passé dans le domaine du bâtiment ancien sont peu conscients de la nécessité d'une parfaite connaissance technique du bâtiment à réhabiliter et ne sont pas structurés pour faire face à ces nouveaux problèmes. Il est souvent difficile pour l'architecte de faire admettre la nécessité d'une enquête technique préalable (obstacle rencontré en particulier par ACT Architecture) et de plus, nombre de réhabilitations ont été traitées en mission M2, sans étude technique. (ceci est vrai essentiellement pour des réhabilitations de logements).

Or, le diagnostic technique, s'il est nécessaire en restauration, est indispensable en réhabilitation dans la mesure où la plupart des bâtiments à réhabiliter sont loin d'avoir supporté les surdimensionnements en matériaux porteurs, planchers et charpentes

que connaissent la plupart des bâtiments rentrant dans le domaine de la restauration.

Sur le plan technique, un autre obstacle apparaît dans le fait que la plupart des bureaux d'étude sont inadaptés au travail sur le bâtiment ancien: peu d'entre eux sont accoutumés aux problèmes de pathologie du bâtiment, leurs méthodes de travail sont trop lourdes pour s'appliquer à la logique des scénarios, enfin ils ont rarement l'habitude des méthodes de coordination technique propres à la réhabilitation. Par rapport au neuf où les opérations techniques respectent une certaine succession, en réhabilitation la simultanéité d'opérations de localisations fort diverses dans le bâtiment rend nettement plus complexe la coordination technique et exige une dynamique de travail peu commune. ACT Architecture a été fortement sensibilisé à ce problème en particulier après le changement de bureau d'étude exigé par le maître d'ouvrage: à l'origine, l'étude a été faite par ARUP, puis reprise par SERETE qui s'est trouvé inadapté d'une manière flagrante. Il semble que Robert et Reichen qui ont travaillé avec ARUP tant sur l'usine Le Blan à Lille, que Blin et Blin à Elbeuf n'aient pas rencontré de difficulté de ce type (ceci s'expliquerait peut-être par le passé de l'ARUP, bureau d'origine anglaise, qui n'emploierait pas les mêmes méthodes que les B.E.T. Français. Il y a sans doute là une étude à effectuer qui peut-être permettrait d'adapter les B.E.T. français traditionnels: étude comparative de méthodes.

Ces difficultés conjoncturelles, liées à l'inadaptation des autres partenaires du bâti, voire même au cadre institutionnel se retrouvent intégralement dans la question du programme.

LE PROGRAMME :

Dans le cas de reconversions, le travail de l'architecte comprend une phase importante de programmation. Comme pour le diagnostic du bâtiment, cette phase exige de multiples croquis préalables de l'existant qui seront les supports des scénarios et permettront d'évaluer les capacités du bâtiment et son inscription dans la ville. La programmation est qualitative et quantitative,

architecturale et technique. Actuellement cette phase programme est sousestimée par les maîtres d'ouvrage, et en outre il est très difficile d'y associer les bureaux d'étude pour les raisons déjà citées.

Dans l'état actuel des choses, c'est dans les opérations de reconversion, l'architecte pressenti pour l'opération qui se charge de cette phase qui n'est pas prise en compte financièrement (il n'y a pas de reconnaissance de ce travail, pour ACT Architecture à l'usine du Crouy ce sont deux années de travail qui restent impayées).

Dans le cas de réhabilitation de logements, le plus souvent le programme se réduit à une simple mise aux normes techniques et d'habitabilité. Dans les cas rares où la prise de conscience de nécessités excédant la simple mise aux normes se fait jour (cas de la municipalité d'Alençon), l'équipe d'architecture chargée de la programmation ne peut assurer la réalisation, ni même définir le projet. Il est difficile dans ces conditions de rompre avec la chronologie programme - projet et d'instaurer une dynamique sur le modèle de la logique des scénarios ; c'est cependant ce qu'a tenté de faire l'Atelier Kroll à Alençon, rencontrant de ce fait des difficultés insurmontables de la part des maîtres d'ouvrage et des architectes pressentis pour les réalisations. (H n° 63 et 65).

La prise en compte concrète du programme à l'intérieur même de la pratique de l'architecte, par la logique des scénarios déjà citée, prend un sens tout à fait nouveau et n'a que peu de rapport avec les spéculations programmatiques de type utopique des pratiques précédentes (simple mise en place dans le projet des normes urbanistiques).

Cette introduction dans le travail de l'architecte de la question du programme sous une nouvelle forme, rencontre, on le voit, de nombreuses difficultés liées aux méconnaissances, voire même aux résistances des autres partenaires qui ont fatalement des incidences financières.

Si le fait pour certains architectes (ceux qui intéressent le champ de la réhabilitation tel qu'il a été défini précédemment)

de s'emparer du programme a bien des composantes doctrinaires (étudiées dans la troisième partie de cette étude), ce n'est pas pour autant la voie de la facilité, et il faut chercher sans doute l'origine de cette pratique dans le besoin profond qu'ont des architectes de transformer leur propre rôle. Néanmoins, c'est bien historiquement les spéculations programmatiques de type utopique qui ont ouvert cette voie, ne serait-ce que par les critiques et réactions qu'elles ont suscitées.

La réhabilitation serait alors le lieu de révélation ultime de la nécessité de l'amplification des pratiques architecturales pour cette discipline.

La manière dont les architectes se posent aujourd'hui la question du programme revêt sans doute une importance historique particulière dans la mesure où elle remet profondément en cause l'urbanisme institutionnel soit en relativisant les politiques urbaines par le biais des scénarios, (ACT Architecture, Colboc, Bardon, Philippon) soit en désinstitutionnalisant architecture et urbanisme par le biais de la participation (Kroll). Savignat (dans "dessin et architecture du Moyen-Age au XVIIIe siècle") montre à la suite de Fortier (dans "la politique de l'espace à la fin de l'ancien régime") l'introduction du programme à la fin de l'ancien régime comme nouvelle séquence dans le processus de production des édifices concrétisant la commande institutionnelle, en même temps que l'émergence à la même période de l'impératif d'un projet pour la ville, d'une intervention systématique dans l'espace urbain. C'est l'implication générale de l'appareil d'état dans les procédures de définition de l'espace qui s'appuiera sur des intellectuels d'un type nouveau: "les ingénieurs". Dès lors, l'architecte devient le metteur en forme d'un programme.

Globalement, cette situation persiste jusqu'à une période très récente, évoluant au XIXe siècle vers d'une part l'urbanisme institutionnel, d'autre part l'amplification du rôle de l'ingénieur vers le projet (à la suite du cours de Durand à Polytechnique).

On sait que dès le début du XXe siècle des architectes réagissent en tentant de s'emparer de l'ensemble architecture - urbanisme par une rationalisation de la pensée architecturale dont le

modèle est clairement la pensée de l'ingénieur.

Ce sont Perret, Le Corbusier, Lurçat à leur suite, qui néanmoins restent dans la stricte logique de l'appareil d'état à travers la définition de normes institutionnelles d'urbanisme (on sait par ailleurs que la mise en place des normes françaises a fait l'objet de luttres entre architectes progressistes et ingénieurs). La période de la reconstruction a offert une importance quantitative considérable à l'action des architectes mais ce, le plus souvent à l'intérieur de normes urbaines clairement définies dans une séparation nettement décrite fonctionnellement entre types de maîtrise d'ouvrage. Malgré toutes les apparences, les architectes restaient metteurs en forme d'un programme que contrôlaient chacun pour eux les différents ministères. La rationalisation du rôle de l'architecte était imposée et non plus intégrée à une pensée.

Les reconversions sont très loin de ce type de pratiques, d'une part parcequ'elles tentent généralement d'associer financements privés et publics et que en tant que telles, elles ne sont plus strictement maîtrisables par l'appareil d'état, d'autre part, parce que mettant en place des scénarios de programme, elles remettent en cause concrètement le sens unilatéral du programme, de telle sorte que l'architecte n'est plus le metteur en forme du programme (ces deux points sont tout aussi remarquables chez Robert-Reichen que ACT Architecture), enfin parcequ'elles font appel à des raisonnements hypothétiques autorisant une rationalisation de la pensée architecturale proche d'une attitude de chercheur et qui n'a plus comme modèle la pensée de l'ingénieur dans sa prise en charge normative de la politique mise en place par l'appareil d'état. D'ailleurs l'un des lieux communs de la réhabilitation est l'inadéquation profonde des normes et leur inutilité (remarque rencontrée dans tous les textes et interviews). Il faut comprendre ici aussi bien inutilité des normes techniques et d'habitabilité que des normes urbanistiques. C'est bien ici d'un partage des pouvoirs qu'il s'agit, partage auquel seraient prêts les architectes responsables (à l'intérieur des nouvelles méthodes de travail définies ci-dessous) auprès

des pouvoirs locaux et même des populations responsables.
(où Lucien Kroll substitue la dynamique de groupe à la norme).
On le voit, cette nouvelle définition du rôle de l'architecte, son amplification en amont correspond bien à une actualité politique de la situation des rapports entre état et nation où l'enjeu est fondamentalement la décentralisation des pouvoirs.
Si cette tendance dont on voit clairement l'impact se confirme, elle doit nécessairement aboutir à la mise en place de nouvelles règles du jeu; en effet, les règles auxquelles sont assujettis actuellement aussi bien les concepteurs que les entreprises font obstacle à la responsabilisation des divers intervenants.

LE MARCHE INGENIERIE :

Les marchés de concepteurs ne font aucune différence entre travaux neufs et réhabilitation, or sur le plan de la pratique, il y a des différences importantes que nous avons déjà relevées et qui accroissent les charges de travail des architectes, leur posant un problème financier non négligeable. Dans l'état actuel des choses, toute une partie de la mission n'est pas prise en compte. Pourtant ce travail en amont du projet est indispensable si l'on veut parvenir à un coût en rapport avec les possibilités d'investissement. Si la connaissance du bâti existant n'est pas approchée parfaitement, le coût des ouvrages risque d'être augmenté dans des proportions inquiétantes à la suite de surprises pendant le chantier. Plus grave, certaines solutions techniques ou même certains choix de programme peuvent s'avérer caduques du fait de découvertes à posteriori de l'étude alors que le processus est déjà largement engagé. (ACT Architecture insiste particulièrement sur ce point et sur l'inadaptation du marché ingénierie). Les marchés ingénierie permettraient pourtant d'attribuer à une équipe de concepteurs une mission programme préalable à tout projet, mais cette solution reste difficilement envisageable pour diverses raisons.
D'une part une programmation de bâtiment en travaux neufs n'a que peu de rapport avec la plupart des opérations de réhabilitation (il s'agit là bien entendu de celles qui nécessitent un

travail important sur le plan du programme: essentiellement reconversions et réhabilitation de ZUP) et le prix de revient d'études programmes en réhabilitation est presque toujours beaucoup plus important qu'en travaux neufs (particulièrement sur le plan du programme technique) de ce fait, les missions programmes prévues par le décret ingénierie sont insuffisantes pour la réhabilitation.

D'autre part, l'impossibilité à l'intérieur des marchés ingénierie de relier constamment programme et projet impose une cloisonnement étanche qui s'il est relativement admissible en travaux neufs (encore qu'il faudrait étudier les effets pervers de cette procédure: tendance à la simplification des opérations, difficulté de les relier, de mettre en place une complexité programmatique à travers une diversité de maîtrises d'ouvrage, etc...) fonctionne très mal dans les opérations complexes de reconversion où le programme peut être remis en cause à tous les stades de la conception (du fait de changements fréquents dans l'histoire du projet des maîtrises d'ouvrage autres que celles des logements) et également très mal dans les opérations de réhabilitation de ZUP dès que l'on cherche à ne pas les limiter à une réhabilitation normative et à mettre en place une participation effective des utilisateurs.

Enfin, la mise en concurrence imposée par ces marchés, liée à la difficulté qu'ont les architectes à faire face aux multiples compétitions et à la nécessité de présenter un coût d'objectif unique, interdit de fait les raisonnements par scénarios dont nous avons vu l'importance en réhabilitation. De ce point de vue, la mise en concurrence peut être parfaitement réductrice sur le plan du travail des architectes et inciter à des réponses formelles faisant l'impasse sur le travail de fond du type propositions alternatives qui sont bien des éléments prépondérants d'évaluation d'un projet; ceci a bien des conséquences théoriques sur le rôle de l'architecte: d'un côté la manifestation distinctive d'une personnalité; de l'autre, un travail sur les logiques à l'intérieur desquelles s'inscrit l'architecture. C'est ici que se révèle la situation particulière de la réhabilitation dans les pratiques actuelles: suscitant une interrogation profonde sur les

procédures actuelles à travers des difficultés flagrantes de fonctionnement, elle oblige en retour à reposer les problèmes en construction neuve où elle est susceptible de mettre en lumière les mêmes écueils.

D'ailleurs, la dernière difficulté relevée n'est pas propre à la réhabilitation :

Les maîtres d'ouvrage les plus concernés par les opérations de réhabilitation étudiées sont les maîtres d'ouvrage publics de logements HLM, or pour ce type de maîtrise d'ouvrage le décret ingénierie est inapplicable du fait même que la mise en concurrence des concepteurs suppose une liberté totale du coût d'objectif. Or, le logement social est soumis à des prix plafonds contradictoires avec la liberté des coûts d'objectif. Il est vrai que l'actuelle procédure de références a assoupli cette donnée puisque leur calcul comprend un coefficient de complexité architecturale; néanmoins, dans les faits, le décret ingénierie est continuellement détourné par les maîtres d'ouvrage HLM qui sont dans l'incapacité de supporter les variations de prix admises par le décret; ainsi, la plupart du temps (lorsqu'il ne s'agit pas de marché cadre) le contrat concepteur n'est signé que lorsque l'opération est totalement maîtrisée, le concepteur remet un coût d'objectif équivalent au prix de référence, et aucune variation de prix n'est possible. (la concurrence type ingénierie ne serait possible dans ce secteur que si le marché de la construction offrait des prix nettement inférieurs à ceux des prix de référence, ce qui n'est pas du tout le cas.)

Aujourd'hui, la plupart des opérations de réhabilitation se traitent en mission de conception sans programme (type M1 ou M2) et sans concurrence; en outre, les contrats sont signés très tard (parfois un ou deux ans après le commencement des études) du fait que tout le travail préliminaire non pris en compte est souvent très long.

En outre, les architectes dans les opérations de reconversion sont souvent amenés à faire le travail de pré-commercialisation de tout ce qui dans l'opération échappe aux financements publics (bureaux et logements) dans la mesure où ces opérations tentent

systématiquement de combiner diverses activités (cette volonté a bien des incidences doctrinaires auxquelles nous reviendrons, il n'empêche que cela répond à une volonté qui n'appartient pas aux seuls architectes). Ce fut le cas en particulier à l'usine Crouy où les architectes (Bardon, Colboc, Philippon) ont été à l'initiative de la réflexion sur la commercialisation des commerces et bureaux qui fut en définitive prise en charge par l'entreprise Quillery choisie en gré à gré pour la réalisation. Pour les raisons évoquées précédemment, les règles du jeu actuelles sont inadéquates à remplir leur rôle en réhabilitation (cécienne préjugé d'ailleurs pas de leur valeur en travaux neufs.) Il est donc indispensable d'imaginer de nouvelles règles du jeu qui ne font pas l'objet de notre travail. Néanmoins, plusieurs remarques s'imposent :

- Il est clair qu'en réhabilitation les méthodes de travail sont prépondérantes (que ce soit pour l'élaboration du diagnostic ou pour le travail sur le programme) or les procédures actuelles imposent de fait (effets pervers du décret ingénierie) une certaine méthode de travail incompatible avec la volonté relevée de modification du rôle de l'architecte. Une première règle du jeu serait à mettre en place sur ce plan là : scénarios alternatifs, missions de pré-commercialisation, participations, etc...
- Le cloisonnement programme-projet est dommageable à ce type d'opérations. De nouvelles règles du jeu devraient permettre une souplesse constante de l'un à l'autre sans nécessairement qu'une seule équipe prenne en charge la totalité.
- La mise en concurrence des concepteurs ne fonctionne que si l'architecte reste un simple "metteur en forme d'un programme". A l'inverse, si son rôle se transforme dans la direction déjà décrite, le choix de l'architecte ne peut plus se réaliser par cette procédure.

Ceci pose le problème de la répartition de la commande (dans ce domaine, tout est à faire : pourquoi ne pas imaginer une répartition homogène par exemple et rendre ainsi l'architecte responsable de la qualité de son architecture ?) et du contrôle des coûts qui dépend essentiellement d'autres acteurs économiques : les entreprises.

L'ADJUDICATION :

Règle générale de la mise en concurrence des entreprises dans les marchés publics, l'adjudication pose de nombreux problèmes en réhabilitation. (point relevé essentiellement par ACT Architecture). Ceci tient essentiellement au fait que cette procédure empêche d'associer les entreprises à l'étude particulière des solutions techniques à adopter dans le cadre du projet, et a pour conséquence l'impossibilité de tenir compte des capacités, méthodes particulières, modes et moyens de mise en oeuvre des différentes entreprises (à l'inverse de ce qui se produit dans les marchés cadre par exemple), ce qui a un impact certain sur les coûts globaux de réalisation.

En effet, l'adjudication implique une équivalence des entreprises dans le cadre de réponses sur descriptifs-quantitatifs immuables. Les variantes lorsqu'elles sont possibles rentrent nécessairement dans le cadre d'un projet technique strictement établi.

Or ce postulat d'équivalence ne tient pas compte des différences importantes qui peuvent apparaître quant aux types de matériel employés par les différentes entreprises, à leur capacité d'adaptation et à leurs méthodes de travail.

Bien plus, la procédure d'adjudication empêche toute possibilité d'innovation technique dans un domaine où tout reste à imaginer : matériaux de remplacement, reprises des structures, etc...

Paradoxalement, l'adjudication se révèle coûteuse en réhabilitation parce qu'elle bride toute initiative des entreprises : les architectes sont tenus d'adopter des solutions techniques supposées efficaces sans aucune concertation possible avec ceux dont dépend essentiellement cette efficacité : les entrepreneurs. Or l'efficacité des solutions techniques par rapport au coût est fluctuante dans la mesure où elle dépend fondamentalement de la conjoncture économique : c'est le rapport coût de matériaux, coût de main d'oeuvre, coût de l'énergie qui définit l'efficacité financière d'une solution technique, or ce rapport est loin d'être constant et il va de soi que parmi les différents acteurs du bâtiment, l'entrepreneur est celui qui maîtrise le mieux ce rapport.

Là encore, les problèmes rencontrés en réhabilitation peuvent éclairer en retour la construction neuve: là aussi dans le découpage qu'elle opère entre conception et réalisation, l'adjudication peut être une entrave à l'innovation technique et un obstacle à une maîtrise du rapport entre solutions techniques et coûts.

Par ailleurs, que ce soit en réhabilitation ou en construction neuve, dans la conjoncture économique actuelle, l'adjudication peut représenter un danger réel pour la réalisation du fait que certaines entreprises sont tentées de pratiquer des prix trop bas afin de résoudre artificiellement et momentanément des problèmes de trésorerie aux origines plus profondes (il arrive même que des marchés soient traités à perte pour cette raison). Il va de soi que dans ces conditions, ces entreprises ne réalisent pas de bon gré ce à quoi elles s'étaient engagées et que en conséquence la réalisation en pâtit. En outre, le coût du bâtiment s'en trouve artificiellement amoindri et corollairement la maîtrise des coûts par les concepteurs au moment de l'étude n'en n'est que plus difficile.

En réhabilitation, cette difficulté vient redoubler celle rencontrée précédemment de telle sorte qu'il n'existe pas de notions réelles de coût pleinement efficientes pour l'étude du projet. On le voit, dans ce domaine comme dans celui du marché ingénierie, les procédures actuelles ne cadrent pas avec la réalité de la réhabilitation. Il apparaît que le marché de la réhabilitation aurait tout à gagner de l'élaboration de nouvelles règles du jeu ne limitant plus les entreprises responsables au rôle de simples exécutants, mais à l'inverse, les associant étroitement à toutes les phases d'élaboration, au côté des architectes et maîtres d'ouvrage dans l'objectif d'atteindre le meilleur rapport architecture, techniques de réalisations et coûts.

Ceci aurait pour incidence d'une part de renforcer la modification du rôle de l'architecte placé dès lors devant la nécessité de provoquer continuellement les entreprises par des propositions techniques alternatives, d'autre part de redéfinir le rôle du maître d'ouvrage capable alors d'effectuer un choix responsable

au vu des solutions proposées continûment; ce type de dynamique ne se rencontre que très peu aujourd'hui du fait du carcan institutionnel actuel.

Il va de soi que la contrainte de limite de prix par opération doit être respectée dans de nouvelles règles, c'est la condition sine qua non de réalisation; mais ceci devrait se faire semble-t-il dans le sens d'une plus grande transparence financière afin d'atteindre à la notion de coût réel des ouvrages, notion qui est loin d'être atteinte aujourd'hui.

L'adjudication, si elle permet d'atteindre le "meilleur coût" pour un projet totalement défini (et non le meilleur rapport architecture-technique-coût) ne permet aucunement d'approcher le coût réel d'une opération.

Si l'on admet qu'il n'est pas normal de travailler à perte, pas plus qu'il n'est normal de réaliser des bénéfices exorbitants, c'est peut-être dans la mise en place de nouvelles règles à l'intérieur des marchés de gré à gré qu'il faut chercher des solutions à partir du moment où seraient mis en place des dispositifs garantissant une véritable transparence des coûts (il serait d'ailleurs sans doute tout aussi intéressant de procéder de la même manière pour les architectes). C'est dans cette logique que se sont situés Bardou, Colboc et Philippon à l'usine du Crouy où le marché a été traité de gré à gré avec l'entreprise Quillery qui a accepté de jouer une certaine transparence, (le rôle du mètreur vérificateur coordonnateur devient ici prépondérant. Par contre, Colboc a tenu à démystifier les bureaux spécialisés dans le contrôle des méthodes de travail des entreprises (fonction assurée par le GERBA pour l'opération de l'usine Crouy) qui semblent inefficaces quant à cette question) dans la limite de coût fixée au préalable.

Il est clair que la définition d'un nouveau rôle pour l'architecte tel qu'il se fait jour dans les opérations de réhabilitation en appelle à une redéfinition des rôles des autres intervenants en particulier entrepreneurs et maîtres d'ouvrage dans le sens du partage des responsabilités à tous les niveaux, en vue de l'application d'un objectif commun: la réalisation de l'ouvrage. Cette redéfinition des rôles exige une logique de la communication

qui elle aussi est à l'initiative de l'architecte dans la mesure ou celui-ci a pour l'instant un rôle essentiel dans le lancement de ce type d'opérations (Colboc insiste sur le rôle promotionnel prépondérant de l'architecte pour les opérations de reconversion).

LA COMMUNICATION :

Au delà du diagnostic et de la démarche programmatique déjà relevés, la communication est le troisième élément qui modifie sensiblement le métier d'architecte à partir des opérations de réhabilitation. La communication apparaît en tant que nécessité à deux niveaux différents: le niveau déjà cité qui associe les divers intervenants techniques, et, dès lors que l'on rompt avec la politique de table rase de la rénovation, le niveau associant architectes et populations en place. Si le premier niveau est particulièrement flagrant dans les opérations de reconversion, encore qu'il est présent dans les opérations de réhabilitation de grands ensembles (l'expérience d'Alençon le montre bien, ne serait-ce que par l'échec relatif), le second niveau devient essentiel dans les opérations de réhabilitation de logements ou quartiers occupés quels qu'ils soient. Ici, la réhabilitation se situe bien à la suite des expériences participantes nées spontanément ça et là en tissus urbain dans les années 70, le plus souvent à côté des institutions et parfois même en butte contre celles-ci. Par la suite, ces expériences ont parfois fait l'objet d'une reconnaissance officielle dans le cadre de financements plan construction ou de dossiers FAU (on peut citer par exemple le financement de l'équipe ABAC par le plan construction qui est intervenu comme reconnaissance de l'atelier populaire d'urbanisme d'Alma-gare déjà mis en place.) Globalement, les nouvelles nécessités de communication tendent à faire éclater les anciennes structures du travail solitaire de l'architecte dans lesquelles les interlocuteurs étaient très limités: essentiellement les pouvoirs locaux et l'appareil d'état. Sur le plan de la communication entre architectes et autres intervenants, les problèmes rencontrés révèlent paradoxalement deux logiques divergentes:

- D'une part, l'obligation pour l'architecte de s'ouvrir à d'autres discours spécialistes: dans la mesure où l'architecte à travers la mise en place du diagnostic et l'exploration du programme est tenu d'envisager le plus largement possible l'affectation du bâtiment en tout ou partie, dans la mesure où dans les opérations de reconversion il se trouve devant la nécessité d'assurer la pré-commercialisation de ce qui n'est pas pris en charge par les instances publiques (bureaux et commerce), le nombre d'interlocuteurs spécialistes s'accroît considérablement: non plus seulement un ou des maîtres d'ouvrage publics, mais encore des maîtres d'ouvrage privés, non limités à priori et ayant chacun leur logique propre: promoteurs de bureaux d'échelles différentes, de commerces anomaux ou quotidiens, de grandes, moyennes ou petites surfaces, d'artisanats divers, etc...

Toutes ces logiques, si elles ont des points communs ne se recouvrent jamais en totalité. Ceci implique pour l'architecte non seulement la prise en compte simultanée de plusieurs de ces logiques, mais encore la mise en place de moyens de communication cohérents avec cette diversité.

Ce qui est nouveau par rapport à la situation antérieure, c'est bien la simultanéité de ces logiques et discours divers. Auparavant, les architectes couvraient certes la totalité de ces secteurs de la construction, mais le plus souvent à travers une spécialisation de chacun d'eux dans un domaine particulier: l'un était spécialisé dans le logement public, un autre dans le logement privé, un autre encore dans les bureaux, etc...

A nouveau, la réhabilitation laisse apparaître la déspecialisation du rôle de l'architecte; par rapport à l'époque de la reconstruction l'écart est considérable, et paradoxalement cette déspecialisation ne peut se faire que par l'intégration par l'architecte de l'ensemble des logiques spécialisées de la demande.

- D'autre part, la déspecialisation du discours de l'architecte rendue nécessaire par le travail concret avec les populations en place dans les quartiers à réhabiliter. Sans chercher à se prêter à une imagerie idyllique, (une évaluation de la valeur démocratique de ces participations resterait à faire), il faut reconnaître

que les architectes ont du, dans ces situations faire des efforts de communication qui ne peuvent que laisser des traces profondes dans leur propre discours aussi bien que dans leurs structure de travail.

les conséquences en sont une transformation externe et une transformation interne.

- La transformation interne amorcée dans les années 70 a trait à l'introduction d'autres modes de regards sur l'architecture au sein même de la pratique des architectes: l'équipe pluridisciplinaire, clé de voûte des pratiques à la fin des années 60, à l'interieur de laquelle la population n'était présente qu'à travers des indicateurs abstraits (statistiques) était la formule reconnue des démarches à tendance utopistes type villes nouvelles. La pluridisciplinarité s'emparait de l'architecture comme de l'affaire de spécialistes, substituant à l'architecte spécialiste l'équipe de spécialistes fonctionnant apparemment dans une homogénéité totale.

Ce qui est remis en cause dans les expériences de participation portées par la réhabilitation urbaine (après l'avoir fait émerger), ce n'est pas en soi l'équipe pluridisciplinaire mais son mode de fonctionnement. Le contact direct avec les populations (ou parmi elles ses militants) réduit les tendances utopistes en mettant l'accent sur les spécificités des habitants concernés directement présents (et non plus appréhendés à travers des indicateurs abstraits). Cela a pour conséquence importante de remettre en cause l'homogénéité de fonctionnement de l'équipe au profit de relations dialectiques où l'interprétation du discours multiforme de la population tient une place prépondérante. Corollairement, le projet devient le produit d'un processus nettement plus complexe et subit la marque d'interventions multiples (Kroll en donne un exemple extrême à Alençon, les méthodes proches de la dynamique de groupe peuvent parfois même atteindre au psychodrame au sein de la structure de travail.)

- La transformation externe ne se limite pas au rôle purement didactique des architectes; il faut certes trouver les modes d'explication des démarches architecturales pour une population

non initiée; mais la communication n'est pas univoque, si dans des situations particulières certains architectes ont pu se limiter à cette pratique, dans les situations où la population est plus attentive (cas d'Alma-gare à Roubaix par exemple) les architectes ont du se familiariser à une écoute nouvelle et intégrer des modes de relation dynamique avec les habitants. Ces modes de relation ont opéré des recadrages de langage des deux côtés et ont suscité une production d'images et de maquettes capables par leur nature de supporter le dialogue. Ceci a d'ailleurs eu pour conséquence d'augmenter et de diversifier considérablement la production d'images de ces architectes.

d'expression (travail au feutre, à la plume, à main levée, dessin au trait, matières, etc...) se résoud systématiquement dans le passage obligé par l'axonométrie, mode d'expression significatif de notre époque. Si l'on comprend bien l'intérêt de la photo en réhabilitation (la présence du bâtiment rend cet outil particulièrement pertinent) par contre, le rapport entre axonométrie et réhabilitation est moins immédiat tant il est vrai que ce moyen est employé actuellement avec autant de succès en construction neuve.

AXONOMETRIE ET OBJECTIVITE :

Dans un premier temps, il faut remarquer que l'axonométrie correspond bien aux tendances de rationalisation de modes scientifiques déjà relevées en réhabilitation, qui, si elles semblent illusoire de point de vue de l'objet (la nature de l'architecture n'en opèrent pas moins un renversement des méthodes: diagnostic et scénarios hypothétiques).

De fait, l'axonométrie se donne le plus généralement comme mode de description objectif de l'objet: respect des dimensions du repère tri-normé, pas de référence évidente à un observateur; l'axonométrie semble insister sur l'existence de l'objet et non sur sa valeur à priori.

Pour les architectes, l'origine de l'axonométrie est obscure, sans doute se trouve-t-elle dans les planches de "l'art de bâtir chez les Byzantins" de Auguste Choisy; Cependant, Kroll lui donne son nom premier: "perspective militaire" attesté par Pierre Jean du

REPRESENTATION ET OUTILS CONCEPTUELS

A mi chemin entre nécessités pratiques et volontés doctrinaires le problème de la représentation occupe une place stratégique pour l'évaluation des logiques architecturales. En réhabilitation la représentation est très diversifiée: croquis, montages photos, géométraux, perspectives, plans au sol, maquettes, axonométries; rien n'y manque. Toutefois, cette diversité de même que la liberté d'expression (travail au Té et à l'équerre, à main levée, dessin au trait, matières, etc...) se résoud systématiquement dans le passage obligé par l'axonométrie, mode d'expression signifiant de notre époque. Si l'on comprend bien l'intérêt de la photo en réhabilitation (la présence du bâtiment rend cet outil particulièrement pertinent) par contre, le rapport entre axonométrie et réhabilitation est moins immédiat tant il est vrai que ce moyen est employé actuellement avec autant de succès en construction neuve.

AXONOMETRIE ET OBJECTIVITE :

Dans un premier temps, il faut remarquer que l'axonométrie correspond bien aux tendances de rationalisation de modèle scientifique déjà relevées en réhabilitation, qui, si elles semblent illusoire du point de vue de l'objet (la nature de l'architecture) n'en opèrent pas moins un renversement des méthodes: diagnostic et scénarios hypothétiques.

De fait, l'axonométrie se donne le plus généralement comme mode de description objectif de l'objet: respect des dimensions du repère tri-normé, pas de référence évidente à un observateur; l'axonométrie semble insister sur l'existence de l'objet et non sur sa valeur à priori.

Pour les architectes, l'origine de l'axonométrie est obscure, sans doute se trouve-t-elle dans les planches de "l'art de bâtir chez les Byzantins" de Auguste Choisy; Cependant, Kroll lui donne son nom premier: "perspective militaire" attesté par Pierre Jean du

Breuil ("Perspective pratique" 1651) qui la nomme également "élévation en géométral". A l'époque, l'axonométrie est employée par des militaires parcequ'elle est facile à monter et rapide à utiliser.

L'origine de l'axonométrie contemporaine semble devoir être cherchée ailleurs, aucun des architectes interviewés n'a mentionné Choisy, seul Kroll a évoqué la perspective militaire. Ce qui est certain, c'est que l'école des beaux arts n'a jamais autorisé l'axonométrie qui à l'inverse est l'un des modes d'expression privilégiés des mouvements modernes à la suite de De Stijl.

L'axonométrie est sans doute le signe d'un ressourcement des tendances contemporaines aux origines du mouvement moderne. Pour le mouvement moderne, l'axonométrie correspond bien à l'architecture machiniste (de De Stijl aux constructivistes) et a pour référence le dessin industriel qui ne s'exprime qu'en géométral et en axonométrie.

Dans les années 60, des architectes internationaux, essentiellement anglais et japonais vont réactualiser l'axonométrie en se référant explicitement au mouvement moderne à travers des tendances brutalistes ou des recherches d'industrialisation (Stirling, Kikutake, par exemple). Ces architectes vont avoir une influence certaine sur certains élèves en dissidence de l'école des beaux arts.

Ainsi, l'origine contemporaine de l'axonométrie serait une référence au mouvement moderne contre l'école des beaux arts; paradoxalement, cette référence ne peut pas s'énoncer en France où la confusion la plus totale a été entretenue entre mouvement moderne et reconstruction, et à la suite rénovation urbaine.

(A l'inverse, la recherche pourrait s'attacher à montrer ce que la reconstruction et la rénovation urbaine doivent à l'école des beaux arts, faire la part des manifestes iconoclastes modernistes et celle de l'emprise de l'école sur les méthodes de travail).

De ce point de vue, l'axonométrie montre l'ambiguïté de posture des architectes contemporains: trouvant leurs sources dans le mouvement moderne, ils ne peuvent plus s'y référer ouvertement dans la mesure où cette référence stigmatisée par les médias

est devenue pour tous synonyme de dévitalisation de l'architecture. Dans le même temps, l'axonométrie semblerait devoir reprendre le sens premier que lui donnaient les militaires: facilité et rapidité d'exécution, facilité de lecture.

De fait, dans les rapports avec d'autres intervenants, y compris les habitants, l'axonométrie est facile et rapide à faire comprendre pour ce qu'elle exprime: la volumétrie.

Malgré cette qualité, pour les architectes interviewés, l'axonométrie n'est pas un outil de travail, elle est essentiellement une représentation qui peut servir à "faire le point", mais non à mettre en place le projet en profondeur. En outre, dans son mode d'utilisation contemporain elle a une valeur d'abstraction très forte, elle semble dire en paraphrasant Le Corbusier que l'architecture est le jeu savant, correct et magnifique des volumes...

Ici, pas de matière, mais plus de lumière non plus.

Cependant, en réhabilitation, chaque architecte cherche à redonner à l'axonométrie des composantes concrètes les plus diverses; indications de matière, réalisme du végétal, etc... Il est possible d'établir une gradation du concret à l'abstrait, de Kroll à Robert Reichen en passant par Bardon Colboc Philippon et par G.A.U.

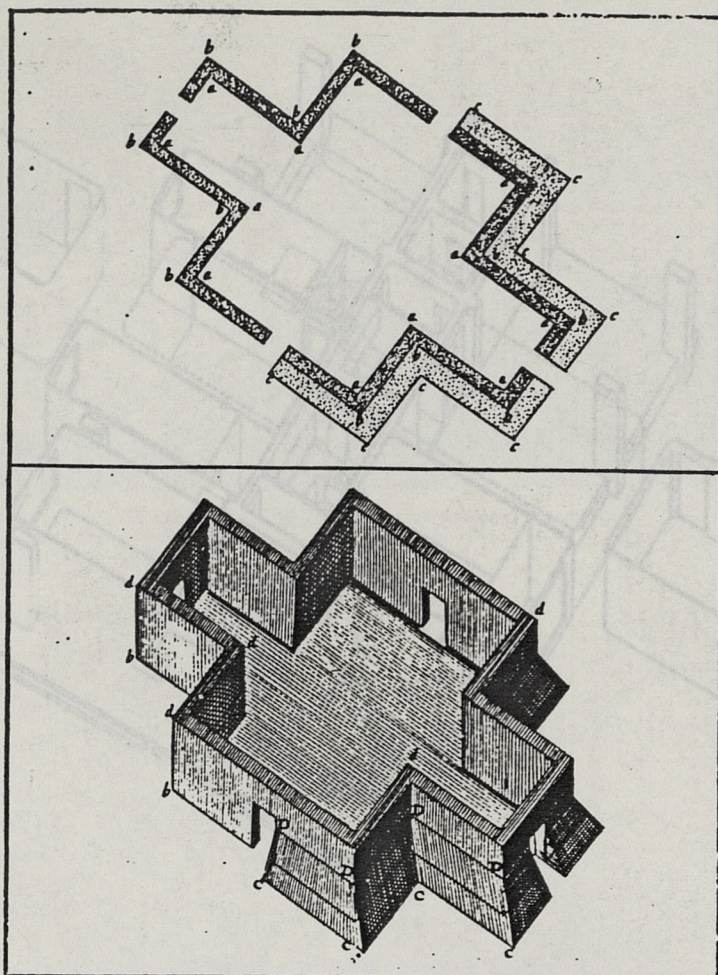
Ceci montre d'une part la volonté d'ancrer systématiquement la réhabilitation dans une logique concrète, d'autre part la volonté de distinguer l'état original de l'état final. Par là l'axonométrie devient discours séquentiel: il y a l'avant et l'après.

Ce discours renvoie profondément aux doctrines:

Avant: morne, triste, abstrait

Après: gai, vivant, concret.

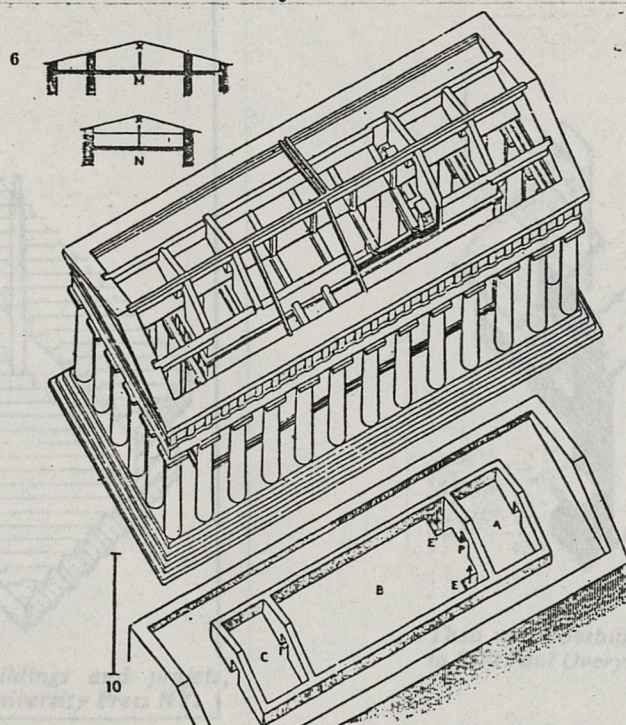
Ce discours séquentiel temporel est relié parfois à un discours séquentiel spatial: les photos et perspectives. Les photos cherchent à renforcer l'approche objective de l'objet, mais elles peuvent voisiner avec des perspectives à point de vue abstrait: les perspectives plongeantes où l'observateur est dans le vide. A partir de là, l'objectivité de ce type de représentations (perspectivistes à l'intérieur desquelles sont englobées de fait axonométrie, photos et perspectives classiques) peut être remis en cause: Nous avons déjà suggéré que l'axonométrie en architecture

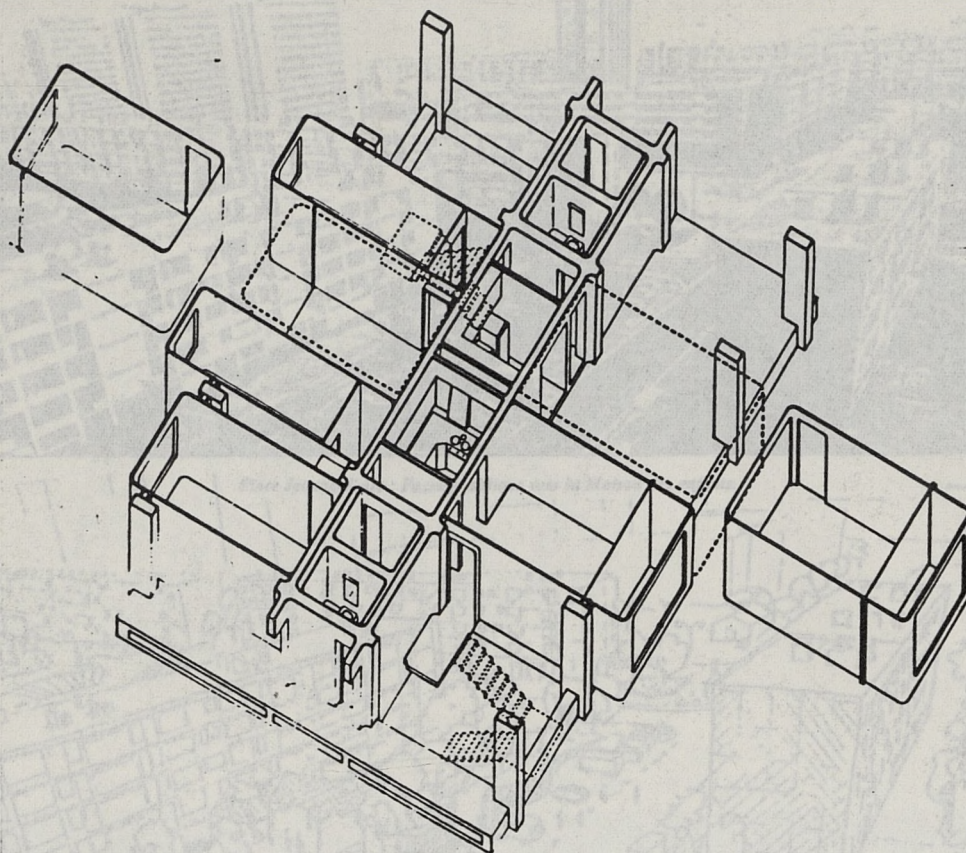


163

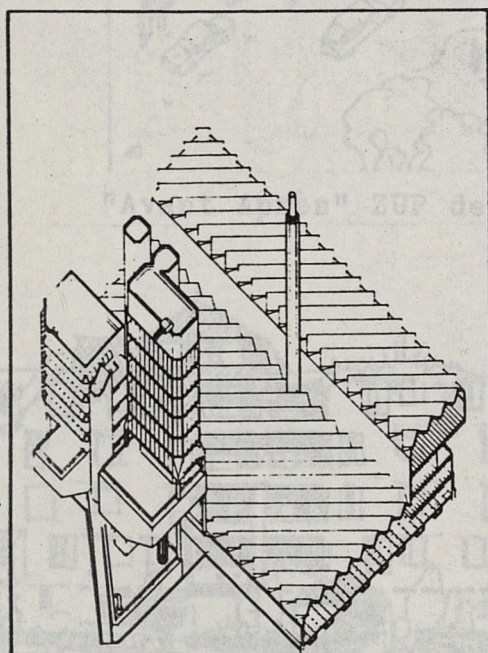
Pierre Jean du Breuil : « Perspective militaire ou élévation en géométral » in « Perspective pratique » 1651

Axonométrie Choisy

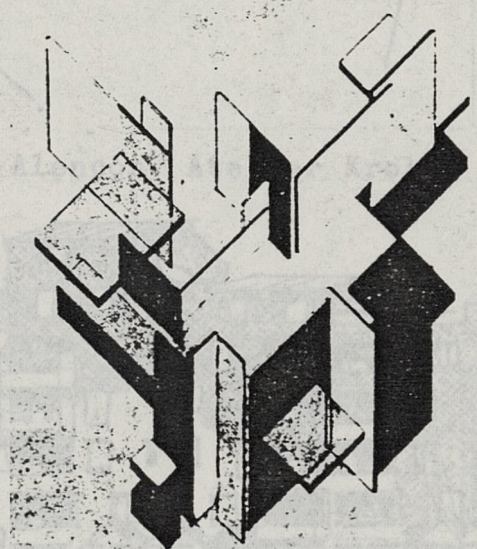




*In Japan Architecture, june 1972,
Kiyonori Kikurate, architecte.*



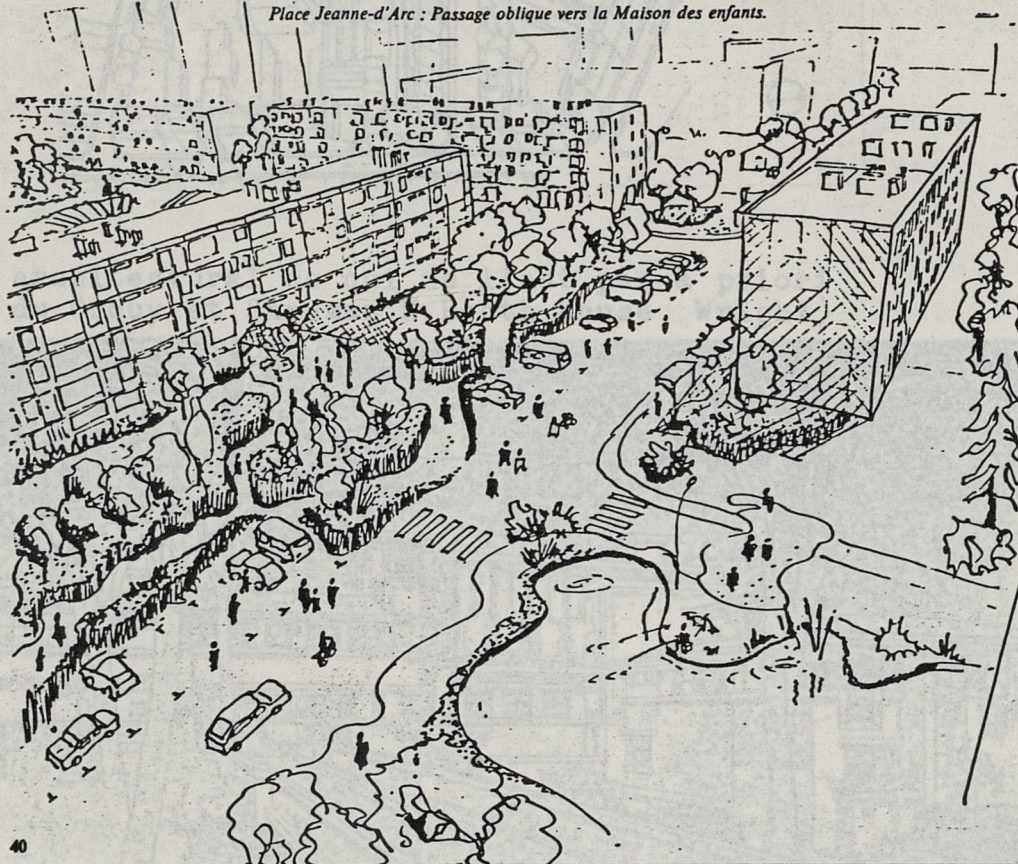
*In James Stirling, Buildings and projects,
(1950-1974), Oxford University Press NY.*



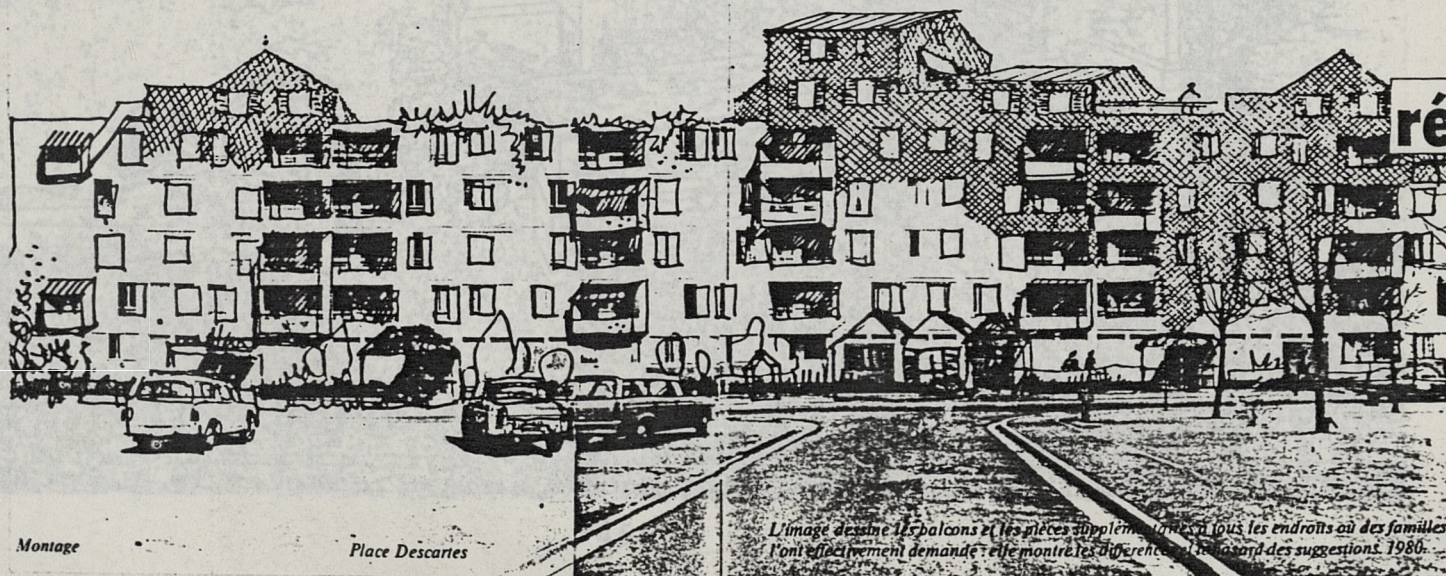
*Theo van Doesburg and Cornelis van Eestern
in Stijl Paul Overy.*



Place Jeanne-d'Arc : Passage oblique vers la Maison des enfants.



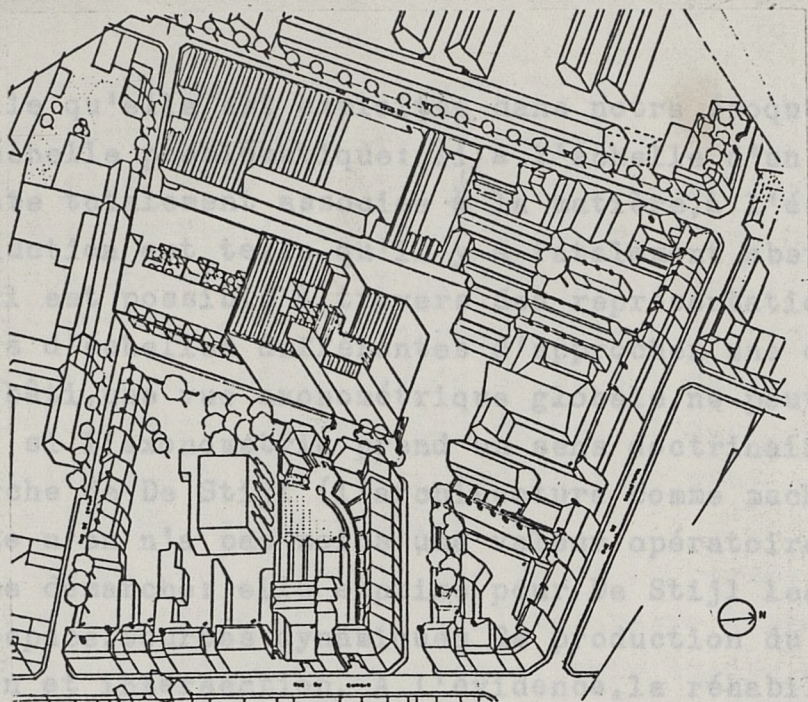
"Avant Après" ZUP de Perseigne Alençon Atelier Kroll



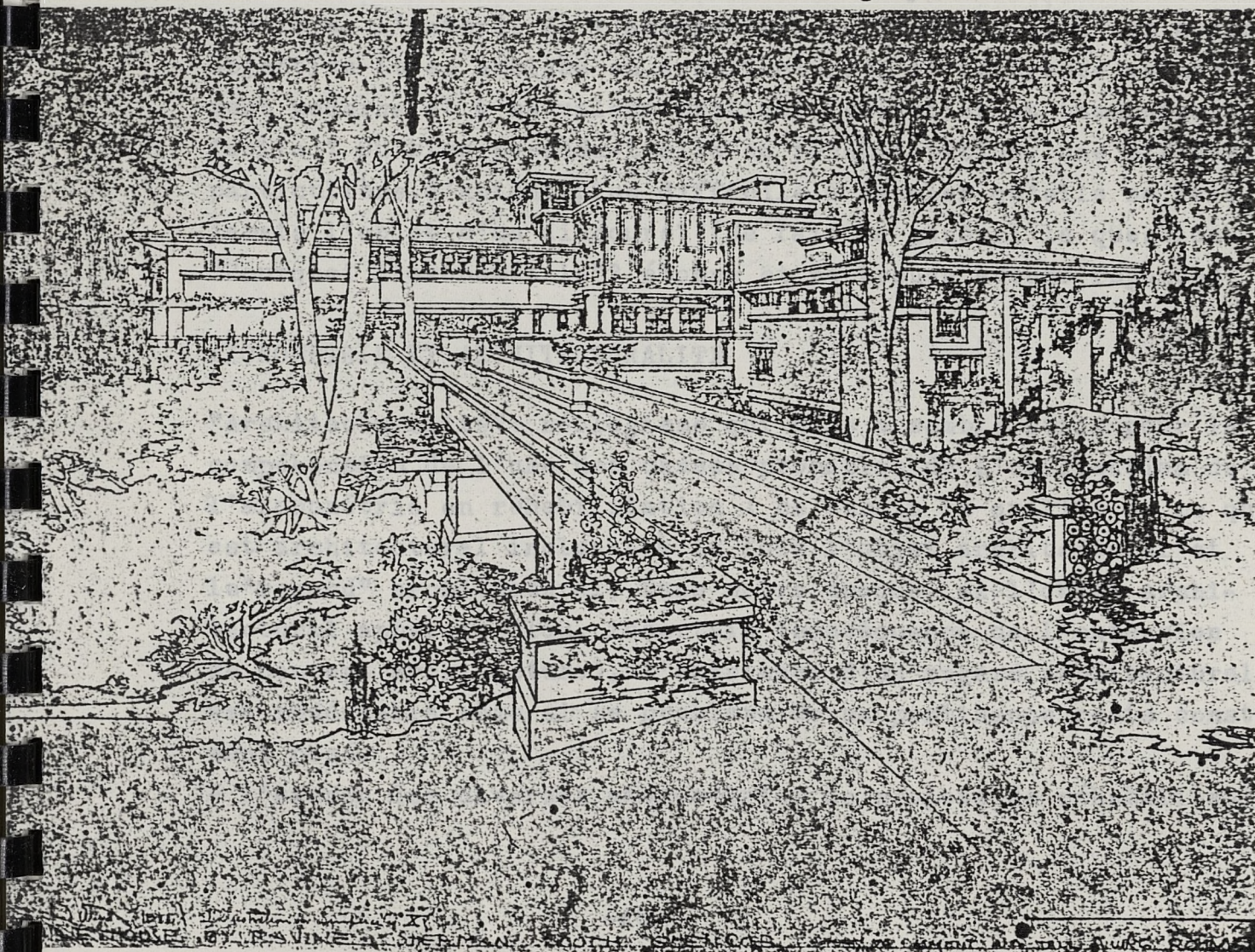
Montage

Place Descartes

L'image dessine les balcons et les pièces supplémentaires à tous les endroits où des familles l'ont effectivement demandé : elle montre les différents usages des suggestions 1980.



Rendu architectural ce qui ne l'est pas à priori
 (ilôt du Crouy et Sherman M. Booth house Wright)



telle qu'elle est exploitée dans notre époque opère un changement d'échelle problématique: si à l'échelle d'un moteur, la volumétrie reste totalement associée à la matière, à l'échelle du bâtiment la réduction est telle qu'il y a fatalement abstraction. Par ailleurs s'il est possible à travers des représentations du même type mais d'échelles différentes d'approcher une définition précise du bâti, une vue axonométrique globale ne peut prétendre y parvenir. Or, si l'axonométrie prend un sens doctrinaire clair dans la démarche de De Stijl (l'architecture comme machine lisse et immaculée) elle n'en n'a pas moins une valeur opératoire à l'intérieur de cette même démarche: elle exprime pour De Stijl les trois directions de l'espace, sources dynamiques de production du projet par translation et intersection. A l'évidence, la réhabilitation ne procède pas du même type d'opération et nous avons déjà indiqué que les architectes interviewés lui niaient la valeur d'outil de travail, la renvoyant simplement à son statut de représentation. Dès lors, l'intérêt de l'axonométrie se limite-t-il à son apparence objective (très ambiguë en architecture), sa référence au mouvement moderne et à sa valeur pratique (exécution et communication facile)? Ou bien possède-t-elle en réhabilitation, une efficacité particulière, d'autant plus difficile à déceler qu'elle ne fait jamais l'objet d'un discours? (de fait en général la question "Pourquoi l'axonométrie"? étonne et ne trouve aucune réponse)

AXONOMETRIE ET ARCHITECTURALITE

"Architecturalité": néologisme qui nous a semblé utile pour la compréhension de l'une des causes probables de l'utilisation de l'axonométrie en réhabilitation: ce serait la qualité de ce qui est architectural incluant à la fois l'objet architectural et le "regard" architectural. Dans notre époque, si l'objet architectural apparaît flou, incertain (conséquence de l'extension du concept architecture), l'existence d'un regard architectural est indéniable même si le problème de sa pertinence reste constamment posé. Sans doute l'imaginaire architectural.

A l'examen des diverses axonométries de projets de réhabilitation,

il apparaît qu'il se pourrait bien que l'axonométrie soit ici avant tout une opération du regard qui viserait à la désignation de l'objet. Elle permettrait alors de désigner comme architectural dans la représentation ce qui ne l'est pas à priori, et partant de transformer par la représentation le non architectural en architectural. Il y aurait alors déplacement du sens de l'objet à travers la spécification de ce qui dans l'objet autorise la représentation. De ce point de vue, l'axonométrie aurait une fonction quasi théâtrale, mais dans un sens nettement différent que celui de la perspective.

Certes, on peut supposer que comme la perspective, elle permettrait la transposition du réel à l'imaginaire à travers le jeu de l'illusion (fonction théâtrale), mais tandis que la perspective correspond à la fenêtre du théâtre classique mettant en scène une proximité illusoire, l'axonométrie met en place une distance infinie où fonctionne l'illusion de l'objectivité (de ce point de vue, l'autre référent de l'axonométrie serait d'ailleurs le plan masse: même distance infinie, même illusion d'objectivité) Dans l'axonométrie, "on prend l'objet de haut".

De fait, la réhabilitation d'un ensemble industriel, d'un îlot, d'un quartier, pose un problème particulier. Il s'agit avant tout, contrairement à la restauration, de réhabiliter un objet urbain (un ensemble d'objets urbains) non reconnu à priori comme architectural. Il s'agit pour l'architecte de faire fonctionner son imaginaire sur un support qui n'est ni la nature, ni les références traditionnelles de l'architecture. C'est ici un problème d'intégration architecturale où il faut comprendre qu'il s'agit d'intégrer le site à l'architecture avant que d'intégrer l'architecture au site.

Il va de soi, que contrairement aux logiques de la rénovation, l'intégration est ici une nécessité puisqu'il est hors de question d'investir la ville d'une structure autonome, mais cette intégration ne peut se faire que dans le double sens du site à l'architecture par la représentation et de l'architecture au site par la réalisation: Sans doute l'imaginaire architectural ne peut-il s'appliquer qu'à ce qui est architecturé, et c'est alors

tion de la place des Nations qui est en partie artificielle

la fonction de la représentation que d'architecturer pour l'imaginaire le non architecturé afin d'auroriser dans un deuxième temps l'intégration concrète d'une architecture. (ce processus est particulièrement présent dans les représentations de la Chambre de Maurice Culot). Finalement, cette opération semble du même type que celle qu'utilise Wright avec pour support la nature: en effet, dans ses vues générales (qui sont plutôt des vues plongeantes que des axonométries, mais on y trouve la logique de la distance), Wright s'empare d'une nature qu'il s'efforce de décrire comme architecturale non pas concrètement, en l'architecturant, comme l'aurait fait la pensée classique, mais par la représentation: continuité des avant-plans et des arrière-plans, rapport spécifique au cadre (limité partiellement et illimité par les avant-plans), jeu des lignes de fûts des arbres et des masses des feuilles reliées aux buissons, etc... A partir de cette représentation, l'intégration de l'architecture au site devient possible concrètement puisque le site est déjà intégré potentiellement à l'architecture par la représentation: ce sont alors les colonnes relayant les arbres, les masses nervurées relayant les buissons, la liaison horizontale des avant-plans aux arrière-plans dans l'architecture elle-même.

Il est à noter que l'opération dont se sert Wright est essentiellement pittoresque, et que ici, la peinture sert bien d'intermédiaire entre nature et architecture.

C'est dans un premier temps, sans doute cette fonction d'intermédiaire qu'assure l'axonomie en réhabilitation, fonction pittoresque masquée par l'apparente objectivité.

Dans les opérations de reconstruction et de rénovation urbaine, le rapport à l'existant est rare, et ce problème d'une manière générale ne se pose pas. Toutefois, lors de la reconstruction de Maubeuge après les destructions de la guerre, Lurçat se trouvera confronté à ce problème et adoptera des solutions originales, telle la place des Nations bordée par un immeuble la limitant du quartier des casernes Joyeuse. Cet immeuble comprend un passage au rez de chaussée ouvrant sur une dalle en surplomb qui domine tout le quartier. Le dénivelé important correspond à la surélévation de la place des Nations qui est en partie artificielle

(constitué de remblais). Ainsi, Lurgat en surélevant la place par rapport au quartier ancien voisin, et en ouvrant une porte entre les deux, donne bien un statut pittoresque au quartier, mais cette fois concrètement, par le projet réalisé et non plus la présentation liminaire.

On voit, que contrairement aux logiques habituelles de reconstruction et de rénovation, Lurgat associe ancien et nouveau, mais par une opération quasi théatrale où l'ancien reste inchangé concrètement tout en prenant un nouveau sens (pittoresque); c'est donc le jeu de l'illusion que met en place Lurgat dans la "réalité des choses".

A l'opposé, en réhabilitation, l'articulation étroite entre ancien et nouveau transforme concrètement l'ancien, et ici le jeu de l'illusion ne se met en place que dans la représentation, ce n'est que là, que l'ancien prend une dimension pittoresque.

On peut alors se demander si au-delà d'un premier temps où l'axonométrie aurait pour fonction de rendre architectural ce qui ne l'est pas à priori, opération contenant fatalement une dimension pittoresque, il n'y aurait pas un second temps où l'axonométrie chercherait à évacuer cette dimension à exorciser le pittoresque du projet.

De fait, le dessin au contour sans ombres et n'incluant qu'un minimum de matière semble bien remplir cette fonction seconde en même temps que la fonction première: d'une part on homogénéise le bâti existant dans l'expression, créant ainsi des familiarités par le trait et l'à-plat de l'arrière plan à l'avant plan, réunifiant dans l'image les éléments disparates du site en une globalité opératoire (et c'est bien là la fonction intégrante de l'axonométrie), d'autre part on met le moins possible en scène les détails et lumières qui favoriseraient une lecture pittoresque. C'est ici le recours à l'objectivité (ou à son illusion) qui évite de donner à l'ancien, et surtout à l'association du nouveau, un statut pittoresque. L'axonométrie occupe alors une position très ambiguë à la limite des différents types de représentations: objectives - subjectives; à la limite des géométriques et des perspectives. (l'analyse détaillée des quatre exemples choisis

montre que chacun cherche à maintenir un équilibre difficile entre ces deux types de composantes, au-delà même de la position exemplaire qu'occupe l'axonométrie, ceci est particulièrement sensible dans l'examen des divers dessins de chaque projet: lorsqu'un dessin insiste plus sur la description objective, il est relayé aussitôt par un dessin de dimension subjective.)

Au-delà de sa position limite, le choix de l'axonométrie comme support privilégié de l'opération d'intégration étudié ci-dessus est en outre motivé par d'autres qualités particulières de ce type de représentation.

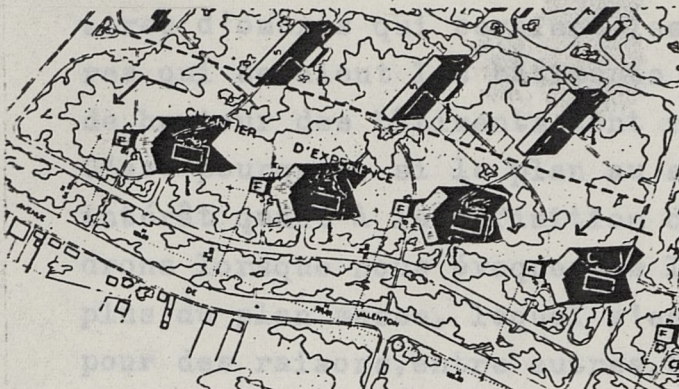
AXONOMETRIE ET LOGIQUE DE CONTINUITE :

Dans la mesure où l'on cherche à mettre en place, pour les raisons déjà évoquées, un mode de représentation donnant l'illusion de l'objectivité par le truchement d'un point de fuite infini autorisant un regard global sur l'objet, deux solutions restent envisageables: le plan masse et l'axonométrie. Puisque le plan masse est l'expression privilégiée, en même temps de l'école des beaux arts (où il tendait à devenir le mode d'expression unique dans les années 50) et des projets de reconstruction et de rénovation urbaine, on peut penser que les architectes de réhabilitations (dont nous avons évoqué les prises de positions et contre l'école des beaux arts et contre la rénovation urbaine) ont été amenés tout naturellement à substituer au plan masse un mode de représentation précisément exclu des logiques antérieures. Or, si la volonté de rupture avec ces logiques a bien poussé ces architectes à se reporter sur d'autres modes d'expression (processus que nous avons évoqué précédemment), il serait faux de penser que c'en est l'unique raison. Mais avant d'aborder les autres causes de ce choix, il faut remarquer que s'il y a bien une relation entre école des beaux arts et reconstruction rénovation par le biais du plan masse (qui pose théoriquement tout le problème de l'héritage que peut constituer pour reconstruction et rénovation l'école des beaux arts), il s'agit là malgré tout de deux utilisations différentes d'une même représentation: tandis que

reconstruction et rénovation vont se servir du plan masse comme d'un mode apparemment objectif: sans "manière" particulière, hauts contrastes, ombres portées et lumières, géométrisation et limite définie des ombres; l'école des beaux arts exaltera la subjectivité à travers le plan masse: insistance sur la "manière", valeurs subtiles, fusion des ombres dans le site naturel, etc... (Encore qu'aux alentours des années 60 une évolution très nette se fait dans les projets de "concours" beaux arts: atelier Vivien par exemple). On voit par là que comme l'axonométrie, le plan masse est à la limite des différents types de représentations objectives et subjectives. Néanmoins, Plans masse Beaux arts et Plans masse Reconstruction-rénovation ont des points communs fondamentaux qui les opposent à l'axonométrie: le plan masse Beaux arts représente soit des objets isolés soit des ensembles vastes comprenant des vides très importants qui ont pour fonction première de laisser filer les ombres portées par les bâtiments dans l'image. Cette importance des vides dans la composition est à l'évidence d'ordre essentiellement pictural. Le plan-masse de la reconstruction (qui trouve son apogée dans les ZUP) ainsi que de la rénovation urbaine reprend le même type de caractéristiques sur le plan de l'ampleur des vides, même si l'ordonnancement des vides n'est pas le même (rupture de la symétrie, contrastes nettement plus accentués entre bâtiments hauts et bas.)

Dans un cas comme dans l'autre, les vides semblent calibrés en fonction d'un rapport pictural complexe entre l'expression de l'ombre portée et sa limitation soit par le bâtiment opposé (ZUP), soit par le retournement du bâti continu au delà du vide (école des Beaux Arts).

Or, la réalité à laquelle sont confrontés les architectes de réhabilitations implique une logique du vide totalement différente: le calibrage des vides de la ville ancienne n'a bien entendu aucun rapport avec une composition "picturale" où le vide serait le contrepoint du plein, et il s'avère que les distances entre bâtiments sont d'une part le plus souvent trop peu suffisants pour que les ombres portées puissent s'y déployer, d'autre part, trop uniformes pour que les ombres puissent donner une quelconque indication quant à la hauteur du bâti. Ainsi, un plan masse ombré



VILLENEUVE - SAINT - GEORGES

REMBOURSEMENT DE 800.000 FRANCS

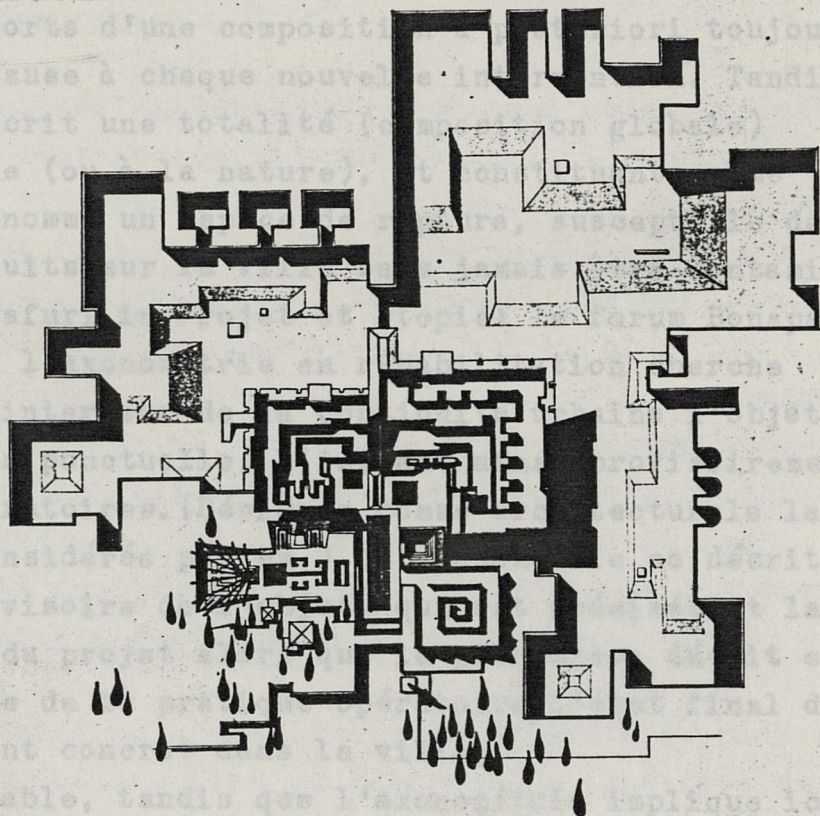
J. CARLU, M. BABIN, M. JOLY

Architectes

Société L'HIRONDELLE, entreprise pilote

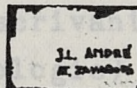
← Plan partiel d'implantation avec ombres à l'équinoxe des immeubles. Les trois bâtiments du projet sont grisés

Plans masse (reconstruction, Beaux Arts)



UN MUSÉE DES ARTS DE
L'AMÉRIQUE LATINE
CONCOURS DE ROME - 3^{ME} ESSAI
I. M. G. DELLI, ÉLÈVE DE M. VIVIEN
II. M. J.-L. ANDRÉ, ÉLÈVE DE M.
ZAVARONI

admis N°2



ÉDITIONS VINCENT, FRÉAL & C^{IE}, PARIS

d'un quartier ancien ferait apparaître le plus souvent des linéaires d'ombres qui seraient les rues et des linéaires de lumières qui seraient les bâtiments (d'autant plus que les variations de hauteur des bâtiments sont relativement faibles) ;

C'est pourquoi, si le plan au sol est bien employé pour son intérêt quant à la définition des statuts des lieux (nous y reviendrons lorsque nous évoquerons la structure) urbains, il ne s'agit plus du plan masse, lequel s'est vu remplacé par l'axonométrie pour des raisons, entre autres, techniques.

Par ailleurs, le plan masse fonctionne ou sur des objets isolés ou ensembles vastes isolés (Beaux Arts), ou sur des objets discontinus (barres et tours) captifs d'une composition globale à priori.

A l'inverse, l'axonométrie en réhabilitation fonctionne sur des objets continus, supports d'une composition à postériori toujours précaire, remise en cause à chaque nouvelle intervention. Tandis que le plan masse décrit une totalité (composition globale) s'imposant à la ville (ou à la nature), et constituant comme telle ce que Tafuri nomme un espace de rupture, susceptible de diffuser des effets induits sur la ville sans jamais être contaminé par elle, (Manfredo Tafuri in *Projet et Utopie: le forum Bonaparte à Milan* d'Antolini), l'axonométrie en réhabilitation cherche plutôt à cadrer à l'intérieur de la continuité urbaine l'objet précis d'intervention ponctuelle, l'isolant ainsi provisoirement pour des raisons opératoires. (Désigner comme architecturale la fraction de ville considérée par ex.). L'axonométrie ne décrit alors qu'un état provisoire de l'objet, qui est précisément la pratique opératoire du projet alors que le plan masse décrit et implique au sein même de la pratique opératoire l'état final de l'objet: son isolement concret dans la ville.

L'écart est considérable, tandis que l'axonométrie implique ici une conscience claire de sa dimension illusoire quant à la valeur concrète de l'objet (que le processus vise in fine à réintroduire dans la continuité urbaine), le plan masse confond pratique opératoire et concret urbain dans un grand geste de rupture, inscrivant ainsi dans la ville elle-même les valeurs illusoires (idéologie)

historiquement présentes dans la pratique opératoire de l'architecte.

Nous retrouvons ici l'ambiguïté profonde de l'axonométrie (dans son mode actuel) qui, si elle autorise dans le processus de projet des implications idéologiques évidentes (dont traitera la partie "doctrines") tend à limiter leur application concrète sur la ville en préservant les probabilités de contamination de l'opération par la ville elle-même.

C'est pourquoi la représentation tend à décrire l'objet de l'intervention en même temps différent du contexte (c'est l'opération de désignation déjà citée) et identique au contexte (condition de la contamination). Cette ambivalence de la représentation supporte la dualité projet-concret.

AXONOMETRIE ET DIFFERENCIATION :

Outre la nécessité reléguée ci-dessus de décrire l'objet "relativement" différent du contexte (effet opératoire), l'axonométrie autorise une logique différentialiste et s'oppose en cela totalement au plan masse. De fait, le plan masse ne se préoccupe que de grandes oppositions volumétriques, les ombres portées donnant l'indication de l'élévation par rabattement sur le plan. Cette démesure du discours architectural correspond à un changement d'échelle confondant en un seul geste niveau urbain et niveau architectural. Ceci est attesté autant par la régression des élévations et coupes au bénéfice du seul plan masse dans l'école des Beaux Arts de l'après guerre que par le faible travail le plus souvent stéréotypé dont font l'objet les élévations de la reconstruction.

L'axonométrie, par la mise en place sur un seul dessin du plan au sol et des élévations indique bien un retour à la tentative de mesurer le niveau architectural dans son rapport au niveau urbain. De fait, l'axonométrie supporte une subtilité inconnue du plan masse: les faibles différences d'échelle de la ville ancienne vont pouvoir s'y exprimer, et surtout les transformations, adjonctions, réinterprétations de la réhabilitation vont pouvoir s'opérer sans pour autant supposer un bouleversement radical de l'existant.

Il est certain que la question de l'échelle est un point nodal d'opposition de l'architecture moderne contre les réalités urbaines du passé (exprimé clairement par Le Corbusier: l'étroitesse des rues "irrespirables", la dépendance du bâti à l'échelle parcellaire. cf Philippe Boudon "Echelle parcellaire et composition urbaine"). En retour, il est logique que l'échelle fasse l'objet de l'opposition de la réhabilitation contre le mouvement moderne (ou plutôt ses sous produits qui n'ont retenu que les justifications du changement d'échelle. Nous verrons que sur d'autres points la réhabilitation est souvent héritière du mouvement moderne, fait déjà évoqué précédemment.)

De fait, la réhabilitation est en quête d'une échelle, elle tente de resituer les problèmes contemporains (automobile par exemple) dans la continuité des systèmes d'échelle du passé au lieu d'utiliser comme l'a fait le mouvement moderne ces problèmes comme prétextes à un changement d'échelle qui trouve ses racines ailleurs (essentiellement dans l'utopie. Voir, entre autre, à ce sujet Manfredo Tafuri: Projet et Utopie).

Cette quête de l'échelle est apparente autant dans les "analyses de tissu urbain traditionnel" telles que celle de ACT (Bardon, Colboc, Philippon) et Giovana Piraina que dans les projets eux-mêmes. D'une manière générale, elle se joue dans une logique fragmentaire: c'est soit la fragmentation tramée de l'opération se référant au processus de croissance urbaine par additions parcellaire, (voir les additions de logements neufs type maisons de ville dans l'ilôt de l'usine Crouy), soit une fragmentation hiérarchique (cité des fleurs, Haussonville à Nancy), soit encore une fragmentation désordonnée (ZUP de Perseigne à Alençon). C'est également le sens de la manière dont Robert et Reichen écornent l'usine Le Blan afin de rompre l'échelle monolithique du bâtiment. Dans le projet de réhabilitation, la fragmentation est d'ordre iconique au sens où l'entend Boudon (échelle parcellaire et composition urbaine), elle correspond à la prégnance du visible dans la pensée architecturale, elle reconnaît "l'espace du tableau" (Michel Foucault cité par Boudon) en même temps qu'elle tend à la remettre en cause (par la logique de continuité).

L'ambiguïté de l'axonométrie dans sa forme actuelle se retrouve à nouveau dans son rapport à la différenciation et nous renvoie paradoxalement aux logiques artistiques contemporaines où l'approche fragmentaire contredit l'espace du tableau en même temps qu'elle le constitue. (le paradoxe tient ici au fait que l'axonométrie appartient malgré tout à un espace perspectiviste global étranger à la peinture contemporaine. Les mises en situation perspectivistes de la peinture actuelle, lorsqu'elles existent, mettent en place des rapports entre fond, forme et contours qui visent systématiquement à mettre en question la prégnance visuelle de la perspective: aussi bien Bacon qu'Adami, Arroyo et que même les hyper réalistes par l'introduction du reflet.)

De ce point de vue, une fonction seconde des fragments (la première étant le travail sur l'échelle) serait d'échapper dans la représentation visuelle à l'ordre visuel afin d'acquérir une valeur "haptique" au sens où l'entend Deleuze (in "Logique de la sensation": "On parlera d'haptique...quand la vue elle-même découvrira en soi une fonction de toucher qui lui est propre, et n'appartient qu'à elle, distincte de sa fonction optique.")

Il semble bien, en tout état de cause que ce soit le sens des représentations de Kroll où l'intérêt, même désinvolte, apporte à la matière (végétation, matériaux divers, tuiles, ardoises éternit, etc...) associé à la sensibilité de la main levée et à la présence constante des personnages et automobiles en appelle à une logique de la sensation qui échappe à la seule valeur optique du dessin. En particulier, le dessin à main levée semble bien prendre un sens très différent de celui qu'il possédait avec Le Corbusier: Pour Le Corbusier, le dessin à main levée a sans doute le même sens que celui du géomètre (à la suite de la géométrie, l'architecture serait alors l'art de raisonner juste sur des figures fausses) et stipule que le dessin est second par rapport au raisonnement et à l'objet concret (on sait que chez Le Corbusier cela se vérifie dans le discours, dans les faits le dessin a une toute autre valeur opératoire).

Chez Kroll, le dessin à main levée reconnaît sans doute une insubordination relative de la main à l'oeil dans le but de

tendre l'image vers la haptique. Il se pourrait que l'objectif de cette opération soit d'en appeler chez ceux à qui s'adressent les dessins à ce que Merleau Ponty nomme perception synesthétique (phénoménologie de la perception: synesthésie....capacité à voir le caractère tactile d'une matière, à entendre une image ou un mot etc...)

C'est en tout cas la voie à laquelle ouvre la comparaison des représentations de Kroll avec l'art contemporain: que ce soit par la fonction haptique que Deleuze relève dans la peinture de Bacon (dépassement visuel de la dualité du tactile et de l'optique par le diagramme. in Logique de la sensation) également présente dans celle de Reyberoll ou de Velicovic, que ce soit plus simplement par la déconstruction de l'image chez Adami, ou à l'extrême dans la relation que le Body Art entretient avec la photographie, l'art contemporain exprime de toutes parts la nécessité d'échapper à la prégnance visuelle exclusive des expressions artistiques classiques. (là aussi, il s'agit de déspecialisation, mais cette fois du regard).

Quoi qu'il en soit, cette fonction seconde de fragments reste de l'ordre de la probabilité et^{ne} s'est trouvé à l'état embryonnaire que chez Kroll; elle n'en est pas moins une piste de recherche intéressante qui permettrait peut-être d'éclairer les niveaux doctrinaux d'un jour nouveau.

Cependant, si l'on voit clairement les fonctions essentielles de la représentation dans les opérations de réhabilitation: désignation de l'objet, mise en place de la continuité puis des niveaux de différenciation, la question se pose du rapport à la structure urbaine des supports iconiques.

AXONOMETRIE ET STRUCTURE URBAINE :

Le choix du type de représentation peut-il être considéré comme indifférent lorsqu'il s'agit d'évoquer la structure urbaine, ou à l'inverse y-a-t-il corrélation entre outil méthodologique et structure?

L'outil méthodologique de mise en place des structures de la reconstruction ainsi que de la rénovation urbaine est l'organigramme, outil utopique par excellence puisqu'il annule les différences spatiales au profit des relations entre systèmes, et que ce faisant il annule les différents statuts de lieux (ou les neutralise) en n'exprimant que les connexions entre lieux.

Corollairement, les modes hiérarchiques de l'organigramme sont ceux d'un réseau et n'impliquent pas à priori de coïncidence entre systèmes relationnels et spatiaux. De fait, la plupart du temps, dans ces pratiques, le réseau s'applique dans une indépendance voulue par rapport au bâti constitutif des lieux urbains. (ceci a été suffisamment relevé ailleurs pour que nous soyons tenus d'y revenir plus explicitement: c'est par exemple le chemin piéton qui traverse l'espace vert de la ZUP, simple vecteur renvoyant aux voies automobiles dans le plan de Nemours de Le Corbusier).

L'organigramme n'est pas la cause de cette indépendance ou non coïncidence, il n'est que l'outil méthodologique adéquat à de telles pratiques.

En réhabilitation, il s'agit le plus possible de reconnaître la congruence entre système relationnel et lieux urbains, même si l'opération de réhabilitation transforme la structure urbaine; plus encore, cette congruence est l'un des postulats des doctrines de réhabilitation; quelle que soit l'opération: reconversion d'usine avec adjonction de logements neufs (usine Crouy) - réhabilitation de ZUP (cité des fleurs, Haussonville, Nancy ou ZUP de Perseigne à Alençon) - ou réhabilitation de logements anciens (cité de Fives Lille Caille à Lille par ex.), on retrouve cette permanence.

Dans le travail des architectes de réhabilitation, l'outil méthodologique de mise en place des structures n'est plus l'organigramme, celui-ci n'étant pas réellement inapte à assurer cette congruence, mais ne l'évoquant pas comme principe à priori. Il est alors remplacé par le plan au sol (qui n'est pas à proprement parler un plan masse, ne serait-ce que parcequ'il n'est plus ombré) qui articule dans la même expression structure urbaine,

statuts et formes de lieux. Ceci est attesté en particulier par Colboc pour qui le plan au sol est non seulement l'outil privilégié de travail, mais encore le support essentiel du dialogue avec les autres intervenants. Il faut alors s'interroger sur les positions relatives de l'axonométrie et du plan au sol; en particulier la question se pose de l'intérêt (ou du non intérêt) de l'axonométrie quant à la structure urbaine.

D'une part, il faut remarquer que dans les opérations de reconversion d'usine la structure urbaine prend une réalité tridimensionnelle (ceci pose le problème des références doctrinaires, objet de la dernière partie de notre étude) et que dans ce cas, l'axonométrie vient légitimement compléter les informations du plan au sol sur la structure; d'autre part alors même que la structure urbaine reste bidimensionnelle, l'axonométrie vient assurer une fonction particulière au côté du plan au sol. Cette fonction, c'est essentiellement celle du "garde fou".

Dans le même temps que le plan au sol est susceptible d'assurer la coïncidence entre systèmes relationnels et spatiaux, il est le plus souvent l'objet d'une transformation radicale de la structure urbaine: ainsi, dans les opérations de réhabilitation urbaine, on assiste souvent à un réinvestissement des coeurs d'ilôts, à une séparation relative des flux piétons et automobiles, à un renversement des typologies de logements, autant d'actions qui remettent en cause les structures anciennes, les équilibres public-privé, les fonctions des lieux traditionnels (rue par ex.)

Dans cette logique de transformation, l'axonométrie assure la persistance des formes urbaines anciennes au-delà des bouleversements de structure.

On retrouve là, bien entendu, un effet des fonctions déjà repérées de l'axonométrie sur le plan du contrôle de l'échelle et de la continuité: à la continuité spatiale s'associe à présent la continuité temporelle: le sens de la permanence qui fonctionne bien au niveau de la forme et qui de ce point de vue a des implications idéologiques flagrantes. C'est d'ailleurs à travers ce sens de la permanence que l'on associe irrésistiblement l'opéra-

tion Fontenoy Frasez (quartier Alma-gare à Roubaix) à la réhabilitation urbaine: au delà de la démolition - reconstruction de tout l'ilôt, la forme ancienne (ou plutôt son image) persiste, et c'est bien la raison pour laquelle l'atelier populaire d'urbanisme d'Alma-gare en lutte contre la rénovation urbaine (type Charte d'Athènes selon l'expression des architectes) a donné son adhésion à ce projet qui par ailleurs opère un bouleversement total de la structure de l'ilôt (bouleversement dont l'APU est à l'origine, inscrit dans son programme).

Cette dualité forme-structure, plus complexe que l'apparence des opérations de réhabilitation ne le laisse supposer pose clairement le problème des références par le bouleversement de la structure urbaine.

Indifférent de remarquer que cette phrase est parue dans "H" revue de l'habitat social qui s'adresse essentiellement aux maîtres d'ouvrages publics). Le bon sens est tel qu'il serait absurde de penser l'inverse. Or, en soi, cette phrase est bien tout un projet, c'est bien la ville comme seconde nature qui est décrite ici implicitement par la paraphrase, prenant ainsi acte de l'omniprésence de la ville (la "révolution urbaine" de Lefebvre) en même temps qu'affirmant sa nécessaire plénitude morphologique. Corollairement, tout ce qui sera morphologiquement vide sera la non-ville.

À ce stade, il apparaît que "le morphologiquement vide" n'est ni la ville (nature seconde) ni la nature naturelle (nature première) qui est son antithèse: la non ville décrit le terme neutre dans sa valeur utopique (Louis Marin "Utopiques: jeu d'espace": du neutre pluriel et de l'utopie.) aussi bien la ZUP que le mitage.... que Versailles selon Granveaud. Voilà pourquoi "à horreur de" qui exhibe délibérément l'anti-neutralité de la ville: la ville s'agit, se remplit, se transforme, et par là même s'affirme comme sujet de la locution. L'illustration qu'en donne Granveaud: l'évolution du bourg St Germain du XVIe au XVIIIe siècle montre clairement cette valeur de sujet attribuée à la ville: la croissance de la ville, c'est celle d'un organisme indépendamment

DOCTRINES

"Pourtant, chacun le sait, la ville a horreur du vide". Ouvrir par cette phrase de Pierre Granveaud (à l'époque, 1977, il était chargé de mission à la direction de l'architecture) le présent chapitre indique d'emblée le consensus général à partir duquel vont diverger les différentes doctrines contemporaines de l'architecture.

Cette phrase a la force de l'évidence, elle en appelle au bon sens général, "chacun le sait", et comme telle, elle implique non seulement les architectes mais encore le "public" (il n'est pas indifférent de remarquer que cette phrase est parue dans "H" revue de l'habitat social qui s'adresse essentiellement aux maîtres d'ouvrages publics). Le bon sens est tel qu'il serait absurde de penser l'inverse. Or, en soi, cette phrase est bien tout un projet, c'est bien la ville comme seconde nature qui est décrite ici implicitement par la paraphrase, prenant ainsi acte de l'omniprésence de la ville (la "révolution urbaine" de Lefebvre) en même temps qu'affirmant sa nécessaire plénitude morphologique.

Corollairement, tout ce qui sera morphologiquement vide sera la non-ville.

A ce stade, il apparaît que "le morphologiquement vide" n'est ni la ville (nature seconde) ni la nature naturelle (nature première) qui est son antithèse; la non ville décrit le terme neutre dans sa valeur utopique (Louis Morin "Utopiques: jeu d'espace": du neutre pluriel et de l'utopie.) aussi bien la ZUP que le mitage.... que Versailles selon Granveaud. Voilà pourquoi "a horreur de" qui exhibe délibérément l'anti-neutralité de la ville : la ville s'agit, se remplit, se transforme, et par là même s'affirme comme sujet de la locution. L'illustration qu'en donne Granveaud : l'évolution du bourg St Germain du XVIe au XVIIIe siècle montre clairement cette valeur de sujet attribuée à la ville: la croissance de la ville, c'est celle d'un organisme indépendamment

Elle est endogène et exogène, de l'architecture au paysage en passant par la monumentalité.

de toute autre logique. Il ne s'agit pas ici d'histoire, mais d'un postulat de la ville à partir duquel émergent les contradictions entre cette nouvelle lecture organiciste de la ville et les tendances utopistes des architectes inscrites historiquement dans notre époque. Ces contradictions sont présentes aussi bien dans l'examen des références que des contre-références. Que les architectes aujourd'hui se penchent sur l'évolution des morphologies urbaines au-delà même de leur contexte historique ne peut être indifférent. Cela implique une extension tant du concept d'architecture que de celui de paysage, laquelle a bien un rapport avec la réhabilitation. (ne serait-ce que par la reconnaissance architecturale du vernaculaire par exemple). Que Granveau, au sein même de l'institution, puisse stigmatiser la pensée architecturale conforme aux nécessités institutionnelles d'après guerre, montre bien l'ambiguïté de la posture générale et générative des architectes d'aujourd'hui: la critique de l'institution à l'intérieur d'elle-même lui offre les conditions de son renouvellement par le biais de nouvelles valeurs; à la finalité utopique de la ZUP d'hier (la structure définitive de l'espace de l'an 2000) on substitue les valeurs immuables des formes du passé (dans une lecture évolutionniste) garantes de l'équilibre urbain. Substituer ainsi une lecture évolutionniste à une finalité immobiliste parie de la même manière sur un "équilibre" de l'aménagement du territoire, "idolum" inefficace pour Tafuri (Projet et Utopie). Cependant, cet "idolum" semble bien avoir une fonction: il agit comme masque idéologique de la dynamique du développement capitaliste, et comme tel intéresse l'institution: ce fut en son temps la célébration officielle de l'architecture historiciste qui représente l'histoire sans histoire en nous ramenant à l'utopie (Versailles pour le peuple" de Ricardo Boffil). Dès lors, quand bien même la ville aurait horreur du vide, la ville en projet ne serait-elle pas pleine de formes vides? C'est cette ambiguïté fondamentale que tente de résoudre par des attitudes diverses la réhabilitation.

plan pratique (c'est le sens de la loi sur l'architecture de 1977)
L'EXTENSION DES CONCEPTS (c'est le sens de l'intégration à l'architecture du vernaculaire).
Elle est endogène et exogène, de l'architecture au paysage en passant par la monumentalité.

S'il nous semble indispensable de poser sur la plan théorique l'extension des concepts dans son rapport aux doctrines contemporaines, c'est essentiellement dans le but d'éclairer ce qui autorise le fondement de ces doctrines.

- Pour l'architecture, c'est surtout l'intégration du construit vernaculaire au champ général de cette discipline, intégration qui s'opère essentiellement par le discours mais qui implique une transformation profonde du regard. Ainsi, par ce processus, des objets construits changent radicalement de statut: il n'est pas rare de voir des bâtiments ou quartiers déclarés insalubres avant 1965 jugés à aujourd'hui important à réhabiliter. Ceci ne fait que renouveler dans un autre champ l'histoire récente des quartiers sauvegardés (Le Marais ou le 5e arrondissement par exemple). De fait, l'extension du concept architecture est progressive, et l'on doit sans doute à Laprade une première intégration du vernaculaire à travers ses croquis de voyage, sans oublier le rôle qu'a joué Viollet Le Duc dans la reconnaissance du gothique comme architecture.

Si l'architecture s'étend à nouveau, c'est sans doute parce que ses pratiques se sont emparées d'une part du logement social, obligeant ainsi à une relecture de tout le logement social, d'autre part, du processus urbain, obligeant ainsi à une relecture de la ville. Dès lors que les réponses radicales du mouvement moderne (utopie spatio-sociale) sont remises en cause ouvertement (décrite par les médias comme architecture de béton, terme symbolique qui confond en un seul mot l'asphalte de la voie et la façade de la ZUP), les architectes ne peuvent que se tourner vers ce qui était délibérément renié par le mouvement moderne: aussi bien l'habitat ouvrier du Nord (Retrouver Roubaix, Retrouver la ville: ACT Architecture) que le pavillon de banlieue (Hamburger et Sarfati). Ainsi, l'extension du concept architecture correspond bien à une extension des pratiques architecturales et à une banalisation de l'architecture qui vise à englober la totalité du bâti sur le plan pratique (c'est le sens de la loi sur l'architecture de 1977) et sur le plan théorique (c'est le sens de l'intégration à l'architecture du vernaculaire).

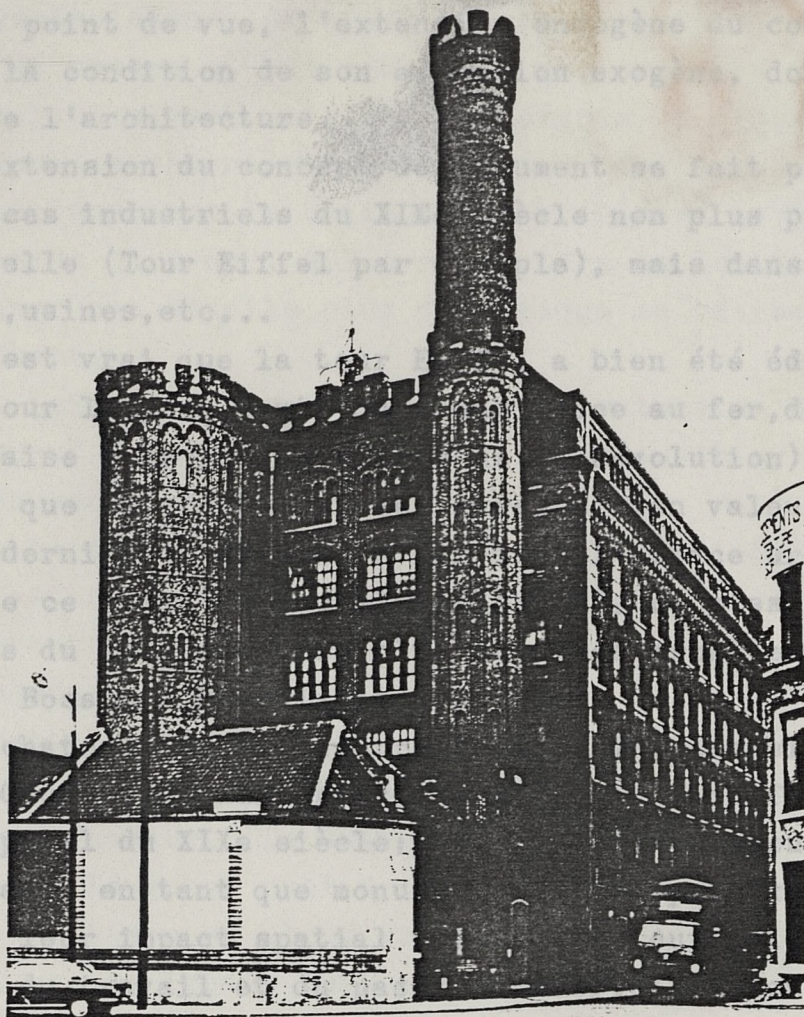
Laprade

SUR LE VERSANT
SUD DES PYRÉNÉES

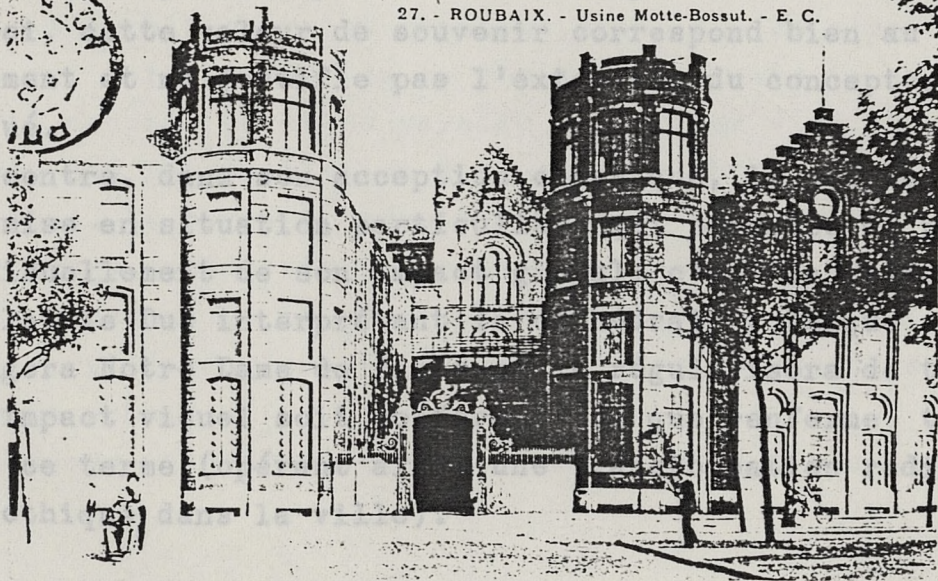
4

ESP





27. - ROUBAIX. - Usine Motte-Bossut. - E. C.



De ce point de vue, l'extension endogène du concept serait peut-être la condition de son extension exogène, dont dépend l'hégémonie de l'architecture.

- L'extension du concept de monument se fait par l'intégration des édifices industriels du XIX^e siècle non plus pour leur valeur exceptionnelle (Tour Eiffel par exemple), mais dans leur globalité : gares, usines, etc...

S'il est vrai que la tour Eiffel a bien été édiflée comme monument (la tour la plus haute du monde grace au fer, défi de la république française pour le centenaire de la Révolution), s'il est vrai en outre que la grande nef des gares a bien valeur de célébration de la modernité du chemin de fer dans l'espace urbain (leur parvis est de ce point de vue significatif), ce n'est pas dans le cas des usines du XIX^e même les plus chargées architecturalement (telle Motte Bossut à Roubaix par exemple).

Ces "chateaux de l'industrie" selon l'expression de Maurice Culot, Lise Grenier et Hans Wieser-Bénédeti, signifiaient la puissance du capital du XIX^e siècle; paradoxalement, aujourd'hui, leur reconnaissance en tant que monument (Colboc par exemple) s'adresse, outre leur impact spatial imposant, à leur valeur de souvenir du monde du travail et du passé ouvrier. C'est donc chargés de l'histoire du prolétariat qu'ils s'imposent comme monuments à nos yeux (d'ailleurs les auteurs des "Chateaux de l'industrie" prennent soin de rappeler que c'est à Lille-Roubaix-Tourcoing que le gendre de Karl ^{Marx} fut élu représentant de la classe ouvrière au parlement et que de Geyter, simple ouvrier, composa l'internationale).

En soi, cette valeur de souvenir correspond bien au concept de monument et ne justifie pas l'extension du concept que nous avons évoqué.

Par contre, dans son acception classique, le monument implique une mise en situation particulière qui permette de prendre conscience visuellement de son impact global; c'est la raison pour laquelle Viollet le Duc interprétant la cathédrale gothique comme monument dégagera Notre Dame de Paris et la régularisera de telle sorte que son impact visuel soit conforme à ce que renferme traditionnellement ce terme (opérant ainsi une transformation radicale du sens du gothique dans la ville).

La reconnaissance de l'usine comme monument est fort différente dans la mesure où non seulement rien ne sera fait pour renforcer son impact visuel mais où à l'inverse la plupart du temps les architectes cherchent à le réduire: à l'usine Le Blan, Robert et Reichen écornent le bâtiment pour atténuer son aspect massif, à l'usine du Crouy, ACT Architecture en lotissant l'ilôt visent à donner une échelle plus domestique au bâtiment industriel qu'ils englobent.

C'est ici qu'apparaît clairement l'extension du concept lui-même qui prend une valeur nettement plus domestique à travers laquelle la monumentalité reconnue comme telle se veut appropriable et non plus simple souvenir ou symbole de l'institution. Cette extension est fondamentalement endogène, elle correspond à un appel des architectes pour la reconnaissance et la sauvegarde de ces bâtiments: "Notre tâche était d'éveiller l'intérêt, d'attirer l'attention du grand public et des pouvoirs locaux, bref d'aiguiser les appétits plutôt que de les satisfaire." Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti (in Châteaux de l'industrie).

De fait, le grand public n'est sans doute pas sensible à la valeur de ces bâtiments, et on voit clairement que ce sont essentiellement les pouvoirs locaux qui sont ici interpellés.

De ce point de vue, cette nouvelle extension du concept de monument est sans doute une conséquence des éléments endogènes de l'extension du concept d'architecture (relecture urbaine et relecture de l'habitat ouvrier dans sa relation à l'usine).

- L'extension du concept de paysage est bien entendu connexe de celle d'architecture et monument, mais ici, ce n'est plus le bâtiment qui fait l'objet de ce déplacement, mais la ville industrielle. Le nouveau terme de paysage industriel vise là aussi essentiellement une interpellation des pouvoirs locaux et a une origine endogène. Le paysage industriel, c'est le point de convergence des géographes, aménageurs et architectes actuels. Le terme provient du déplacement de la géographie urbaine traditionnelle (analytique) vers l'aménagement (prospectif) qui a engendré le concept de paysage urbain.

Le paysage industriel vise la relecture du tissu industriel dans

des termes paysagers, donc de fait, sa réhabilitation. Ceci est important dans la mesure où non seulement c'est toute la ville industrielle qui est réhabilitée en même temps que l'usine et le logement ouvrier, mais encore parceque ce terme indique bien que cette réhabilitation se fait à l'intérieur d'un consensus pluridisciplinaire (géographes, aménageurs, architectes) en interpellation du pouvoir.

De ce fait, les logiques doctrinaires s'étendent maintenant à des disciplines d'origine scientifique (géographie) qui en retour, offrent une nouvelle légitimité à l'architecture.

In fine, l'extension générale de ces concepts vise bien une nouvelle légitimation de l'architecture à travers l'élargissement de ses objets.

Par contre, la structure de la ZUP reste pour l'essentiel inchangée.

LES REFERENCES :

Les références des opérations de réhabilitation sont bien sûr multiples: de la ville du XVIIIe aux villes nouvelles.

Mais il importe de distinguer les références formelles des références structurales et des simples supports.

Ainsi, si la ville du XVIIIe est bien la référence formelle de certains projets de réhabilitation de ZUP, la ville nouvelle est souvent une référence structurale alors que la ville industrielle est un simple support. (il n'y a pas par exemple de projet de réhabilitation de ZUP prenant pour modèle la ville industrielle).

- La ville du XVIIIe :

C'est tout d'abord la référence permanente de Culot, référence pré-industrielle qui signifie la résistance au déploiement industriel dans tous les domaines. Ici, le modèle du XVIIIe constitue le fer de lance du combat contre le monde industriel moderne où Culot assigne à l'architecture le rôle d'une machine de guerre en prônant le retour au classicisme. Toutefois, cette référence ne serait que formelle si Culot ne prenait la précaution de lutter pour la conservation de tous les bâtiments de la ville (ce qui prend un sens tout à fait exemplaire dans le contexte Bruxellois). Intégrant alors tout le bâti urbain, la règle classique devient le

moyen d'intégrer l'existant à l'architecture (au sens où nous l'avions déjà indiqué pour l'axonométrie) et donc de faire reconnaître tant par l'intelligentsia que par les pouvoirs publics la qualité architecturale de l'existant dans le but d'en éviter la démolition. On le voit, même si Culot avoue un certain penchant classique, la référence est ici pour l'essentiel stratégique. A l'inverse, les traces de la référence du XVIII^e siècle dans les projets de réhabilitation de ZUP sont fondamentalement formelles: ainsi, dans le projet de réhabilitation de la cité des fleurs Haussonville à Nancy, les rues et places ordonnées dans une combinaison minéralo-végétal contredisent l'aspect initial de la ZUP sur le plan de l'image en évoquant l'ordonnement urbain du XVIII^e.

Par contre, la structure de la ZUP reste pour l'essentiel inchangée (système unique de fonction, relations autos-piétons semblables). En outre, la logique formelle met en place une solution de compromis où l'ordonnement est contredit par des signes de modernité dynamique: la voie traversant la place en diagonale, le cheminement courbe dans l'ordre végétal rigide. Il y a bien discours formel en deux temps: intégration de la ZUP par la lecture classique puis transgression de la forme classique par la dynamique moderne. Cette double opération que l'on rencontre très souvent en réhabilitation de ZUP correspond à deux étapes de discours: paradoxalement l'emprunt à la forme classique vise à réintégrer l'architecture moderne et avec elle la ZUP dans le champ général de l'architecture (la substitution d'un ordre conforme: classique, à un ordre refusé: moderne permet cette réintégration du bâtiment). Ensuite, la transgression de la forme classique vise à décrire la ville comme seconde nature non pas dans la structure urbaine (ordonnée) mais dans sa forme événementielle. Dans son principe général d'unité dans la variété, ce discours nous semble proche de celui du baroque tardif et de son "naturalisme consolateur, déclamatoire et rhétorique" (Tafuri).

Comme tel, il constitue l'une des voies du "projet" que nous avons relevé dans la phrase de Granveaud, influence vernaculaire est tout à fait indirecte pour ACT Architecture (typologie), elle

- Le vernaculaire :

La référence au vernaculaire est présente dans deux types de projets radicalement différents: la réhabilitation de la ZUP de Perseigne de l'atelier Kroll et la réhabilitation de l'ilôt du Crouy de ACT Architecture. Dans le cas précis du Crouy, l'approche de la construction vernaculaire se fait par le biais de l'analyse typo morphologique de l'habitat ouvrier de Roubaix où sont annulés en grande partie les éléments vernaculaires, au profit des seules préoccupations typologiques et techniques : les maisons de ville de ACT Architecture ont pour originalité une démarche technique très élaborée quant aux difficultés d'intervention sur tissu ancien, mais ne reprennent pas les signes en façade et toiture de l'architecture de Roubaix. Il ne s'agit pas d'une démarche élémentaire à partir d'un type, telle que celle de Hamburger - Sarfati, ni d'une démarche strictement élémentaire telle que celle de Kroll.

Pour comprendre les différences entre ACT Architecture et Kroll, il est intéressant de comparer ces trois démarches divergentes à partir d'une réflexion sur les composants industriels compatibles (classés en 4 familles: structure, équipement, partition, enveloppe). Tandis que ACT Architecture met en place une typologie de l'habitat neuf inspirée de celle de l'habitat ouvrier, sans ornementation particulière, Hamburger et Sarfati conçoivent une typologie originale de l'habitat et de plus tentent d'ajouter à l'architecture ce qu'ils nomment les composants de la cinquième famille (marquises, serres de balcons, grilles ou treillis, etc...). Kroll pour sa part, utilise les composants d'industrialisation ouverte en ce qu'ils sont susceptibles d'apporter la plus grande souplesse au bâtiment tant du point de vue de l'équipement, de la partition, de l'enveloppe, que de l'ornementation. Ceci est particulièrement clair à la Mémé à Voluwé.

On le voit, ACT Architecture utilise les composants pour leur intérêt technique alors que Kroll s'en empare pour leur valeur d'ouverture, de libération du bâtiment. En ce qui concerne la réhabilitation, si l'influence vernaculaire est tout à fait indirecte pour ACT Architecture (typologie), elle

est par contre très directe chez Kroll où elle est lue comme un effet de la participation.

Cependant, en amont de la participation, il y a bien au sein de l'atelier Kroll un projet d'architectes, un projet vaste, très ouvert, qui a pour particularité à l'inverse de la plupart des projets (classiques, modernes, tous strictement organiques et unitaires) d'autoriser la participation: "Pour changer la ligne d'horizon dure de ces "barres", nous avons suggéré d'ébrécher les angles pour en faire des terrasses à retraits successifs et de construire des "maisonnettes" sur les toits plats. On cassera aussi un petit peu le milieu de la barre pour organiser des espaces semblables. On ajoutera, au fur et à mesure que les habitants le demanderont, des balcons de plusieurs dimensions qui doubleront les loggias trop petites. Elles deviendront des séjours extérieurs plus confortables et montreront la créativité de leurs habitants. Les rez de chaussée aveugles seront rehaussés en "taupinières", pour donner aux loggias du premier, un accès de plein pied à un jardinet personnel, ou bien ils recevront diverses extensions pour des lieux de bricolage, des ateliers ou des dépôts destinés aux artisanats qu'on a intérêt à mêler à l'habitation. En même temps, chaque cage d'escalier pourra être aménagée avec un auvent différent ou les petits équipements souhaités par les habitants."

L'à priori des formes diversifiantes de l'atelier Kroll est ici tout à fait apparent, et les images confortent bien cette tendance. L'attitude par rapport à la ZUP y est très significative: il ne s'agit pas d'un refus, mais d'une désignation de la ZUP comme structure support initial d'une sédimentation vernaculaire. Il ne s'agit plus ni de réhabiliter l'architecture moderne, ni de lui faire emprunter l'apparence classique, mais de la prendre comme point de départ d'une histoire au cours de laquelle elle se chargerait d'une multitude d'actions désordonnées. Ainsi, les défauts habituellement relevés de la ZUP sont pour l'atelier Kroll des atouts potentiels: la normalisation de la façade: un atout en ce sens que l'on peut lui appliquer sans problème une logique de composants grâce à ses normes dimensionnelles.

- Les grands vides de la ZUP: un atout dans la mesure où ces vides restent permissifs et où l'on va pouvoir les remplir dans un processus participatif et non autoritaire.

- La turbulence de la population: un atout formidable: "il est faux de dire que les ZUP sont des lieux morts, elles sont beaucoup plus vivantes que les centre-villes". Cette vitalité ne demande que des lieux d'expression et représente un élément très positif de participation.

La participation ne peut naître que de la coïncidence entre la vitalité d'une population en quête de lieu d'expression et un projet global d'architecture qui autorise la profusion de formes qu'implique cette vitalité. Ce projet, dans sa référence permanente au vernaculaire, c'est l'éclectisme proche des théories de Milizia reprises de l'abbé Laugier (cf. Tafuri, *Projet et utopie*): ordre et chaos, régularité et irrégularité, système organique et non organique; tout cela est présent dans les images de Kroll où l'ordre, la régularité et le système organique de la barre restent présents en transparence derrière le chaos, l'irrégularité et le caractère non organique des ajouts. On y retrouve également l'esthétique ^{du pittoresque} et bien sûr la logique fragmentaire: "la ville faisant partie pour les théoriciens du XVIII^e siècle, du même domaine formel que la peinture, ce travail de sélection et de critique correspond à l'introduction de la fragmentation dans l'urbanisme, qui accorde une valeur égale non seulement à la nature et à la raison, mais au fragment naturel et au fragment urbain". (Tafuri, *Projet et utopie*).

Ainsi, "une ville est comme une forêt" écrit Milizia et ceci éclaire la logique fragmentaire de Kroll qui a valeur rhétorique (à travers des procédés tels que l'analogie, le collage, l'anamorphose, l'altération et l'accumulation.) autant que structurelle (rapport à la situation de participation). Il s'agit bien là d'une autre voie du "projet", relevé dans la phrase de Granveau, de la ville comme seconde nature: "en tant que production humaine, la ville tend vers un état de nature, de la même façon que la sélection critique opérée par le peintre donne au paysage le sceau d'une moralité sociale" (Tafuri, *ibid.*)

- Le paquebot :

" De Considérant à Le Corbusier, le paquebot, ville flottante et mobile, n'a cessé de fasciner les théoriciens de la ville future. On trouve, dans Jules Verne, cette même idée de la ville flottante." Michel Ragon dans "Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes," illustre cette remarque par un texte de Considérant:

"Vous dites: cela est inouï, extravagant, irréalisable... Vous avez sous les yeux des constructions logeant dix-huit cents hommes, et non pas fondées en terre ferme, sur roc, mais bien mobiles, mais filant sur l'océan dix noeuds à l'heure... Etait-il donc plus facile de loger mille huit cents hommes au milieu de l'océan, à six cents lieux de toute côte, de construire des forteresses flottantes, que de loger dans une construction unitaire dix-huit cents bons paysans en pleine Champagne?"

Ce thème du paquebot, on le retrouve avec une vitalité toute nouvelle dans les reconversions d'usines: la description que donne Colboc des entrepôts portuaires reconvertis à San Francisco reprend bien ces caractéristiques (la découverte de ces entrepôts en 1969 est à l'origine de sa démarche en reconversion): Homogénéité, disponibilité spatiale, entité pluri-fonctionnelle, lieu idéal de communication dans la mesure où son unité s'oppose à la logique tentaculaire de la métropole, qui est par excellence le lieu du "tragique" (Tafuri, Projet et utopie).

Cependant, par bien des aspects, les reconversions s'opposent à la stricte logique du paquebot, ceci tenant au fait que la référence inverse de la reconversion n'est plus comme pour Considérant le trop plein urbain (la surpopulation des villes) mais à l'inverse le vide des ZUP (contradiction flagrante puisque au vide morphologique de la ZUP, correspond l'abondance de population).

L'usine, ce n'est pas la machine à habiter dans la mesure où ce n'est plus la machine qui est ici valorisée, mais la mémoire du lieu, son âme, sa force, son intégration sociale et affective vécues comme signes culturels; de là l'ambiguïté profonde de son statut d'où émerge pour Colboc sa valeur poétique.

En effet, l'usine comme la ville devient sujet. Par là, elle acquiert

bien la même valeur naturelle que la ville qu'évoque Granveau en réalisant précisément une métaphore de la ville, mais la condition de sa valorisation reste sa liaison étroite avec la ville "historique". Elle n'a de valeur métaphorique et concrète que dans sa relation avec la figure éclectique qu'elle représente (c'est pourquoi, quelle que soit l'intervention, il est nécessaire d'intégrer à la ville ces "châteaux de l'industrie"), que par respect de la séquence continue architecture/quartier/ville. On le voit, en fin de compte, si elle se donne bien comme unité organique (paquebot), l'usine reconvertie reste totalement prisonnière de l'alliance de l'ordre et du chaos, de l'organique et du non organique. Comme telle, elle réalise sans doute une évocation nostalgique des valeurs éclectiques autant que de la machine à habiter de Le Corbusier.

Il n'est pas indifférent, de ce point de vue, que l'on éprouve systématiquement le besoin d'ébrécher l'usine, de rompre son unité de la même manière que Kroll le fait avec la barre.

Il importe bien d'annuler par ce procédé, la référence à la cité radieuse. Il s'agit là d'une dichotomie recherchée entre forme et structure qui agit comme masque de l'unité organique.

Pourtant, l'usine, par son mode d'occupation du sol et ses potentialités spatiales est bien l'occasion de réaliser "un nouveau statut du sol qui mettrait fin à l'anarchie paléo-capitaliste de l'accumulation foncière et qui rendrait la totalité du sol disponible pour une réorganisation unitaire et organique de la ville qui transformerait réellement celle-ci en système urbain" (Tafari, ibid. Sur le plan Obus p.106).

Si certains architectes s'emparent aujourd'hui de l'usine, c'est bien précisément parcequ'elle est libre de tout statut, enclavée dans la ville échappant depuis peu à l'accumulation foncière. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre le mixage général des maîtrises d'ouvrage, car l'intérêt essentiel de l'usine tient dans le fait qu'il oblige les maîtres d'ouvrage publics à assumer des situations qu'ils se refusent à assumer dans la construction neuve, précisément parcequ'elles posent des problèmes de propriété foncière. Ceci est parfaitement clair dans tous les discours: ce que

l'on réalise dans l'usine: l'urbanisme vertical, (à la suite de Le Corbusier) on ne pourrait le réaliser nulle part ailleurs. L'enveloppe devient alors l'alibi de la cité radieuse qui partout est refusée par ce que Tafuri nomme "l'anarchie paléo-capitaliste de l'accumulation foncière" qui malgré les lois foncières a laissé des traces jusque dans le mode de répartition du sol par ministères pendant la période de la reconstruction, substituant aux propriétaires privés les ministères propriétaires sans changement notable de comportement. La mésaventure de l'unité de Nantes Rezé en atteste tout autant que celle de Briey la Forêt: la "superbe" unité organique de Marseille supposait un ordre capitaliste qui aurait dépassé les comportements archaïques des institutions. Si la municipalisation des sols est bien un atout pour la réorganisation unitaire et organique de la ville, elle ne peut actuellement être relayée que par les maîtres d'ouvrage HLM qui n'ont pas pour finalité cette réorganisation unitaire, mais à l'inverse, rentrent dans une logique fractionnelle en ne prenant en charge que le logement. C'est la pierre d'achoppement de toute opération de reconversion qui apparaît clairement dans les difficultés à réaliser autre chose que du logement quand bien même cela est reconnu comme nécessaire. (si l'usine est parfaitement stratégique pour les architectes, c'est ^{que} du fait même de son épaisseur, il est impossible de n'y faire que du logement). Il est pour nous tout à fait significatif que la ville nouvelle ait achoppé sur le même point. Ceci montre clairement que s'il y a bien volonté institutionnelle de transformer la ville en système urbain (objectif des réformes foncières), cette volonté se heurte aux nombreux archaïsmes des institutions, et de ce point de vue, le logement social est bien un archaïsme.

- La ville nouvelle :

En France, les villes nouvelles précèdent de peu dans le temps le mouvement de la réhabilitation. D'ailleurs, dans leur dernière période d'édification, elles sont sans doute marquées par les doctrines de la réhabilitation. C'est donc plus à un rapport dialectique villes nouvelles réhabilitation qu'à une simple référence que l'on assiste. Quoi qu'il en soit, ces relations sont

intéressantes en ce qu'elles éclairent la mutation structurale des villes que met en place la réhabilitation urbaine. Tenter de faire l'inventaire des multiples références des villes nouvelles sort largement du cadre de notre propos; cependant, nous nous bornerons à indiquer celles qui nous intéressent : les villes nouvelles anglaises largement inspirées par le désurbanisme, le tissulaire et la séparation des flux illustrée aussi bien par le plan de Philadelphie de Kahn que par l'archétype de base: Venise. On le voit, cette énumération est paradoxale et renferme déjà une contradiction flagrante (d'un côté le désurbanisme, de l'autre l'urbanisme), signe évident de l'ambiguïté reconnue des villes nouvelles françaises. Pour partie cette ambiguïté se retrouve dans les doctrines de la réhabilitation.

- La séparation des flux :

Elle se veut radicale dans toutes les villes nouvelles françaises, de ce point de vue héritières du mouvement international; mais tandis que dans le mouvement international cette séparation avait une origine clairement rationaliste, référée au principe de la vitesse offrant une lecture positive de la modernité, dans les villes nouvelles, elle tente d'apparaître comme solution des conflits autos-piétons en s'appuyant sur une lecture négative de la modernité: la voiture comme nuisance (voir le slogan de Cergy-Pontoise : "Une ville pour les piétons"). De ce fait, la pensée projective de la ville nouvelle est ambiguë; sélectionnant dans la modernité éléments positifs et négatifs, elle vise un équilibre illusoire (l'"Idolum" dont parle Tafuri) qui tend à renier à terme la potentialité dynamique de son émergence. C'est pourquoi la ville nouvelle articulera sans cesse modernisme et archaïsme, urbanisme et désurbanisme. Mais également par cette ambiguïté, la ville nouvelle apparaît comme nouveau médiateur entre la pensée rationaliste moderne et la ville ancienne non-organique. Si la contradiction entre ville ancienne et ZUP était flagrante et a entraîné le rejet de la rénovation urbaine, la contradiction entre ville ancienne et ville nouvelle est désormais masquée par la forme non-organique de la ville nouvelle.

C'est par la dissociation forme-structure que la ville nouvelle

réalise l'alliance entre l'organique et le non organique qui était réalisée par la forme-structure de la ville éclectique; cette nouvelle alliance crée une familiarité entre ville nouvelle et ville ancienne (familiarité à priori formelle) qui autorise à présent la rationalisation de la structure de la ville ancienne masquée par la permanence formelle.

A terme, la ville ancienne comme la ville nouvelle doivent réaliser une structure organique masquée par une forme non organique : c'est le vaste projet de la réhabilitation: et l'on comprend ici pourquoi il est nécessaire d'ébrécher l'usine, de l'assimiler à une forme non organique malgré sa structure organique: l'usine reconvertie est de fait la métaphore de la ville ancienne "en projet". Cette nouvelle proximité ville ancienne - ville nouvelle nous éclaire in fine sur la dimension éclectique de la réhabilitation: Tandis que l'éclectisme de Milizia à la suite de Laugier combinait ordre et chaos dans la forme-structure, l'éclectisme de la réhabilitation ordonne la structure en préservant la forme chaotique. La réhabilitation dans sa fonction de masque de la rationalisation urbaine serait-elle une étape nécessaire vers "la structure urbaine enfin transformée en unité organique" qu'évoque Tafuri au sujet du plan obus d'Alger? Ceci donnerait un sens particulier à l'ambiguïté de la réhabilitation déjà tant relevée qui reste inexplicable en dehors de cette logique (or, il est remarquable que pour les architectes intéressés cette ambiguïté est une valeur positive, nul ne cherche à la réduire.)

Auquel cas, la ville en projet ne serait pas une ville pleine de formes vides comme nous l'avions évoqué au sujet de Granveau, mais à l'inverse porteuse potentiellement de l'unité organique enfin réalisée.

Dans ce contexte, on comprend l'insistance récente sur la problématique de la forme urbaine autant que la logique de déprivatisation progressive de la ville dans les opérations de réhabilitation (récupération des coeurs d'ilôts) qui apparaissent comme les actions complémentaires de conciliation des contraires.

- Le tissulaire :

Le tissulaire, dans la logique que nous venons de décrire, c'est

l'idéologie de transition de la ville qui fondera en grande partie la ville nouvelle. Son modèle de base, c'est l'articulation de la médina et du souk de la vieille ville arabe relue par les architectes des années 65-70, en quête d'une alternative à la séparation des fonctions de l'habitat réalisée par la ZUP :

C'est pour l'essentiel la ville organique mais où la prolifération de l'organisme prend des formes non-organiques. On retrouve là, dans ses termes précis la description que nous avons faite de la réhabilitation.

Le souk, comme la médina sont des structures parfaitement régulières masquées de fait par la sédimentation de leur tissu et il n'est pas étonnant que l'architecture moderne les ait érigés en modèle alternatif à partir d'un discours sur la communication, l'évolutionisme et paradoxalement la cohérence, discours qui sera repris intégralement par la réhabilitation qui n'évacuera généralement qu'un seul terme: "la cellule" pour lui substituer "le type"; De fait, le terme de cellule énonce trop clairement le projet organique pour être encore maintenu (il a pour origine la pensée utopique, pour modèle, la ruche).

Il faut remarquer ici que le projet tissulaire rencontrera les mêmes difficultés que la réhabilitation quant à la spécialisation de la maîtrise d'ouvrage: le projet de Josic pour le quartier du "Pont de bois" à la ville nouvelle de Lille Est en est un témoignage: par rapport au projet, la réalisation s'est trouvée totalement dénaturée par le même type de blocage rencontré dans les opérations de reconversion: difficulté insurmontable à mettre en place toutes les fonctions dans une même régularité urbaine autre que celle qui reconnaît précisément la séparation radicale des fonctions; (à ce sujet, il faut rappeler que si Le Corbusier sépare bien les fonctions principales de la ville radieuse, toute sa conception de l'urbanisme repose sur une notion du logement élargie aux loisirs, au système scolaire et aux échanges commerciaux, l'unité d'habitation de Marseille en atteste, fonctions séparées dans la ZUP pour des raisons foncières), difficulté redoublée il est vrai par la confrontation du tissulaire avec les à priori d'éclectisme formel de la ville nouvelle alors que le tissulaire réalisait

en soi, globalement un projet complet et cohérent de ville en alternative à la ZUP. L'ilôt Fontenoy-Frasez à Alma gare à Roubaix de AUSI nous semble particulièrement significatif de cette influence du tissulaire sur la réhabilitation de la ville (bien qu'il s'agisse ici d'une rénovation, elle s'apparente pour nous dans ses caractéristiques formelles et structurales à la réhabilitation urbaine); et si une main anonyme a inscrit "Casbah" sur le mur à l'angle de la rue du Fontenoy et de la rue de l'Alma, c'est nous semble-t-il, outre le fait que l'ilôt est peuplé en partie d'algériens, en raison d'une reconnaissance spontanée de la structure issue de la ville arabe à travers le tissulaire..

- Le désurbanisme :

Le mouvement désurbaniste a largement influencé les villes nouvelles anglaises et à leur suite en partie les nouvelles villes françaises qui empruntent bien souvent la métaphore du village, "de la communauté organique... qui vivrait en dehors du système, d'une communion de sujets qui ignoreraient l'angoisse de l'aliénation métropolitaine". (Tafuri, Projet et utopie, au sujet de Broadacre City de Wright)

Si la réhabilitation se situe bien à l'opposé du désurbanisme dans les faits, étrangement les thèses désurbanistes sont très souvent présentes dans les discours où le quartier, voire l'ilôt sont décrits comme des villages, des unités spatio-sociales de petite échelle où non seulement la communication est facile, mais où également on peut voir émerger des formes d'autarcie ressenties comme positives. Il semble bien que le discours étaye ici la charge décrite comme positive de la valeur non-organique de la forme urbaine, renforçant ainsi l'effet de masque par rapport au projet organique sur la cité. De fait, on retrouve la valeur pittoresque de la logique éclectique au sein du discours lui-même, et si la ville est bien la métropole, elle donnera l'apparence du village dans le discours et dans sa forme fragmentaire. On serait tenté de paraphraser Fortini cité par Tafuri dans Projet et utopie ("La ruse des colombes") :

La réhabilitation serait-elle la ruse des faucons? Auquel cas, il faudrait peut-être lire dans les discours actuels des architectes

le désarroi politique de la génération de Mai 68 qui après avoir vécu un instant étonnant pendant lequel la grande métropole n'était plus le lieu du Tragique mais au contraire celui de la communication directe continue à fonctionner sur la nostalgie de cet instant sans comprendre que son projet formel de la ville (repli éclectique sur les valeurs individuelles) masque en fait la structure urbaine nécessaire au développement capitaliste.

La phrase de Granveau "La ville a horreur du vide" sanctionnerait alors "le compromis entre les contestataires et les conservateurs, entre la métaphore symbolique et les procès de production, entre l'évasion et la réalpolitik"(Tafuri) au même titre que les slogans de Mai 68 " l'imagination au pouvoir".

LES CONTRE - REFERENCES :

Elles sont évidentes, si la réhabilitation milite, c'est contre la ZUP, contre l'obsolescence et contre le mitage; la réhabilitation est avant tout urbaine et comme telle s'oppose au mitage des maisons individuelles qui est l'expression la plus actuelle de la non-ville après s'être opposée à la ZUP décrite hier également comme non-ville. Quant à l'obsolescence, elle est l'antithèse de la réactualisation des valeurs éclectiques de la réhabilitation.

- La ZUP :

La ZUP, c'est la discontinuité globalisante à laquelle la réhabilitation oppose la continuité fragmentaire dont l'un des objectifs est la réduction d'échelle (rompre l'échelle monumentale de l'usine par exemple), cadre général des discours Proudhoniens déjà relevés. Dans les discours, tout oppose la réhabilitation à la ZUP, et les architectes ont pris ici le relais des médias et de la sociologie urbaine en tentant apparemment de sortir isolément l'architecture de la crise.

Cependant, dans une certaine mesure, la ZUP et avant elle la reconstruction met en place les conditions historiques d'émergence de la réhabilitation urbaine: la réforme foncière, condition de la municipalisation des sols qui entraîne la rénovation urbaine

(héritière directe de la ZUP).

Dans les procédures, la ZUP apparaît comme une étape intermédiaire du processus de transformation de la structure urbaine en unité organique dont elle ne constitue pas la réalisation dans la mesure où elle est incapable d'assumer les contradictions multiples inhérentes aux archaïsmes des institutions et en particulier aux comportements de "propriétaires fonciers" des différents maîtres d'ouvrage publics.

De fait, la critique des ZUP s'est faite en grande partie sur leur incapacité à mettre en place des liaisons organiques cohérentes entre le logement et les autres fonctions de l'habitat: école, crèche, loisirs quotidiens, commerces, etc... quand bien même toutes ces fonctions étaient présentes sur son territoire.

En tant qu'étape intermédiaire, la ZUP n'est pas encore la ville, mais elle est potentiellement ville, c'est en tout cas le sens de la réhabilitation des ZUP; sens déjà relevé chez Kroll où l'on voit que dans sa valeur neutre elle reste en attente et que sa neutralité autorise sa valorisation positive. En ce sens elle n'est pas stricto-sensu la non-ville mais la "non encore ville", structure ouverte.

Confrontées aux archaïsmes institutionnels, les ZUP sont loin de l'unité organique de l'unité d'habitation de Marseille Firminy où Le Corbusier est allé jusqu'à prévoir un circuit téléphonique interne par lequel les habitants pouvaient communiquer en permanence; mais la cité radieuse ne doit sa réalisation qu'à des facteurs très particuliers: un terrain d'accueil très favorable à Marseilles qui a permis de financer l'opération malgré des désaccords avec divers intervenants, et la bonne volonté relative des pouvoirs publics obtenue par l'obstination de Claudius Petit qui redoublait celle de Le Corbusier.

D'ailleurs, si la cité radieuse a été réalisée, elle n'a jamais fonctionné comme l'avait prévu Le Corbusier: la grande surface commerciale a été divisée en petits commerces, l'école a été refermée sur elle-même, les chambres d'accueil ont été transformées en Hotel.

La cité radieuse s'adressait à un capitalisme avancé qui est tou-

jours en projet.

Quoiqu'il en soit, l'unité d'habitation de Marseille est restée isolée des conceptions urbaines de la reconstruction dont la ZUP est l'héritière. Si la ZUP est bien une étape intermédiaire du processus de transformation de la structure urbaine en unité organique, il faut alors s'interroger sur le rôle dévolu à la réhabilitation: ne serait-il pas précisément de rendre flagrants les archaïsmes institutionnels qui interdisent l'unité organique de la ville? Cette question ouverte fondera notre conclusion, mais il faut déjà remarquer que la désinstitutionnalisation ambiguë de l'architecture actuelle (à l'intérieur de l'institution) ne trouve de sens qu'à l'intérieur de cette hypothèse.

- Le mitage :

C'est par excellence la non-ville et par extension la non-architecture: la juxtaposition de maisons individuelles isolées sur leur terrain n'a aucune potentialité structurale et s'oppose par la privatisation quasi-totale du sol, sa confortation des unités foncières archaïques, à la déprivatisation progressive de la ville. C'est le désurbanisme réalisé où le modèle n'est même plus le village mais le repli des valeurs individuelles archaïques ne se confrontant plus à la collectivité.

En tant que tel, le mitage est un processus négatif: processus de rejet dérisoire et pathétique dans sa recherche d'un équilibre impossible, il a bien comme référence négative la ville.

Cependant, le mitage pose problème par la demande importante dans ce secteur du logement. La question se pose en effet de savoir si l'unité organique structurale nécessaire au capitalisme avancé peut encore prendre forme urbaine, ou plutôt si la forme urbaine est encore le lieu nécessaire au déploiement de cette structure.

Ne peut-on supposer que la ville soit relayée d'ores et déjà dans cette fonction par les médias et la théorie de l'information par exemple? (c'est en tout cas une interprétation possible de "la révolution urbaine" de Lefebvre). Dans cette hypothèse, déjà posée ailleurs que dans les milieux de l'architecture, la ville tendrait à perdre sa substance au profit d'une unité organique structurale

non substantielle, et du même coup le mitage prendrait une valeur positive comme phénomène de rejet d'une structure totalement archaïque.

Il va de soi que dans cette logique, l'architecture serait amenée à disparaître comme superstructure également archaïque, auquel cas la réhabilitation serait son chant du Cygne.

Il est difficile d'approfondir cette hypothèse au moment même où l'architecture fait l'objet en France d'un regain d'intérêt de la part des pouvoirs publics, où elle est imposée de toute part par l'institution, ce qui n'est pas son moindre paradoxe. Car alors, si la finalité des discours institutionnels sur l'architecture n'est pas la transformation de la structure urbaine en unité organique, quelle est-elle?

Peut-on imaginer que l'architecture agisse provisoirement comme masque idéologique d'une unité organique structurale non substantielle? (au même titre alors que l'opéra, que toute la culture dont s'empare le politique). De fait, la position des pouvoirs publics par rapport au mitage est loin d'être claire, et d'autre part les nombreuses non-villes américaines présagent peut-être l'agonie de la ville substantielle qui serait alors l'étape ultime de l'extension des concepts. "Learning from Las Vegas" (Venturi et Scott Brown) serait alors une vaine recherche de la ville là où elle commence à ne plus exister et il ne resterait plus à l'architecture qu'à intégrer le mitage pour enfin disparaître.

- L'obsolescence :

A l'obsolescence s'oppose le monument. S'il faut décrire l'usine comme monument, c'est bien sûr pour masquer son caractère obsolète et éviter sa démolition. Or pourquoi garder l'usine?

Quels sont les arguments généraux qui militent pour sa conservation?

En vrac, on peut citer: signes culturels, âme, force, présence, intégration sociale et affective, mémoire du lieu, qualité architecturale: décor, économie (insistance sur ce qui coûterait cher à refaire), possibilité de mixer les fonctions. On voit que ces critères peuvent être classés en trois familles: la première superstructurelle ou "sensible", englobe les signes culturels,

âme, force, présence, intégration sociale et affective, mémoire du lieu, qualité architecturale qui attestent tous la valeur de monument de l'usine: d'une part valeur de souvenir, d'autre part valeur architecturale. La seconde, économique, ne se situe pas dans une analyse dynamique des rapports économiques de la logique capitaliste en refusant d'inclure l'architecture dans le cycle production-consommation. Pourtant bien des signes indiquent l'inclusion de l'architecture dans ce cycle à l'intérieur même des pratiques architecturales qui lui semblent le plus éloignées. Ainsi, le discours sur l'usager apparemment aux antipodes de l'architecture-produit, tout au moins dans l'esprit des architectes, implique de fait l'obsolescence en insistant sur la participation. Dans une certaine mesure, la pratique de l'atelier Kroll est héritière des théories sur la flexibilité dont le modèle de base est la maison DOMINO (Le Corbusier) qui énonce le premier principe de ce que sera le plan obus d'Alger par extension à la ville: "Il va falloir distinguer à l'intérieur de l'unité-ville deux échelles d'intervention correspondant aux cycles de la production et de la consommation (Tafuri, Projet et Utopie). Bien entendu, l'atelier Kroll ramène la ville à une échelle d'intervention, et ainsi s'éloigne radicalement de Le Corbusier (sauf dans le cas particulier de la réhabilitation de Zup qui ne correspond pas à un choix initial, mais où il y a de fait 2 échelles: la construction de la ZUP et sa réhabilitation), il n'empêche que l'attitude par rapport au public est strictement du même type: "Le Corbusier laisse toute liberté dans les modes d'insertion des cellules d'habitation préconstituées; autrement dit, le public est invité à projeter activement la ville. Un dessin particulièrement éloquent de Le Corbusier montre qu'il va même jusqu'à prévoir la possibilité d'insérer des éléments excentriques et éclectiques dans les mailles des structures fixes.

La "liberté" laissée au public... doit être poussée jusqu'au point de lui permettre l'expression de son "mauvais goût". L'architecture devient ainsi à la fois un acte didactique et l'instrument de l'intégration collective." (Tafuri)

On le voit, en dehors du refus par l'atelier Kroll de toute macro-

structure régularisatrice, ce texte de Tafuri sur le plan obus d'Alger s'applique à la lettre au travail de cette équipe d'architectes.

Les principes adoptés par Le Corbusier quant à la mise en place des cellules dans le plan obus d'Alger sont les mêmes que ceux adoptés par Kroll à la Mémé; or Tafuri énonce la conséquence logique, totalement intégrée par Le Corbusier :

" La cellule d'habitation, puisqu'elle est théoriquement consommable à court terme, doit pouvoir être remplacée chaque fois que les besoins individuels changent, chaque fois que de nouveaux besoins sont créés par le renouvellement des modèles et des standards de l'habitat dictés par la production."

C'est le principe de l'obsolescence, et il semble bien que la référence aux composants industriels de l'atelier Kroll intègre parfaitement cette donnée: l'interchangeabilité totale des éléments assure à terme leur remplacement.

Mais alors, quel est le rapport entre cette reconnaissance implicite de l'obsolescence dans la pratique de l'atelier Kroll et les reconversions d'usines qui à priori se réfèrent à la conservation? Peut-être y a-t-il bien un rapport dans le fait que l'usine étant libre de tout statut et échappant depuis peu à l'accumulation foncière représente de fait et dans une certaine mesure une macro-structure d'accueil, qualité que nous avons déjà relevée dans son rapport au "Paquebot". Ce faisant, il est possible que le rapport à l'usine des architectes reconnaisse le principe d'obsolescence tout aussi implicitement que leur rapport aux composants industriels. Auquel cas, la raison essentielle de préservation de l'enveloppe de l'usine serait sa faculté à autoriser l'obsolescence de ses contenus et leur renouvellement et ce serait alors le dernier argument militant pour la conservation de l'enveloppe qui aurait le plus de poids: la possibilité d'y mixer des fonctions qui décrit bien le degré de liberté quant aux contenus. On le voit, dans le rapport de la réhabilitation à l'obsolescence surgit à nouveau l'ambiguïté que nous avons rencontrée systématiquement jusqu'ici et à partir de laquelle émerge irrésistiblement la fonction de masque idéologique que nous avons déjà exposée. En atteste abondamment

la complaisance avec laquelle les architectes mettent en avant, tant dans leurs discours que dans leurs pratiques, le principe d'ambiguïté comme seul susceptible de porter la poésie dans la ville.

La réhabilitation est-elle "la ruse des faibles" ou "le chant du cygne" de l'architecture? La seule certitude de cette alternative est que cela ne dépend pas de la discipline elle-même et que la vraie question ici est celle que posait Lester Kohn à l'occasion de Mars 1979: "Le capitalisme avancé a-t-il encore besoin de l'architecture?" Cette question reste en attente... de l'histoire. Quoi qu'il en soit, si la réhabilitation s'avérait conforme au premier terme de cette alternative, alors il est clair qu'elle ne serait qu'une étape de plus vers la réalisation de la structure urbaine organique unitaire inscrite dans la logique capitaliste, au même titre que les avant-gardes et les ZUP. Elle aurait alors pour rôle de gérer provisoirement les contradictions économiques et sociales qui se développent à un rythme accéléré dans les structures de la ville et du territoire (contradictions relevées par Tafuri dans *Projet et Utopie*). La réhabilitation serait au final un travail d'illusionnisme répondant à cette autre remarque de Tafuri:

"Le destin de la société capitaliste, considéré de cette façon, n'est plus du tout étranger au projet. En effet, l'illusionnisme du projet est indispensable pour permettre l'intégration du capitalisme à tous les niveaux structurels et superstructurels de l'existence humaine; comme est indispensable l'illusionnisme du pouvoir pour opposer à ce projet d'intégration par le moyen d'une méthodologie du projet différente et par des "anti-projets" radicaux." L'ambiguïté de la réhabilitation réaliserait ici l'articulation du projet et de l'anti-projet, de l'intégration au capitalisme et de l'illusion d'opposition dans ses formes multiples et parfois même contradictoires. (l'effet de masque idéologique que nous avons déjà relevé). On comprend alors dans cette optique le refus radical de toute compromission énoncé en permanence par Calot, qui est peut-être l'attitude la plus cohérente face à cette hypothèse.

AU BOUT DU COMPTE

La réhabilitation est-elle "la ruse des faucons" ou "le chant du Cygne" de l'architecture? La seule certitude de cette alternative est que cela ne dépend pas de la discipline elle-même et que la vraie question ici est celle que posait Lesterlink à Marseille en Mars 1979: "Le capitalisme avancé a-t-il encore besoin de l'architecture?" Cette question reste en attente... de l'histoire. Quoiqu'il en soit, si la réhabilitation s'avérait conforme au premier terme de cette alternative, alors il est clair qu'elle ne serait qu'une étape de plus vers la réalisation de la structure urbaine organique unitaire inscrite dans la logique capitaliste, au même titre que les avant-gardes et les ZUP. Elle aurait alors pour rôle de gérer provisoirement "les contradictions économiques et sociales qui se développent à un rythme accéléré dans les structures de la ville et du territoire" (contradictions relevées par Tafuri dans *Projet et Utopie*). La réhabilitation serait in fine un travail d'illusionniste répondant à cette autre remarque de Tafuri:

"Le destin de la société capitaliste, considéré de cette façon, n'est plus du tout étranger au projet. En effet, l'idéologie du projet est indispensable pour permettre l'intégration du capitalisme à tous les niveaux structurels et superstructurels de l'existence humaine; comme est indispensable l'illusion de pouvoir s'opposer à ce projet d'intégration par le moyen d'une méthodologie du projet différente ou par des "anti-projets" radicaux." L'ambiguïté de la réhabilitation réaliserait ici l'articulation du projet et de l'anti-projet, de l'intégration du capitalisme et de l'illusion d'opposition dans ses formes multiples et parfois même contradictoires. (l'effet de masque idéologique que nous avons déjà relevé). On comprend alors dans cette optique le refus radical de toute compromission énoncé en permanence par Culot, qui est peut-être l'attitude la plus cohérente face à cette hypothèse,

quoique sans doute elle aussi totalement dérisoire dans sa résistance désespérée. Les contre-projets de la Cambre ne sont pas des anti-projets, ils n'ont qu'un sens stratégique dans la résistance en exprimant le projet dans le refus de la "réalité" industrielle. Or, si l'on en croit Tafuri, le projet suppose une forme organique cohérente dans le domaine de l'économie et de la technologie:

"si l'on considère qu'il faut faire une révolution architecturale pour harmoniser l'architecture avec les impératifs du progrès dans le domaine de l'économie et de la technologie, alors que dans ces domaines, aucune forme organique cohérente ne peut encore apparaître, on ne s'étonnera pas que le réalisme des conceptions de Le Corbusier soit considéré comme une utopie."

L'attitude de Culot ne peut apparaître que comme un refus archaïque ou une position d'attente où le rôle de l'intellectuel se résumerait à celui de conservateur du projet en attente de ...

Quant au second terme de notre alternative, il clot le discours par lui-même, la réhabilitation comme "chant du cygne de l'architecture" serait emprunte de la nostalgie des valeurs qui disparaissent, y compris du projet en tant que substance. Il n'y aurait plus alors qu'à baisser le rideau sur l'architecture défunte?

Mais l'alternative^{se} limite-t-elle à ces deux termes qui ont émergé à partir de la confrontation entre pratiques, représentations et discours, ou peut-on supposer que la réhabilitation ait un sens "ailleurs", et avec elle toutes les pratiques contemporaines de l'architecture?

Globalement, cela nous semble impossible, ou alors pourquoi tous ces discours doctrinaires? Quelle est leur efficacité autre qu'idéologique? Cependant, si l'on tente de lire les pratiques de la réhabilitation autrement qu'à travers la recherche de ce qui les fédère dans le champ urbain général et le discours sur la ville, peut-être peut-on voir apparaître ça et là d'autres alternatives. L'hypothèse en reste posée et ferait l'objet d'un tout autre travail dont les indicateurs seraient forcément différents.

Ces pratiques, fatalement marginales aujourd'hui, ne peuvent prendre naissance qu'à partir de "l'abandon de l'idéologie disciplinaire et l'inscription du travail intellectuel dans le cadre

technique des rapports de production." (Bernard Huet: préface à la traduction française de *Projet et Utopie*).

Pour Bernard Huet, on en voit poindre les "signes obscurs.... à travers certaines recherches menées dans le cadre de l'enseignement, puis à l'occasion de luttes urbaines où des "techniciens" du cadre bâti se trouvent engagés au côté des habitants, enfin dans quelques tentatives expérimentales (et parfois contradictoires) de gestions municipales."

Quand on connaît la relation historique entre luttes urbaines et réhabilitation, on peut légitimement s'interroger sur "les signes obscurs" dont parle Bernard Huet. Il reste à prouver que les luttes urbaines n'ont pas fait systématiquement l'objet d'une récupération de l'idéologie disciplinaire (précisément) pour un tout autre projet. Ceci implique un bilan très affiné des luttes urbaines qui reste à faire.

Ce qui est sûr, c'est que ce travail est absolument nécessaire pour lever les ambiguïtés actuelles, car si, par exemple, l'atelier Kroll se pose bien comme ensemble de techniciens ayant résolument abandonné l'idéologie disciplinaire, notre analyse a montré que son présumé différencialiste pouvait bien être interprété comme "projet à priori" renvoyant à l'idéologie.

Il n'est pas certain en effet que l'abandon de l'idéologie disciplinaire puisse se faire à "l'avant-garde" des nouvelles formes du développement capitaliste. C'est cette question précise qui reste totalement ouverte au vu du constat des doctrines contemporaines, tant il est vrai qu'à travers la réhabilitation c'est toute l'architecture contemporaine qui est mise en question.

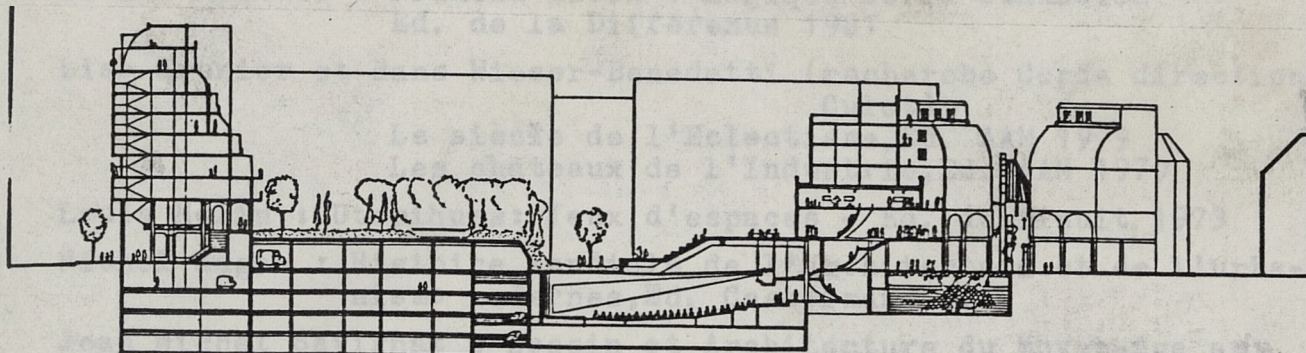
Enfin, il reste possible en tout état de cause, que l'abandon de l'idéologie disciplinaire se réalise dans une autre problématique que l'inscription du travail intellectuel dans le cadre technique des rapports de production. Ce serait la voie du formalisme radical celle qu'a emprunté Melnikov en défendant à la suite de la position de Chklovsky en littérature l'autonomie absolue de l'architecture: "En effet, puisque le système de la communication ne renvoie qu'aux seules lois de sa structure interne, puisque l'architecture dans ses traits spécifiques ne peut être interprétée que comme une

expérimentation du langage, puisque cette expérimentation ne peut se faire qu'au prix d'une obliquité, d'une ambiguïté radicale dans la composition des éléments architecturaux, puisqu'enfin le "matériau" du langage est indifférent et que seule compte la façon dont les différents matériaux réagissent entre eux, alors il n'y a plus qu'une seule voie cohérente possible; celle du formalisme le plus radical, politiquement agnostique. Autrement dit, celui qui est par choix libre et conscient le plus éloigné de la réalité même qui permet l'existence de l'architecture." (Tafuri, Projet et utopie).

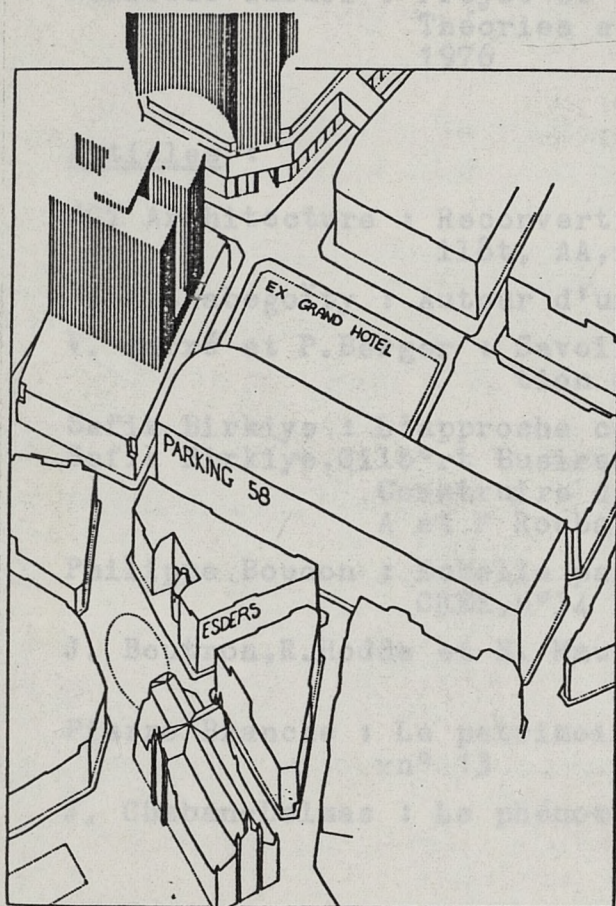
L'exploration de cette voie dans l'analyse des projets de réhabilitation nécessiterait là aussi un travail important, sans doute dans les marges du discours dominant; ou alors il faudrait admettre que les discours doctrinaires ne sont qu'un stratagème visant à masquer le formalisme des réalisations, ce qui est loin d'être le cas: l'adhésion générale, et sans aucun doute sincère, à la phrase de Granveau "La ville a horreur du vide" en atteste abondamment; la réhabilitation dans son champ dominant n'est pas radicalement formaliste. Cependant, il est possible d'envisager un formalisme radical à partir de la logique fragmentaire puisque "Le matériau du langage est indifférent et que seule compte la façon dont les différents matériaux réagissent entre eux."

Ce serait alors la voie empruntée par tout un champ de la peinture contemporaine, champ radicalement ambigu, oblique et autonome dans sa recherche de juxtaposition de matières (Titus Carmel par exemple); et avec elle une partie de l'architecture qui serait à dépister dans sa "marche du cheval";

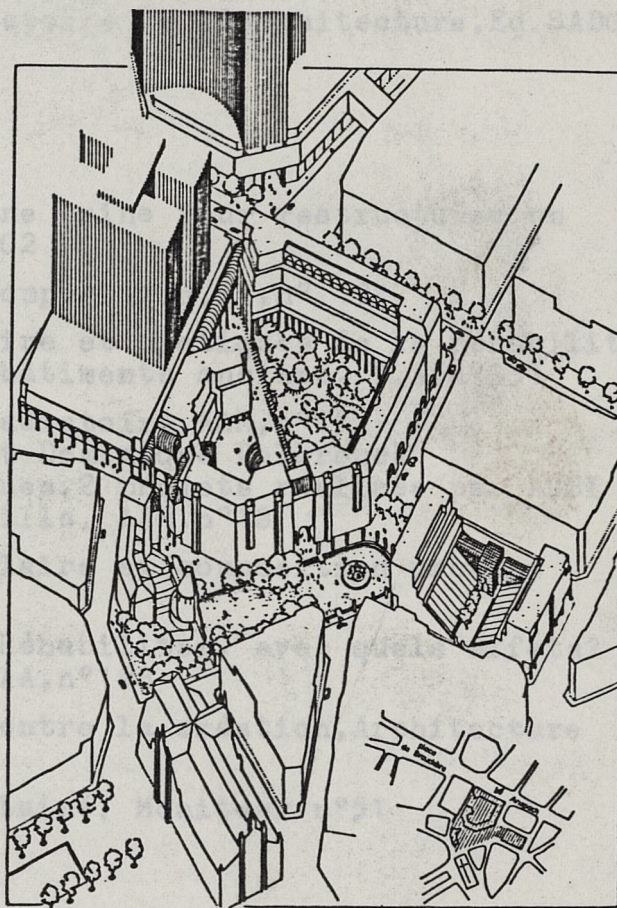
" Il y a beaucoup de raisons à l'étrangeté de la marche du cheval et la première est la convention de l'art....La seconde raison est que le cheval n'est pas libre. Il procède en diagonale parce que le chemin direct lui est barré." (Victor Chklovsky).



Coupe longitudinale depuis le boulevard Anspach vers la rue de Laeken (projet de F. Schein, P. Rincel, M. Boulali).



Situation actuelle



Situation projetée

Le quartier des Halles à Bruxelles
(projet de l'école de la Cambre,
direction d'études Maurice Culot)

Bibliographie

Ouvrages :

- Victor Chklovsky : La marche du cheval. Ed. Champ Libre 1973
- Gilles Deleuze : Francis Bacon - Logique de la sensation
Ed. de la Différence 1981
- Lise Grenier et Hans Wieser-Benedetti (recherche Corda direction
Culot)
Le siècle de l'Eclectisme, Ed. AAM 1979
Les châteaux de l'Industrie, Ed. AAM 1979
- Louis Morin : Utopiques: Jeux d'espaces - Ed. de Minuit 1973
- Michel Ragon : Histoire mondiale de l'architecture et de l'urbanisme modernes, Ed. Casterman 1971
- Jean Michel Savignat : Dessin et Architecture du Moyen-Age au XVIIIe siècle (recherche Corda)
- Manfredo Tafuri : Projet et Utopie, Ed. Dunod 1979
Théories et histoire de l'architecture, Ed. SADG 1976

Articles :

- ACT Architecture : Reconvertir une usine pour restructurer un îlot, AA, n° 202
- B. Althabégöity : Autour d'une composition, AA, n° 194
- V. Barré et P. Berger : Savoir faire et pratiques de la réhabilitation des bâtiments anciens, T.A. n° 331
- Sefik Birkiye : L'approche contradictoire, AAM, n° 15
- Sefik Birkiye, Gilbert Busireau et Dominique Delbrouck
Construire des rues, 2 projets réalisés par AUSI
A et P Roubaix-Lille, AAM, n° 18
- Philippe Boudon : Echelle parcellaire et composition urbaine
CREE, n° 34
- J. Boutron, R. Hodde et H. Maury : Réhabiliter, avec quels effets?
AA, n° 198
- Pierre Branche : Le patrimoine contre la création, Architecture
n° 13
- J. Chaban-Delmas : Le phénomène Lainé, Moniteur n° 51

- Marcel Cornu : Les sacrifier? Les moderniser?, Urbanisme N° 186
- Maurice Culot et Léon Krier : L'unique chemin de l'architecture
AAM, N°14
- Maurice Culot : L'intelligence du passé, Architecture recherche
et Action CERA
- Paule Delcambre, Mireille Crozel : Un exemple de réhabilitation à
Toulouse, Cahiers de l'ANAH, N°13
- G. Diétrich-Sainsaulieu : Axonométrie, A la base des tranchées
succède le blanc, BIP N°95
- W. Durrant : Rénovation d'une manufacture à Clinton U.S.A., TA, N°331
- Pierre Fisson : Le réhabillage de l'ancien, Architecture N°8
- Claude Franck et Philippe Louguet : Alma-gare, AMC, N°48
- G.A.U.xt T.E.T.A. : Nancy, Haussonville, la cité des fleurs,
H, revue de l'habitat social N°16
- Pierre Granveaud : Présentations d'études de réhabilitation
de HLM, H revue de l'habitat social N°16
- Bernard Hamburger : Industrialisation ouverte et recherche
architecturale, Architecture Recherche et
Action CERA
- Michel Joanne : L'entrepôt Lainé à Bordeaux, Moniteur N°51
- Atelier Kroll : Alençon: l'impossible réhabilitation de Perseigne
H, revus de l'habitat social N°63, N°65
- Lucien Kroll : Architecture ouverte, Architecture Recherche et
Action CERA
- A. Lambrichs et R. de Garnier : Le quartier des Radis AAM N°16
- Patrick Le Merdy : Un sauvetage du patrimoine? AAN°194
- Pierre Lemonnier : A propos de l'Alma-gare, l'architecte maître
d'ouvrage, AMC, n°48
- Judi Loach : Urbin ou le sens de la durée, un entretien avec
Giancarlo de Carl T.A. n°331
- Pierre Lucaïn : Peut-on rénover les grands ensembles, Métropolis
n°23
- Patrice Neirinck : La lente désillusion AAM, n°15
- Claude Parent : Une caution au rétro, Architecture n°13
- Bernard Paris : Réparations... Les quartiers Cuvier et St Martin
à Vienne, Urbanisme n° 186-187
- G.H. Pingusson : Une architecture nouvelle née des ruines
anciennes, T.A. n° 331
- Reichen et Robert : Opération de réhabilitation à Alençon, T.A. n°332
L'usine revient à la ville, Créé Architecture
Interieure n°163
- Reichen et Robert : Reconversions, CREE Architecture Interieure
n° 182

Reichen et Robert : Reconversion dxs bâtiments industriels
AA,n° 194

Reichen et Robert : Les composants du décor, T.A.,n° 331

Pierre Riboulet : Réhabilitation des architectures anciennes
AA, n° 202

Serge Santelli : Réhabilitation et règles typologiques,AAM,n°21

Jacques Thoraval : Ville d'Elbeuf - Réhabilitation des usines
Blin et Blin, CREE,Architecture Interieure
n° 182

J.C. Toubon,M.Phelizon,C.Moissinac,G.Maillochard,P.Laurent,
C. Jegali,J.Battail : Les opérations de réhabilitation,Urbanisme
n°167

J. Van der Biest : Les Marolles: Memoiræ collective , AAM.n°16

Thierry Verbiest : La quartier de l'Alma-gare à Roubaix,T.A.n°335

